This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579198 2

CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
SCARON.

CATALOGUE DES CHEF-D'ŒUVRES

Actuellement en vente.

Chef-d'œuvres de P. et Th. Corneille, 9 volumes, 12 liv.; de Racine, 6 vol. 7 liv.; de Molière, 10 vol. 10 liv.; de Scaron, 1 liv. 4 s.; de Champmêlé, 14 s.; de Boursault, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Campistron, 2 vol. 2 liv.; de Boindin, 16 s.; de J. La Fontaine, 1 liv. 4 s. de Brueys et Palaprat, 3 vol. 3 liv.; de La Fosse, 1 liv.; de Le Sage, 2 vol. 2 liv.; d'Alexis Piron, 3 v. 3 liv.; de Baron, 1 liv. 5 s.; de Crébillon, 2 vol. 2 liv.; de La Motte, 1 liv.; de Montfleury, 16 s.; de Gresset, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Pompignan, 1 liv.; de La Noue, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Boissy, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de de Belloy, 3 vol. 3 liv.; de Destouches, 4 vol. 5 liv.; de Fagan, 1 liv. 4 s.; de Collé, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Duvaure, 14 s.; de Saurin, 3 vol. 3 liv.; de Lafont, 16 s.; de G. de Merville, 15 s.; de La Chapelle, 12 s.; de Cérou et Mlle Monicault, 15 s.; de d'Allainval, 1 liv.; de Joly, 2 vol. 1 liv. 12 s.; de Beauchamps, 1 liv.; d'Autreau, 2 v. 2 liv.; de Quinault, 5 v. 5 liv.; de Poinsinet, 1 liv.; de Vadé, 3 vol. 3 liv.; de Dhèle, 2 vol. 2 liv. Pièce dramatique de M. de La Harpe, 15 s. Recueil de Pièces jouées sur les théâtres du Palais-Royal, des Boulevarts et de la Foire, (auteurs vivans) 7 vol. 9 liv. Essais historiques sur l'Art dramatique, 3 vol. 4 liv.

PAUL SCARRON,

Né en 1610 Mort agé de 50 ans,

Daret. del. ad. vivum. C. Duponchel. Sculp.

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE SCARON.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A PARIS,

Au Bureau général des Chef-d'œuvres dramatiques, rue de la Sourdière, n°. 14.

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, VALADE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue Plâtrière, n° 12.

1789.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Vie de Scaron, suivie du Catalogue raisonné et Anecdotique de ses Pièces de Théâtre, et précédée de son Portrait.

Jodelet, Maître et Valet, Comédie, suivie de l'Epître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

D. Japhet d'Arménie, Comédie, suivie de l'Epître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

VIE DE SCARRON.

PAUL SCARRON, d'une ancienne famille de laquelle étoient Pierre Scarron, Évêque de Grenoble, et Jean Scarron, sieur de Vaujours, naquit à Paris, vers la fin de 1610. Son pere, Paul Scarron, Conseiller au Parlement de Paris, resta veuf de bonne heure, avec vingt mille livres de rente, et n'ayant que trois enfans. Il pouvoit leur laisser à chacun une fortune honnête; mais il lui prit envie de se remarier, et il eut encore trois enfans de sa seconde femme, qui, abusant de son empire sur lui, dénatura la plus grande partie de ses biens, afin d'en frustrer les premiers enfans, et d'en faire jouir les derniers seuls.

SCARRON, dès sa jeunesse, montra une grande vivacité d'esprit et beaucoup de penchant à la raillerie. Il ne put dissimuler son ressenti-

ment contre cette belle mere, injuste et usurpatrice : il s'en fit haïr. Son pere, foible et subjugué, se vit obligé de l'éloigner, pour conserver la paix du ménage : il l'envoya dans une espece d'exil, chez un parent à Charleville, en Champagne, où il le fit rester deux ans.

Après cette épreuve, SCARRON revint à Paris achever ses études. Son père lui fit prendre l'habit Ecclésiastique ; mais il ne voulut point s'engager dans les Ordres. Il s'alla loger au quartier du Marais, habité alors par les plus beaux esprits de France et par les familles les plus aisées. C'étoit-là que se tenoient tous les jours des assemblées où l'on ne s'occupoit que d'amusemens. La bonne humeur, l'espece de bouffonnerie naturelles de SCARRON, ne pouvoient manquer de réussir dans ces sociétés d'agréables oisifs, tels que Marion de Lorme, Ninon Lenclos, la Comtesse de La Suze, la Comtesse du Lude, Mademoiselle de Scudéry et son frere, Saint Evremont, Sarrazin, Voiture, Boisrobert, Pélisson, Beïs, La Menardiere, Chapelle, Ségrais, Ménage, Benserade, Gombaut, &c. La sorte d'Epicurisme

que professoient toutes ces aimables personnes, acheva de former le caractere de gaieté et d'insouciance de l'Abbé SCARRON. Son pere fournissoit à ses besoins présens, et il ne s'inquiétoit gueres de l'avenir. Il s'abandonna donc entiérement à son penchant au plaisir. Malgré le charme des liaisons qui l'attachoient à Paris, il eut le desir de voyager, et il alla en Italie, dès l'âge de vingt-quatre ans. Il resta quelque tems à Rome, où il rencontra Maynard, avec lequel il fit connoissance. De retour à Paris, il se livra, de nouveau, à son goût pour les jouissances de toute espece ; mais des maladies longues affoiblirent son tempérament, et, peu-à-peu, le détruisirent en entier.

Ce fut alors que privé d'aller dans le monde, où il étoit autant desiré qu'il s'y plaisoit, il chercha à se distraire en écrivant. Depuis cette époque de l'origine de ses douleurs, si capables d'ôter à tout autre que lui la liberté d'esprit nécessaire pour le travail, il sembla gagner de ce côté ce qu'il perdoit du côté du corps. Il composa tant de vers et d'un style si enjoué, qu'il fut, à juste titre, regardé comme le créateur

du genre burlesque, parmi nous; et, dans ce genre, quelque nombreuse quantité d'imitateurs qu'il ait eus, il a, jusqu'à présent, conservé la gloire de n'être point égalé.

Cependant ses maux augmenterent de jour en jour. Les Médecins, ne pouvant le guérir, l'envoyerent deux fois aux eaux de Bourbon, d'où il ne remporta d'autre soulagement que l'avantage d'acquérir la protection du Duc de Longueville qu'il y vit la premiere fois, et celle de Gaston de France qui y étoit la seconde.

Ces Protecteurs lui devinrent, peu après, fort nécessaires; car son pere se trouva enveloppé dans une disgrace qui dérangea beaucoup sa fortune. Le Parlement fit quelque difficulté pour enregistrer un Édit qui importoit aux projets du Cardinal de Richelieu, et le Conseiller Scarron, l'un des plus zélés opposans, fut exilé, près d'Amboise, en Touraine, où il avoit une petite Terre.

Sa femme resta à Paris, avec ses enfans; mais elle ne songea gueres à continuer la pension de l'Abbé, qui se trouva sans ressources pour lui et pour ses deux premieres sœurs. Il

sollicita vivement ses Protecteurs pour obtenir le retour de son pere ; et, quand il vit qu'il étoit appuyé par une partie des plus illustres personnes de la Cour, il hasarda une Requête au Cardinal, dans laquelle il lui donna des louanges très-délicates, et qu'il data ainsi :

« Fait à Paris, ce dernier jour d'Octobre,
» Par moi Scarron qui malgré moi suis sobre,
» L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
» Et, sans canon, la ville de Sedan. »

Le Cardinal trouva cette Requête *plaisamment datée :* ce furent ses propres termes ; et il y a apparence que si la mort n'étoit pas venue le surprendre dans ce tems-là, il auroit accordé à SCARRON la grace de son pere.

L'Abbé fit quelques tentatives auprès du Chancelier Séguier et auprès du Roi même ; mais il ne réussit point. Il vit, au contraire, détruire toutes ses espérances : le Conseiller mourut dans son exil. SCARRON plaida contre sa belle-mere, que la chicane favorisa. Il perdit tout son bien ; mais cette perte ne prit rien sur sa gaieté, et les Requêtes et *Factums* qu'il écrivit

lui-même dans ce Procès, sont pleins de cette plaisanterie et de ce burlesque qu'il plaçoit partout, et qu'il conserva toujours, même lorsqu'il s'agissoit des choses les plus sérieuses.

La Comtesse du Lude avec laquelle il s'étoit fort lié dans son quartier, avoit sa fille chez la Reine. Cette connoissance lui procura celle de toutes les Demoiselles de la Cour; mais parmi elles ce furent Mademoiselle de Hautefort et Mademoiselle Descars, sa sœur, auxquelles il s'attacha le plus particuliérement, pour lesquelles il fit le plus de vers, et qui lui devinrent le plus utiles. Mademoiselle de Hautefort, surtout, lui rendit des services essentiels : elle parla beaucoup de lui à la Reine, et lui donna l'envie de le voir.

Loüis XIII venoit de mourir, et Anne d'Autriche étoit Régente du Royaume. Mademoiselle de Hautefort, que SCARRON appella toujours depuis *son bon Ange*, introduisit le pauvre Abbé chez la Reine. Il lui demanda la permission d'*être son malade en titre d'office*. Elle sourit, et dès-lors SCARRON ne signa plus sans ajouter à son nom la qualité de *Malade de la*

Reine. Il prétendit même que cette nouvelle charge exigeoit que celui qui en étoit pourvu fût logé au Louvre. La Reine ne le refusa pas ; mais l'espérance qu'elle lui en laissa resta sans être réalisée.

Comme il n'avoit que l'habit d'un Ecclésiastique, il lui écrivit *qu'elle pouvoit empêcher les gens de mentir, en l'appellant M. l'Abbé.* C'étoit demander une Abbaye ; mais on dit à la Reine qu'étant hors d'état de faire aucun service à cause de ses infirmités, SCARRON ne pouvoit point posséder de Bénéfices. Il répondit *qu'il bornoit ses desirs à un Bénéfice simple, et qu'il le voudroit si simple, si simple, qu'il ne fallût que croire en Dieu pour le desservir.*

SCARRON n'obtint pas plus de Bénéfice de la Cour que de logement. Il essaya de mettre le Cardinal Mazarin dans ses intérêts, par des vers louangeurs, et cette Éminence, qui gouvernoit sous Anne d'Autriche, voyant qu'elle avoit des bontés pour le malheureux Abbé, lui accorda une gratification de quinze cents livres, qui fut convertie en pension.

Cependant SCARRON ne la toucha que deux

ans. Il avoit compté sur des bienfaits particuliers du Cardinal, et, pour se les attirer, il lui dédia son premier Poëme, Typhon, ou la Gigantomachie (la guerre des Géans), en cinq chants et en vers burlesques. Le Cardinal accepta la dédicace, et ne donna rien à l'Auteur, qu'il croyoit assez favorisé de la pension de *Malade de la Reine*. SCARRON, piqué, donna une seconde édition de son Poëme, dont il retrancha la dédicace : il se permit même quelques plaisanteries contre le Cardinal, qui le sut ; et, depuis ce tems-là, quelques sollicitations qu'on ait pu employer, la pension ne fut plus payée.

Mademoiselle de Hautefort, toujours empressée à obliger SCARRON, demanda et obtint enfin, pour lui, un Canonicat, à la nomination de M. de Lavardin, Évêque du Mans, dans le Diocese duquel elle avoit des Terres. SCARRON en alla prendre possession, et y passa un carnaval entier. Emporté par son goût pour le plaisir, au-delà des bornes prescrites à sa nouvelle dignité, un jour qu'il s'étoit déguisé en sauvage, il fut poursuivi par des enfans jusques au bord d'un marais, où il crut devoir se réfu-

gier pour se soustraire à leurs regards. Il se sentit pénétrer du plus grand froid. Une lymphe âcre se jetta sur ses nerfs : la sciatique, les rhumatismes, et plusieurs autres maladies, à la fois, ou alternativement, se joignirent à ses anciens maux, et l'accablerent de souffrances. Ce fut, cependant, au milieu de ces souffrances inouies, que, parcourant le Maine, et y rencontrant une troupe de Comédiens ambulans, l'idée de son *Roman Comique* lui vint, et qu'il en composa une partie. Tout le monde connoît cet Ouvrage original, qui est non-seulement le meilleur qui soit sorti de la plume de son Auteur, mais encore, en ce genre, le premier et le plus agréable Ouvrage qui ait jamais été fait chez nous.

SCARRON, revenu de ce voyage du Maine, ne quitta plus Paris, où ses infirmités le fixerent pour toujours, et il y continua le *Roman Comique*. A mesure qu'il le composoit, il en lisoit des fragmens à ses amis, pendant les visites qu'ils lui faisoient ; il jugeoit par l'effet qu'il produisoit sur eux, du succès qu'il auroit en public, et il appelloit cela *essayer son livre*.

Il en imprima d'abord la premiere partie, et la

dédia à l'Abbé de Retz, coadjuteur de Paris, devenu, peu après, Cardinal; ce qui dut n'être pas un léger sujet de surprise, qu'un tel Ouvrage fût fait par un Chanoine malade, et parût sous les auspices de l'un des premiers Prélats du Royaume.

On a observé que, de tous les Auteurs, SCARRON est celui qui a le plus ridiculisé les Épîtres dédicatoires, et qu'il est pourtant celui qui a le plus dédié ses Ouvrages. Il faut convenir que son peu de fortune, les besoins sans nombre qu'occasionnoient ses cruelles maladies, et l'état de maison qu'il étoit obligé de tenir, lui faisoient une nécessité de ces secours multipliés : aussi avoit-il soin de faire agréer ses dédicaces, et d'adresser de petites Pieces de vers aux personnes du plus haut rang et à celles qui étoient riches ou en crédit, telles que Christine, Reine de Suede, Mademoiselle de Montpensier, la Duchesse de Longueville, les Princes d'Orange, de Condé, de Conti, le Surintendant, l'Abbé et Madame Fouquet, la Duchesse d'Aiguillon, les Maréchaux d'Albret, de Schombert, les Ducs de Saint-Aignan, de Roquelaure, la Comtesse de

de Fiesque, le Chancelier Séguier, les Présidens de Belliévre, de Mesmes, le Commandeur de Souvré, &c. &c.

SCARRON avoit pris et entretenoit chez lui ses deux sœurs du premier lit. Il y recevoit la meilleure et la plus nombreuse compagnie. On croyoit devoir venir dédommager le malade de ses privations. On s'y occupoit de Littérature, de nouvelles, et tout s'y passoit dans la plus grande gaieté.

Parmi les jeunes gens de qualité qui fréquentoient habituellement la maison de SCARRON, le Duc de Trêmes prit du goût pour l'une des deux sœurs qui étoit fort jolie. Ce goût devint si vif, qu'il passa les bornes de la galanterie ordinaire. Il en naquit un fils qui fut nommé d'Estrumel; SCARRON l'éleva et l'appella tout uniment son neveu. Quelqu'un lui demandant un jour comment il étoit l'oncle de cet enfant? *C'est*, répondit-il, *un neveu à la mode du Marais*. En effet, c'étoit d'un peu plus près qu'*à la mode de Bretagne*. Ce neveu quitta, ensuite, le nom de d'Estrumel pour prendre celui de Fontenay, et il épousa une Demoiselle d'une

noble et ancienne famille, nommée Anne de Thibourt.

SCARRON trouva encore une autre occasion d'exercer son humanité. Il avoit fort aimé, dans sa jeunesse, une Demoiselle de Palaiseau; mais elle le quitta pour s'attacher à un Gentilhomme qui lui promettoit de l'épouser. Cependant, après quelque tems d'une liaison qui eut des suites embarrassantes pour elle, le Gentilhomme préféra au mariage, un sacrifice de quarante mille francs, avec lesquels elle alla s'enfermer au Couvent de la Conception. Les Religieuses, qui bâtissoient alors, reçurent avec autant de joie que d'empressement une si belle dot; mais elles entreprirent plus qu'elles n'avoient de moyens pour exécuter, et, pendant les guerres de Paris, elles se virent forcées de faire banqueroute, d'abandonner leur maison, et de se refugier où elles purent trouver des asyles. Mademoiselle de Palaiseau se ressouvint de SCARRON. Son bon cœur lui étoit connu : elle en espéra des secours, malgré les torts qu'elle avoit eus envers lui. En effet, il la recueillit, avec une de ses compagnes, et il les garda chez lui,

jusqu'à ce que, par l'entremise de ses amis, il eût fait avoir à Mademoiselle de Palaiseau un Prieuré de deux mille livres de rente, près d'Argenteuil, et dans lequel elles furent toutes les deux passer le reste de leurs jours.

La premiere partie que SCARRON avoit publiée de son Roman Comique, le fit connoître des Comédiens, qui l'engagerent à travailler pour eux. Il y consentit, et composa dix Pieces, dont il puisa tous les sujets chez les Espagnols, ainsi que l'on étoit dans l'usage de le faire alors. Huit de ses Comédies furent représentées avec succès; mais les deux dernieres, que l'on ne connut qu'après sa mort, n'ont jamais été jouées.

SCARRON entreprit un autre Ouvrage, d'un genre peu commun dans ce tems-là; c'est son *Virgile travesti*, ou l'Énéïde, traduite en vers burlesques, qui réussit prodigieusement. Il en publia les Livres séparément, et les dédia, chacun en particulier, à des personnages différens.

Le produit de ses divers Ouvrages et les présens que lui attiroient ses dédicaces et ses petites

Pieces fugitives, fournissoient à sa dépense, et ramenerent chez lui une sorte d'aisance, qui, jointe à la considération dont il jouissoit, rapprocherent de lui ses parens, qu'en avoient d'abord éloignés sa misere et ses infirmités. Ils lui restituerent volontairement une partie de son bien, qu'ils lui avoient tant et si injustement contesté. La petite Terre de la Touraine lui rentra; mais, avec sa mauvaise santé, il ne pouvoit gueres aller l'habiter. D'ailleurs, le soin de l'impression de ses Ouvrages, et, plus encore que tout cela, le charme de sa société et de ses liaisons, ne pouvoient lui permettre d'abandonner long-tems la Capitale. Il chercha donc à vendre sa petite Terre. Un M. Nublé, Avocat au Parlement, se présenta pour l'acheter. SCARRON en demanda dix-huit mille livres qui lui furent accordées. Le contrat de vente signé et l'argent reçu, M. Nublé alla prendre possession de la Terre, qu'il trouva beaucoup plus belle qu'il ne s'y attendoit. Il la fit estimer, et on l'assura qu'elle valoit vingt-quatre mille francs. Il revint à Paris, se rendit chez SCARRON, et lui dit : « Vous avez cru que votre

» bien ne valoit que dix-huit mille livres. Je ne » veux pas vous tromper : il en vaut vingt-quatre » mille, d'après l'estimation que j'en ai fait » faire, et voilà deux mille écus que je vous » apporte. »

Il faut convenir que, dans cette circonstance, SCARRON eut affaire à un homme d'une probité rare ; mais aussi la sorte de franchise et la confiance avec lesquelles il procéda à cette vente, méritoient-elles qu'il rencontrât un acquéreur d'un semblable désintéressement.

SCARRON devint donc moins à plaindre du côté de la fortune. Il se fit, d'ailleurs, un assez bon revenu, comme il en convenoit lui-même, avec ce qu'il appelloit *son Marquisat de Quinet*. C'est le nom du Libraire qui débitoit ses Ouvrages. Tout cela joint à ce que lui produisoit son Canonicat du Mans, qu'il avoit conservé, il auroit pu être le plus heureux des hommes, ainsi qu'il en étoit le plus gai et le plus plaisant, s'il eût eu de la santé, le premier de tous les biens, et la source de tous les plaisirs.

Il conçut quelqu'espérance de guérison qu'un grand exemple sembloit autoriser ; mais il falloit

entreprendre un voyage de long cours, ce qui ne pouvoit gueres avoir lieu dans l'état où il étoit. Le Commandeur de Poinci, rongé de goutte, ayant été faire quelque séjour à la Martinique, s'étoit trouvé parfaitement guéri, sans autre remede que l'air et les alimens ordinaires du pays. Il en arrivoit en aussi bonne santé que s'il n'eût jamais été malade, et, se livrant à tous les exercices des jeunes gens les plus robustes, il jouoit à la paume, montoit à cheval, et chassoit tous les jours. SCARRON qui regardoit la goutte comme la principale cause de ses maux, voulut partir pour la Martinique.

Au moment où il y songeoit le plus, une Dame et sa fille, âgée de quatorze ans, revenant de l'Amérique, se logerent vis-à-vis de chez lui. Il ne paroissoit pas qu'elles eussent fait fortune dans leurs voyages; mais toutes les idées de SCARRON s'étant tournées vers les climats salutaires qu'elles venoient d'habiter, il desira de s'en entretenir avec elles, et il chercha à faire leur connoissance. Cela ne fut pas difficile; elles avoient besoin de protections. Elles surent bientôt que la société de SCARRON pouvoit

leur en offrir du plus haut rang : elles le virent donc, et ils se lierent d'abord. Mais cette liaison qui sembloit à SCARRON devoir accélérer son départ pour l'Amérique, fut ce qui l'attacha pour jamais à l'Europe, et ce qui prépara un événement bien mémorable pour la France.

Les nouvelles voisines de SCARRON étoient Anne de Cardillac, fille du Gouverneur du Château-Trompette de Bordeaux, et Françoise d'Aubigné, qu'elle avoit eue de Constant d'Aubigné, fils de Théodore Agrippa d'Aubigné, que l'on sait avoir joui d'une grande considération sous les regnes de Henri III et de Henri IV. Constant s'étoit allié à une grande maison ; mais sa femme ayant souffert qu'un Gentilhomme poussât auprès d'elle la galanterie un peu loin, il vengea son honneur, par la mort de celle qui y portoit atteinte. Il avoit affaire à une famille puissante : il fut arrêté, conduit au Château-Trompette, et il alloit être sacrifié, si la fille du Gouverneur de cette prison ne lui eût facilité les moyens de s'échapper. Mademoiselle de Cardillac l'accompagna dans sa fuite. Ils se marierent clandestinement, furent poursuivis, et ren-

fermés de nouveau à Niort, en Poitou. C'est dans cette nouvelle prison que naquit Françoise d'Aubigné. Son pere et sa mere s'échapperent encore : ils l'emmenerent en Angleterre et en Amérique, où elle faillit être dévorée par un serpent. Après dix à douze ans de séjour dans cet exil, Constant mourut. Sa veuve et sa fille repasserent en France, et leurs malheureuses aventures, que l'on ne cacha point à SCARRON, lui inspirerent de l'intérêt, et le porterent à leur être utile. Il alla même jusqu'à ressentir de l'amour pour la jeune personne, et il offrit de l'épouser, ou de payer sa dot dans un Couvent, au cas que ce mariage lui répugnât trop. Mademoiselle d'Aubigné, touchée de ce procédé généreux, préféra de donner la main à SCARRON, tout infirme qu'il étoit. Le mariage fut seulement différé de deux ans, desquels SCARRON comptoit toujours aller passer une partie à la Martinique, où il espéroit pouvoir recouvrer sa santé.

Cependant, le tems s'écoula, sans que ce voyage eût lieu. SCARRON y renonça même entiérement, et ne songea plus qu'à terminer son

mariage. Il ne se dissimuloit pourtant pas combien ce nœud étoit physiquement mal assorti; car il disoit, en parlant de sa jeune épouse : *Je ne lui ferai point de sottise; mais je lui en apprendrai beaucoup.* Il résigna sa Prébende du Mans; et comme la simonie étoit tellement à la mode alors que l'on ne s'en faisoit aucun scrupule, il tira un millier d'écus de cette resignation.

Lorsque l'on dressa le contrat de mariage, le Notaire demanda à SCARRON ce qu'il reconnoissoit lui être apporté par la future? *Deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit*, répondit-il. Quel douaire lui assurez-vous, ajouta le Notaire? *L'immortalité*, continua le Poëte. *Les noms des femmes des Rois meurent avec elles : celui de la femme de Scarron vivra éternellement.*

Mademoiselle d'Aubigné qui avoit été très-bien élevée, et qui étoit fort sage, devenue Madame Scarron, ne put pas s'accoutumer au ton trop libre de la conversation et des écrits de son mari. Elle entreprit de l'en corriger. Elle fit usage de tout son esprit et de beaucoup de douceur; et, en trois mois, elle trouva qu'elle

avoit opéré un très-heureux changement dont on s'apperçoit dans les derniers Ouvrages de SCARRON. Cette jeune personne eut toujours avec lui la conduite la plus irréprochable ; et, si elle fut mal partagée à beaucoup d'égards, elle se vit bien dédommagée par la bonté du cœur de son époux, par la gaieté inaltérable de son esprit, par la fécondité inépuisable de ses plaisanteries, de ses saillies charmantes.

L'excellente société, composée de l'élite de la Cour et de la Ville, qui continua de fréquenter habituellement la maison de SCARRON, ne contribua pas peu au développement des heureuses dispositions que la nature et une premiere éducation soignée avoient données à son épouse. Ce fut là qu'elle commença à montrer cette justesse de vues, cette noblesse d'ame, cette étendue d'esprit qu'elle a eu tant de fois occasion de faire briller, dans le haut degré d'élévation où elle a été appellée, après la mort de SCARRON, et où, sous le nom de Marquise de Maintenon, elle a pris et su conserver si long-tems le premier de tous les empires, sur le plus grand de nos Rois.

SCARRON, qui avoit dans le Surintendant Fouquet, un puissant et zélé protecteur, voulut, par son crédit, se faire un état permanent pour le reste de ses jours. Il s'étoit intéressé dans une nouvelle Compagnie qui se formoit pour Cayenne ; mais cette affaire n'avoit point réussi. Il imagina une entreprise de laquelle il pût être le seul chef, et qui, en lui devenant utile, le fût aussi à une partie des Citoyens de la Capitale, par la réforme d'un abus dont ils avoient à se plaindre, et par la création d'un établissement de sûreté pour eux. Des bandes de gens sans aveu se cantonnoient aux barrieres de Paris, y attendoient les voitures chargées de marchandises, les suivoient à leur destination, les déchargeoient, le plus souvent malgré les Marchands, et les rançonnoient ensuite sur le prix de ce travail, quelquefois même après leur avoir volé de ces marchandises. SCARRON composa un corps d'hommes connus, autorisés seuls au déchargement des marchandises, et payés suivant un tarif. Cet établissement dont le Surintendant lui fit avoir le privilége, valut à SCARRON deux mille écus de rente. Il en jouit

quelque tems ; puis il en traita avec un successeur.

Pendant le séjour que fit à Paris Christine, Reine de Suede, elle vit tous les Gens-de-Lettres de quelque réputation. Notre Auteur burlesque ne fut point oublié. Elle trouva sa conversation si agréable, il lui donna tant d'éloges plaisans, que pour s'acquitter d'abord, envers lui, à peu près de la même maniere, elle lui dit, en partant : « Je vous permets d'être amoureux de moi. » La Reine de France vous a fait son malade en » charge : moi, je vous crée mon ROLAND. »

Malheureusement SCARRON ne jouit pas longtems de ce dernier titre. Ses maux s'aggraverent et l'affoiblirent tellement, qu'il vit approcher sa fin. Il l'annonça à un de ses amis, venu prendre congé de lui avant de faire le voyage de Guienne, où il accompagnoit le Roi pour son mariage. *Je mourrai bientôt*, *dit Scarron ; je me sens bien. Le seul regret que j'aurai en mourant, c'est de ne pas laisser de bien à ma femme, qui a infiniment de mérite, et de qui j'ai tous les sujets imaginables de me louer.* Il étoit loin de prévoir, alors, la fortune extraordinaire que feroit un jour sa veuve.

Mais

Mais il prédit juste sur sa mort prochaine. On apperçut le dépérissement total de ses organes. Son corps épuisé par une si longue suite de douleurs, n'y put plus résister. Il fut surpris, tout-à-coup, par un hoquet d'une telle violence, que l'on crut qu'il l'étoufferoit. Cependant, sa gaieté ne l'abandonnoit point. Ce fâcheux symptôme disparut un moment, et SCARRON dit à sa femme, à ses parens et à ses domestiques qui l'entouroient : *Si jamais j'en reviens, je ferai une belle satyre contre le hoquet !* Cette résolution, après une si grande crise, les étonna beaucoup : ils voyoient qu'ils alloient le perdre, et ils fondoient tous en larmes. Lui, sans s'affliger davantage ; mais, sans chercher pourtant à les consoler, parce qu'il sentoit bien aussi qu'il alloit mourir, ajouta : *Mes enfans, vous ne pleurerez jamais autant pour moi que je vous ai fait rire ;* et, un moment avant que d'expirer, il dit encore : *Je n'aurois jamais cru qu'il fût si aisé de se moquer de la mort.* Il mourut, en Octobre 1660, âgé d'environ cinquante et un ans.

Pour achever de faire connoître cet homme vraiment original en tout, nous donnerons ici

son portrait, qu'il écrivit lui-même, pour servir d'explication à une gravure où il n'est vu que par le dos et assis, et qu'il plaça au-devant de l'une des éditions de ses Œuvres.

« Lecteur, qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies gueres, à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une personne faite comme moi, sache que je ne me soucierois pas aussi que tu me visses, si je n'avois appris que quelques beaux Esprits facétieux se réjouissent aux dépens du misérable, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte ; les autres, que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table dans un étui, où je cause comme une pie-borgne ; et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus long-tems, et c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon Livre. Tu murmureras sans doute, car tout Lecteur murmure, et je murmure comme les autres, quand je suis

Lecteur ; tu murmureras, dis-je, et trouveras à redire de ce que je ne me montre que par le dos. Certes, ce n'est pas pour tourner le derriere à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription, que le concave de mon estomac, qui est tout couvert de ma tête penchante, et que par ce côté-là, aussi-bien que par l'autre, on peut voir la situation, ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre faire un présent au Public, (car par Mesdames les neuf Muses, je n'ai jamais espéré que ma tête devînt l'original d'une médaille) je me serois bien fait peindre, si quelque Peintre avoit osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je m'en vais te dire à-peu-près comme je suis fait. »

« J'ai trente ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise. Si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déja soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite. Ma maladie l'a racourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps très-décharné ; des cheveux assez, pour

ne porter point de perruque ; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros ; je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles quarrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise. J'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et j'en ai deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premierement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne représente pas mal un Z. J'ai les bras raccourcis aussi-bien que les jambes, et les doigts aussi-bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci de la misere humaine. Voilà à-peu-près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur ; aussi-bien cet Avant-propos n'est fait que pour grossir le Livre, à la priere du Libraire, qui a eu peur de ne retirer pas les frais de l'impression ; sans cela il seroit très-inutile, aussi-bien que beaucoup

d'autres. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on fait des sottises par complaisance, outre celles que l'on fait de son chef. »

« J'ai toujours été un peu colere, un peu gourmand, et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et un peu après Monsieur. Je ne hais personne. Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien-aise quand j'ai de l'argent, et serois encore plus aise si j'avois la santé. Je me réjouis assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment ; et il me semble que mon Avant-propos est assez long, et qu'il est tems que je le finisse. »

Scarron fit aussi son épitaphe, de cette maniere :

« Celui qui ci maintenant dort,
» Fait plus de pitié que d'envie,
» Et souffrit mille fois la mort,
» Avant que de perdre la vie.
» Passant, ne fais ici de bruit ;
» Garde bien que tu ne l'éveille,
» Car voici la premiere nuit
» Que le pauvre Scarron sommeille. »

Parfaict, dans son Histoire du Théatre Fran-

çois, tome sixieme, page 354, rapporte cette autre épitaphe de SCARRON; mais il n'en fait pas connoître l'Auteur.

« Quoique SCARRON, Auteur de marque,
» De Caron ait passé la barque,
» Du sieur SCARRON on parlera,
» Tant que le monde durera;
» Et, sans graver pour lui des marbres et des cuivres,
» Il vivra long-tems dans ses Livres. »

CATALOGUE DES PIECES DE SCARRON.

* JODELET, ou le Maître Valet, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée au Commandeur de Souvré; représentée en 1645, et imprimée, à Paris, la même année, *in*-4., chez Toussaint Quinet.

Les Boutades du Capitan Matamore, suivies de scenes entre lui et le Pédant Boniface, et d'une Piece intitulée : Abrégé de Comédie Ridicule du Mariage de Matamore, en un acte, en vers burlesques de quatre pieds, et sur une même rime; représentée en 1646, et imprimée à Paris, en 1647, *in*-4., chez Antoine de Sommaville et Toussaint Quinet.

« Matamore, amoureux d'Angélique, fille de Boniface, a deux rivaux qu'elle n'aime point, Beauchâ-

teau et Beaulieu, et qu'il est prêt à immoler à sa fureur, s'ils ne se désistent du projet d'épouser cette belle. Elle déclare à Matamore, devant eux, que c'est lui seul qu'elle aime. Ils se retirent, après avoir demandé humblement pardon au Capitan, qui épouse sa maîtresse. » Dictionnaire dramatique, tome premier, page 183.

« Il n'y a point de doute, dit Parfaict, Histoire du Théatre François, tome septieme, page 23 et suivantes, que voici la premiere Comédie en un acte, qui ait été représentée sur le Théatre François. Cette nouveauté fut hasardée à l'abri du nom de l'Auteur, et du titre de l'Acteur qui y jouoit le principal rôle. Cependant, malgré son succès, aucun Auteur du même tems n'osa suivre ce modele; et je crois qu'on peut assurer que Moliere est le restaurateur des Pieces en un acte. »

« Le caractere du Capitan Matamore est celui d'un faux brave, dont les discours sont remplis d'hyperboles sur ses faits imaginaires, et qu'un Comédien, dont on ignore le nom, adopta à l'Hôtel de Bourgogne. On employa aussi ce personnage au Théatre du Marais; et il brilla jusqu'au milieu du siecle passé. Il nous reste beaucoup de Pieces où le rôle de Capitan est employé; mais la plus marquée dans ce genre est celle de Scarron, sur la seule rime *ment*, à la tête de laquelle se trouvent beaucoup de prologues du même Auteur, sous le titre des *Boutades du Capitan Matamore.* » Parfaict, Histoire du Théatre François, tome cinquieme, page 349 et 350.

« Le Capitan est un personnage de la nouvelle Comédie chez les Grecs. Quelques fanfarons de l'Asie mineure, qui avoient servi dans les Armées du Roi de Perse, et qui venoient étourdir leurs camarades de leurs exploits, donnerent l'idée de ce ridicule personnage. On le trouve dans Plaute, et même dans Térence. Les Italiens et les Espagnols l'outrerent encore. Il est par-tout fanfaron, poltron et homme à bonnes fortunes. Il fut long-tems l'ornement de notre Scene, avant que Moliere nous eût donné l'idée de la bonne Comédie. Le grand Corneille, lui-même, qui avoit introduit sur le Théatre le ton de la Société, paya le tribut au mauvais goût de son siecle, dans le Matamore de son *Illusion comique*. Le costume du Capitan est composé d'un large manteau, d'un bufle et d'une longue épée. Ce personnage est aussi un des principaux de la Comédie Italienne. Son caractere et son habit y sont les mêmes; mais on l'y appella tantôt Capitan, et tantôt *Giangurgolo*. Sous ce dernier nom, il étoit Espagnol, et parloit Calabrois. » Dictionnaire dramatique, tome premier, page 197 et 198, et Histoire du Théatre Italien, tome premier, page 23.

Les trois Dorothées, ou Jodelet Duéliste, Comédie en cinq actes, en vers; représentée à l'Hôtel de Bourgogne, en 1645, et imprimée à Paris, en 1646, *in-4.*, chez Toussaint Quinet.

« Don Félix de Fonseque est accordé avec Lucie, fille de Don Pedro d'Avila. Celui-ci attend, pour cé-

lébrer ce mariage, l'arrivée de Don Diéguo de Girop, qui doit en même tems épouser son autre fille, nommée Hélene. Don Diéguo arriva à Tolede, (lieu de la Scene) et le hasard lui fait rencontrer Lucie, dont il devient amoureux. Pour l'obtenir et rompre son engagement avec Hélene, il imagine, à l'aide d'Alphonse, son valet, plusieurs moyens capables de dégoûter Don Pédro de l'alliance de Don Félix. Celui-ci ayant des liaisons très-intimes avec une jeune personne appellée Dorothée, Don Diéguo en fait avertir Don Pédro. De son côté, Lucie se déguise et se présente à son pere, sous le nom d'une autre Dorothée, aussi maîtresse de Don Félix; et Alphonse, par une feinte étourderie, donne à Don Pédro une lettre qui semble adressée à Don Diéguo, et qui le fait passer pour marié avec une troisieme Dorothée à Madrid. La véritable Dorothée obtient un décret, et fait arrêter son infidele Don Félix. Don Diéguo et Lucie avouent à Don Pédro tout ce qu'ils ont fait pour se débarrasser de ce rival. Don Pédro le leur pardonne, et les unit. Quant au second titre de cette Piece, il ne porte que sur un épisode qui ne tient en rien au fonds; mais le comique qu'il produit fait, en quelque sorte, oublier ce défaut. C'est une querelle qui survient entre Alphonse et Jodelet, et dont ce dernier ne se tire qu'avec les étrivieres. » Parfaict, Histoire du Théatre François, tome septieme, page 55 et suivantes, et Dictionnaire dramatique, tome second, page 123 et 124.

L'Héritier ridicule, ou la Dame intéressée,

Comédie en cinq actes, en vers, dédiée au Prince d'Orange, représentée en 1649; imprimée à Paris en 1650, *in*-4., chez Toussaint Quinet.

« Don Diégue de Mendoce, aime Hélene de Torrez, qui n'a pour lui qu'une complaisance intéressée, fondée sur l'espoir d'une riche succession qu'il attend d'un vieil oncle, Gouverneur du Pérou. Philipin, valet de Don Diégue, lui apporte la nouvelle de la mort de cet oncle qui a fait un testament en sa faveur. Léonore de Gusman, amoureuse de Don Diégue, lui conseille d'éprouver les sentimens d'Hélene, en lui faisant accroire que son oncle l'a déshérité, et que ses grands biens sont passés à l'un de ses cousins, Don Pédro de Buffalas. Philipin s'offre à jouer ce prétendu cousin, et la supercherie fait tout l'effet que Léonore en attend. Hélene, persuadée que Don Diegue est privé de la succession, le méprise et reçoit Buffalas avec complaisance. On la désabuse, et, pour la punir, Don Diegue épouse Léonore. » Parfaict, Histoire du Théatre François, tome septieme, page 228 et suivantes, et Dictionnaire dramatique, tome cinquieme, page 32.

« Cette Piece plut tant à Louis XIV, qui, à la vérité étoit fort jeune alors, qu'il la fit, dit-on, jouer trois fois de suite, sans interruption, dans le même jour. Elle s'est conservée plus de cinquante ans au Théatre. » Anecdotes dramatiques, tome premier, page 424.

* Don Japhet d'Arménie, Comédie en cinq

actes, en vers, dédiée au Roi; représentée en 1653, et imprimée, la même année, à Paris, *in-4.*, chez Augustin Courbé.

L'Écolier de Salamanque, ou les Généreux Ennemis, Tragi-Comédie, en cinq actes, en vers, dédiée à S. A. R. Mademoiselle; représentée, sur le Théatre du Marais, en 1654, et imprimée, la même année, à Paris, *in-4.*

Don Felix de Cespede, trouve caché chez Léonore, sa fille, un Comte, son amant aimé; mais qui ne veut point l'épouser. Furieux de ce procédé outrageant, dont son âge l'empêche de prendre lui-même vengeance, il fait venir son fils, Don Pedre, Ecolier à Salamanque, pour défendre l'honneur de sa famille. En arrivant à Tolede, lieu de la Scene, Don Pedre prend querelle avec Don Louis, frere du Comte, sans le connoître, le blesse, est poursuivi par les amis de Don Louis, et sauvé de leurs mains par le Comte même. Ils se trouvent être ainsi ennemis au premier degré; mais le Comte ayant promis son appui à Don Pedre, et celui-ci lui devant la vie, leurs mutuels ressentimens sont enchaînés. L'amour de Don Pedre pour Cassandre, sœur du Comte, achéve de les réconcilier; ce dernier consentant enfin à épouser Léonore, et donnant Cassandre à son frere. La Piece se termine par un troisieme mariage entre Crispin, valet de Don Pedre, et Béatrix, suivante de Léonore.

Cette

Cette Comédie est la premiere où le personnage de Crispin ait été introduit. Scarron avoit pour elle une grande prédilection. « L'Ecolier de Salamanque, dit-il, dans son Epître dédicatoire, est un des plus beaux sujets Espagnols qui aient paru sur le Théatre François, depuis la belle *Comédie* du Cid. Il donna dans la vue à deux Ecrivains de réputation (T. Corneille et Boisrobert) en même tems qu'à moi. Ces redoutables concurrens ne m'empêcherent point de le traiter.... »

« L'Abbé de Boisrobert fut du nombre de ceux à qui Scarron fit lecture de sa Comédie de l'Ecolier de Salamanque, partie traduite d'une autre en langue Espagnole. Boisrobert en trouva le sujet à son goût, et ne se fit pas un scrupule de recourir à l'original pour en composer *les Ennemis généreux*, Comédie qui fut représentée à l'Hôtel de Bourgogne, alternativement avec celle *des Illustres Ennemis*, de Corneille de l'Isle, avant que Scarron eût fait paroître la sienne sur le Théatre du Marais. Boisrobert ajouta à l'infidélité qu'il avoit commise envers Scarron, le mauvais procédé de parler peu obligeamment de l'Ecolier de Salamanque. Scarron ne put lui pardonner cette conduite. » Parfaict, Histoire du Théatre François, tome huitieme, page 105 et 106, et Anecdotes dramatiques, tome premier, page 288.

Le Gardien de soi-même, Comédie en cinq actes, en vers; représentée en 1655, et imprimée en 1658, sans nom d'Imprimeur ni de lieu.

« Alcandre, fils aîné du Roi de Sicile, est amoureux d'Isabelle, fille du Roi de Naples, qui est en guerre avec son pere. Il se trouve dans cette ville le jour d'un Tournois, combat le neveu du Roi, et le tue. Il se sauve, et, pour n'être pas reconnu, jette ses armes dans un bois. En cherchant une retraite, il s'adresse, par hasard, à Constance, sœur du Prince qu'il a tué. Il se dit Espagnol, se fait nommer Ascagne, et parvient à lui inspirer du goût. Pour se l'attacher, elle lui donne le gouvernement de son Château. Cependant, les gens que l'on a mis en campagne pour découvrir l'inconnu qui a tué le neveu du Roi de Naples, rencontrent un certain Philipin, revêtu des armes d'Alcandre, qu'il a trouvées : ils l'arrêtent et le conduisent au Château de Constance, qui le donne en garde au faux Ascagne ; ce qui fait prendre à la Piece le titre de *Gardien de Soi-Même*. Mais le frere d'Alcandre, le second fils du Roi de Sicile, assiege Naples, et est prêt à s'en emparer. On propose la paix, dont le principal article est le mariage d'Alcandre avec Isabelle. Le prétendu Ascagne se découvre, et Constance épouse le jeune Prince de Sicile. »

« Le Gardien de Soi-Même est de tous les sujets que Scarron a traités pour le Théatre, celui qu'il a le plus mal rendu. Nul comique dans les rôles qui en sont susceptibles, tels que Philipin qui, tandis qu'il est cru Prince, fait beaucoup d'extravagances, et Mauricette son amoureuse, jeune paysanne, qu'il finit par épouser. Les personnages héroïques sont ennuyeux à l'excès. Cependant l'intrigue de cette Piece offroit un vaste

champ à la Muse burlesque de Scarron. T. Corneille, qui travailla sur le même fonds, en composa une Comédie qui est restée long-tems au Théatre, sous le titre du *Geolier de Soi-Même*, et ensuite sous celui de *Jodelet Prince.* » Parfaict, Histoire du Théatre François, tome huitieme, page 116 et suivantes, et Dictionnaire des Théatres, tome second, pages 6 et 7.

Le Marquis Ridicule, ou la Comtesse faite à la hâte, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à l'Abbé Fouquet; représentée en 1656, et imprimée à Paris, la même année, *in*-4.

Don Blaise Pol, Marquis de la Victoire, doit épouser Blanche, fille de Don Côme de Vargas, Gentilhomme de Madrid; mais, craignant qu'elle ne soit coquette, et voulant l'éprouver, il charge Don Sanche, son frere, de feindre d'en être amoureux. Don Sanche l'est en effet, et Blanche le paie de retour. Pour achever de désoler Don Blaise, une aventuriere Portugaise, nommée Stéphanie, a résolu d'être sa femme, et, afin d'y parvenir, elle persuade à Don Côme qu'elle l'est déja, et qu'elle en a deux enfans; Don Blaise a beau protester contre cette fausseté, elle la soutient toujours; et ce n'est qu'en donnant de l'argent à cette femme qu'il peut s'en débarrasser; mais il craint encore de fâcheuses suites de son mariage avec Blanche, et il engage lui-même Don Sanche, par une dot, à l'épouser à sa place. »

« Cette Piece est bien peu de chose, malgré la pré-

vention de l'Auteur, qui dit, dans son Epître dédicatoire : *Je vous supplie de lire ma Comédie. C'est à mon gré la mieux écrite de toutes celles que j'ai données au Public, depuis que mon malheur me réduit à n'avoir rien de meilleur à faire.* Le personnage de Don Blaise est trop fou et trop bas ; les autres ne valent pas mieux. L'intrigue est mal conduite, et les fourberies de la Portugaise Stéphanie invraisemblables. En général, cette Piece est peu comique ; mais il y a cependant des endroits qui caractérisent toujours Scarron. » Parfaict, Histoire du Théatre François, tome huitieme, page 169 et 170, et Dictionnaire des Théatres, tome second, pages 174 et 175.

La Fausse apparence, Comédie en cinq actes, en vers, non représentée ; imprimée à Paris en 1662, après la mort de l'Auteur, *in*-4., sans nom d'Imprimeur.

Don Carlos de Roxas, Cavalier Castillan, aime Léonore, fille du Gentilhomme Don Pedre de Lara, et il en est aimé ; mais ayant trouvé un soir un homme chez elle, il s'en est cru trahi, il a combattu le rival, et l'a blessé dangereusement. Il s'est éloigné de Madrid ; et Léonore, craignant le courroux de son pere, après cette aventure, a obtenu de Don Carlos qu'il l'emmenât jusqu'à Valence, d'où voulant s'embarquer pour sortir de l'Espagne, il la confie à Don Louis de Roxas, son cousin. Don Louis la met auprès de Flore, sa sœur, en qualité de suivante. Mais Don Sanche de

Lussan, amant aimé de Flore, revient de Madrid, où il a été quelque tems, et où un peu de légéreté l'a fait pencher vers Léonore. C'est lui qui s'est introduit chez elle, sans sa participation, et qui y a trouvé Don Carlos. Don Pedre le poursuit, sinon comme le ravisseur de sa fille, au moins comme l'un des auteurs de son évasion. Il l'atteint à Valence, où tous les personnages se reconnoissent et s'expliquent. Don Carlos, détrompé sur la prétendue infidélité de Léonore, l'épouse, et satisfait ainsi Don Pedre; et Don Sancho scelle aussi, par l'hymen, sa réconciliation avec Flore.

Le Prince Corsaire, Tragi-Comédie, en cinq actes, en vers, non représentée; imprimée à Paris en 1662, après la mort de l'Auteur, *in-4.*, sans nom d'Imprimeur.

Pisandre, Roi de Cypre, en mourant, a désigné pour son successeur, Amintas, son neveu, fils de Nicanor, à condition qu'il épouseroit une de ses filles, Elise, ou Alcione. Elise, qui par son aînesse doit prétendre au trône, ne peut se résoudre à l'hymen que son pere a prescrit : elle aime un Prince que des malheureux ont éloigné de la Cour. Un Corsaire valeureux qui, sous le nom d'Orosmane, se fait craindre dans ces parages, demande la main d'Elise, pour prix de la paix qu'il propose aux Cypriens. Il se vante d'avoir vaincu, dans le cours de ses conquêtes, un Prince dont il loue le courage, et qu'il nomme Alcandre; c'est justement le nom du Prince malheureux que chérit Elise, et à

qui elle reste si constamment fidelle. Amintas, aidé de son pere, veut se prévaloir des dernieres volontés du feu Roi. Ils cherchent à se défaire d'Orosmane, et à contraindre Elise à l'hymen du testament. Mais Orosmane se fait reconnoître pour cet Alcandre que l'on croyoit mort : il se trouve même être fils de Nicanor, et l'aîné d'Amintas : il épouse enfin Elise, avec laquelle il partage le trône de Cypre, et Amintas s'unit à Alcione.

Scarron a laissé encore des Fragmens de trois Comédies en vers ; l'une intitulée, *Le faux Alexandre*, et les deux autres dont les titres ne sont pas connus.

JODELET,

OU

LE MAITRE VALET,

COMÉDIE

DE SCARRON;

Représentée, pour la premiere fois, en 1645.

PERSONNAGES.

D. JUAN D'ALVARADE.

D. LOUIS DE ROCHAS.

D. FERNAND DE ROCHAS.

JODELET, Valet de Don Juan.

ÉTIENNE, Valet de Don Louis.

ISABELLE DE ROCHAS, Fille de Don Fernand.

LUCRECE D'ALVARADE, Sœur de Don Juan.

BÉATRIX, Servante d'Isabelle.

La Scene est à Madrid.

A MONSIEUR LE COMMANDEUR DE SOUVRÉ.

MONSIEUR,

Il faudroit que je fusse aussi ingrat que malade, si je ne vous dédiois pas ma Comédie, et aussi fou qu'ingrat, si je prétendois en vous la dédiant me dégager assez envers vous des obligations que je vous ai. Je vous paye seulement une partie d'une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter, ou plutôt je vous donne une chose à laquelle vous avez déja grande part, puisque je n'ai pu faire ma Comédie que lorsque mes maux m'ont donné quelque relâche, et que c'est vous qui me les avez rendus plus supportables qu'ils n'étoient, en me faisant toujours l'honneur

de m'aimer, tout malheureux que je suis; et ce bonheur-là, dont je ne puis trouver en moi la cause, mais seulement en votre générosité, me console si bien, que j'ose quelquefois me vanter de rire la plume à la main comme les plus enjoués et les plus heureux. Je ne doute point que quelques-uns ne disent que ma Comédie n'est qu'une farce, et si je me vante de l'avoir faite en trois semaines, qu'il ne se puisse trouver quelque homme triste, qui me vienne rompre en visiere, en me disant que j'ai écrit bien des sottises en peu de tems. Mais vous voulez bien, Monsieur, *que je me serve de votre nom pour le confondre, et que je lui dise que vous n'êtes pas de ceux qui rient d'une chose froide, ou qui se laissent emporter au rire des autres, et cependant qu'elle vous a plu à vous, dont l'esprit et la conduite ont paru avec éclat dans quatre ou cinq Cours les plus renommées et les plus délicates de l'Europe. Je voudrois bien aussi parler de votre courage, que vous avez exercé si dignement en France, en Italie*

et dans les Mers du Levant. Mais l'Histoire de notre tems ne s'en taira pas ; et, certes, elle vous fera grande injustice, si toutes les fois qu'elle parlera de vous elle ne le fait avec éloge, et si elle épargne rien du lustre qu'elle a accoutumé de donner aux belles actions : toutes les fois qu'elle parlera des vôtres, on nommera les lieux où vous les aurez faites. Je ne vous amuserai pas davantage avec mon Épître ; les meilleures de ce genre sont les plus courtes, parce qu'elles importunent le moins. Je la finirai donc comme on finit toutes les autres, en vous assurant que je suis de toute mon ame,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant et très-obligé Serviteur,

SCARRON.

SUJET DE JODELET, OU LE MAITRE VALET.

DON Juan d'Alvarade arrive à Madrid, avec Jodelet, son Valet. Il vient pour épouser Isabelle, fille de Don Fernand de Rochas. Il ne la connoît, cependant, que sur un portrait qu'il en a vu, et en échange duquel il lui a envoÿé le sien, au moins, à ce qu'il croit. Mais Jodelet avoue que, troublé par trop de précipitation, dans le départ de Don Juan, poursuivant un inconnu qui lui a tué un frere et enlevé une sœur, il a eu l'étourderie, en faisant le paquet qui devoit contenir le portrait de Don Juan, d'y fourrer le sien que venoit de lui faire le même Peintre. Malgré ce *quiproquo* singulier, Don Juan s'approche de la maison d'Isabelle, et il en voit descendre,

par un balcon, un homme qui s'enfuit; ce qui lui donne de violens soupçons contre sa prétendue. Pour gagner du tems et prendre connoissance des choses, il imagine de profiter de l'inadvertance de Jodelet sur l'envoi de son portrait. Il fait donc passer son Valet pour lui, et il se laisse croire le Valet. Il découvre que l'homme du balcon est Don Louis, neveu de Don Fernand et amoureux d'Isabelle; et que c'est aussi le même homme qui lui a tué un frere et enlevé une sœur, qu'il a abandonnée depuis pour Isabelle. Le faux Jodelet se fait connoître pour le vrai Don Juan, et veut se venger de ce triste attentat; mais Don Louis apprend que c'est dans l'obscurité, sans dessein et en se défendant, qu'il a tué ce frere, qui étoit son meilleur ami, et qu'il regrette autant que lui. Quant à Lucrece, sa sœur, qu'il a enlevée, elle vient demander un asyle à Don Fernand, chez lequel elle retrouve son infidele Don Louis, qui se raccommode avec elle et l'épouse. Don Juan s'unit à Isabelle, et Jodelet, qui a fait beaucoup de folies pendant qu'on l'a cru Don Juan,

et qui est devenu amoureux de Béatrix, suivante d'Isabelle, l'obtient pour prix des services qu'il a rendus à son Maître.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR JODELET, OU LE MAITRE VALET.

Cette Comédie eut un succès qui surpassa infiniment celui de toutes les autres du même tems. Scarron en prit le sujet d'une Piece Espagnole, intitulée : *Don Juan Alvaredo*, par Don Francesco de Roxas. Voici ce qu'en dit Sarrazin, dans une Épître au Comte de Fiesque, après avoir parlé des Comédiens Italiens d'alors :

« . . . .
» Mais toutefois un zani baloté
» Par les sergens *spavento di notte*,
» Sauts, escalade et telle momerie,
» *Chicos benlis* et Turcs de Tartarie,
» Ne me sont rien auprès de *Jodelet*....
» Non, de par lui ! je serois un folet,

» Voire un grand fol de lui donner la pomme.
» Or, entends moi : c'est que le petit homme
» Que tu connois et dont on peut prêcher,
» *L'esprit est prompt, mais infirme est la chair*,
» A translaté de la Langue Espagnole,
» N'a pas long-tems, *Comédie* tant folle,
» Où Jodelet est si plaisant garçon,
» Qu'Italiens il jette hors d'arçon.
» Tu l'avouerois, si la Piece avois lue;
» Et plus encor si jouer l'avois vue.
» Don Francesco de Roxas est l'Auteur,
» Et Paul Scarron, comme ai dit, Translateur, &c. »

Brusen de La Martiniere, qui a donné une très-jolie édition des Œuvres de Scarron, petit *in*-12, Amsterdam 1737, porte ce jugement sur ses Comédies. « Scarron n'étoit pas un homme à étudier ni les regles, ni les modeles du Poëme dramatique. Il n'en avoit ni la patience, ni le loisir. Aristote, Horace, Plaute et Térence lui auroient fait peur, et peut-être ne savoit-il pas qu'il y eût jamais eu un Aristophane. Il voyoit, devant lui, un chemin frayé. La mode de ce tems-là étoit de piller les Poëtes Espagnols. Montfleury et Thomas Corneille l'avoient fait avec succès. Scarron savoit cette Langue : il lui étoit plus facile de moissonner dans un champ

où il trouvoit déja tout préparé, que de se rompre la tête à inventer un sujet, et, ensuite, à le mettre dans la regle des trois unités. Il commença à secouer un joug, dont son esprit, ennemi de toute contrainte, ne pouvoit s'accommoder. Une Comédie alors n'étoit autre chose qu'une intrigue assez obscure d'abord, qui par des méprises, souvent par l'étourderie d'un Valet, par l'intrigue de quelque Soubrette, ou par un coup du hasard, s'embrouilloit de plus en plus, et s'éclaircissoit enfin par quelqu'autre hasard aussi peu prévu que le premier. Quelque Valet, mauvais plaisant pour l'ordinaire, disoit quelques ridicules douceurs à la Suivante, qui répondoit à coup sûr dans le même style. Un vieillard et un mari rebuté, auquel on opposoit un galant plus aimé qu'aimable, fournissoient quelquefois une scene plus ou moins comique. Point de mœurs, point de caracteres, point d'unité, point de regles. Un acte représentoit une entrevue dans un jardin, un autre se passoit dans un Hôtel, souvent le troisieme représentoit un quartier de la Ville à un quart de lieue de la scene du premier acte.

Les anciens Comiques, tant Espagnols que François, n'y regardoient pas de si près. Des Ouvrages où rien ne gênoit l'Auteur se faisoient facilement; une imagination échauffée suffisoit pour les produire. Les Espagnols étoient riches de cette sorte de compositions, Scarron prenoit d'eux l'intrigue d'une Comédie, et n'avoit qu'à y répandre le badinage qui lui étoit si naturel : ainsi une Piece de Théatre lui coûtoit peu. Toutes les siennes sont des sujets Espagnols. Chez lui le travail consistoit non à faire parler plaisamment les personnages comiques, mais à donner des expressions sérieuses à ceux qui doivent parler sérieusement. Le sérieux étoit une langue étrangere pour lui.... Le grand succès de son Jodelet Maître étoit une merveilleuse amorce pour lui. Les Comédiens, qui s'en étoient bien trouvés, lui demanderent avec empressement de nouveaux Ouvrages : ils lui coûtoient peu; il en tiroit de bonnes sommes, il se divertissoit à les faire : falloit-il d'autres raisons pour le faire pencher vers ce travail ? » Histoire de Scarron et de ses Ouvrages, par La Martiniere, pages 50, 51, 52 et 72.

« Ce

« Ce qu'on n'a point assez remarqué à l'avantage de Scarron, dit M. Palissot (*Mémoires Littéraires*, tome quatrieme, pages 429 et 430), c'est qu'il fut véritablement un des précurseurs du bon goût dans le genre de la Comédie. Il eut le mérite de sentir que ni la fadeur des Pastorales, ni le merveilleux des aventures romanesques, ne convenoient à ce genre. Cette observation si naturelle et si vraie, le rendit infiniment supérieur à tous les Auteurs Dramatiques de son tems : souvent même il rencontra la gaieté du bon Comique. Il sut mettre de l'art et de la clarté dans ses expositions. On peut en juger par celle de Jodelet, ou le Maître Valet, qui est véritablement très-heureuse. Il est singulier que Scarron ait, en quelque sorte, ouvert la bonne route à Moliere, et qu'il ait eu infiniment plus de goût que certains beaux Esprits de nos jours, qui semblent s'être ligués tous pour ramener sur la scene la barbarie dont il l'avoit purgée. »

« L'Acteur pour lequel furent faites la plupart des Comédies qui ont paru sous le titre de *Jodelet*; nom qu'il avoit pris au Théatre, et dont

on fit le principal personnage de toutes ces Comédies, s'appelloit Julien Geoffrin. Il entra dans la Troupe du Marais en 1610. La naïveté de son jeu et la vérité de ses tons lui acquirent une grande réputation dans le genre comique. Au mois de Décembre 1634, Jodelet, par ordre de Louis XIII, passa à l'Hôtel de Bourgogne. Son mérite, déja connu, s'augmenta encore sur ce Théatre. Plusieurs Auteurs travaillerent pour faire paroître ce célebre Acteur ; mais parmi ceux qui le firent mieux briller, Scarron fut celui à qui il dut son plus grand éclat, par les Pieces de Jodelet, ou le Maître Valet, Jodelet souffletté, Don Japhet d'Arménie, &c. ; rôles qu'il joua d'original, et avec un succès étonnant. Les traits de son visage étoient marqués et si comiques, qu'il n'avoit qu'à se montrer pour exciter les éclats de rire, qu'il augmentoit encore par la surprise qu'il en témoignoit. Il parloit beaucoup du nez ; mais ce défaut étoit réparé par ses talens. On le représente avec une grande barbe, des moustaches noires, et le reste du visage enfariné. Il mourut à la fin de Mars 1660.

Loret, dans sa Gazette en vers, du 3 Avril suivant, en parle ainsi :

« Notre Démocrite Gaulois,
» De la mort subissant les loix,
» A payé tribut à Nature,
» Et voici pour sa sépulture.

» Ici gît qui de Jodelet
» Joua cinquante ans le rolet,
» Et qui fut de même farine
» Que Gros-Guillaume et Jean-Farine,
» Hormis qu'il parloit mieux du nez
» Que lesdits deux enfarinés.
» Il fut un Comique agréable ;
» Et, pour parler selon la Fable,
» Paravant que Clothon, pour nous pleine de fiel,
» Eût ravi d'entre nous cet homme de Théatre,
» Cet homme archi-plaisant, cet homme archi-folâtre,
» La Terre avoit son Mome aussi-bien que le Ciel. »

« Julien Geoffrin avoit été marié. Il laissa un fils, Claude Geoffrin, qui entra très-jeune dans l'Ordre des Feuillans, et se rendit recommandable, sous le nom de Dom Jérôme, par sa piété, son savoir, son talent supérieur pour la belle déclamation de la Chaire ; qui fut, enfin, l'un des plus fameux Prédicateurs du

siecle dernier, et dont on se rappelle encore l'onction des sermons et la noble hardiesse avec laquelle il les débitoit. » Parfaict, Histoire du Théatre François, tome sixieme, page 239 et suivantes, et Anecdotes Dramatiques, tome premier, pages 482 et 483.

Jodelet, ou le Maître Valet, a dernierement été remis au Théatre, le 16 Janvier 1780; et il suffit de dire que le célebre Préville l'a joué, pour que l'on soit assuré qu'il a fait grand plaisir.

JODELE

OU

ıe sa gueule,
'e,

LE MAITRE VALE

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente une rue dans laquelle est la maison de Don Fernand. Il est nuit.*)

SCENE PREMIERE.

JODELET, D. JUAN.

JODELET.

OUI, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le diable d'enfer, qui vous casse le cou!
A depuis peu chez vous élu son domicile.
Arriver à telle heure en une telle ville!
Courir toute la nuit sans boire ni manger,
Menacer son valet, et le faire enrager!...

siecle dernier D. JUAN.

l'onction de, maître sot ; cette rue où nous

laquelle que je cherche.

Théatr JODELET.

suivar O le plus fou des h

qu'y voulez-vous faire, après minuit so

Aller voir Don Fernand ?

D. JUAN.

Oui, tu l'as devine.

Je veux, dès cette nuit, aller voir Isabelle.

JODELET.

Dès cette nuit, plutôt, vous brouiller la cervelle,
Si cervelle chez vous est encore à brouiller.

D. JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller :
Quelque las que tu sois, quelque faim qui te tue,
Je ne suis pas d'avis de sortir de la rue,
Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,
Le dussai-je chercher jusques au point du jour.

JODELET.

Ressouviens-toi, mortel, qu'il est tantôt une heure,
Que l'on n'ouvrira point où Don Fernand demeure,
Que nous sommes partis ce matin de Burgos,
Que tantôt sur mulets, et tantôt sur chevaux,
Nous avons, vous et moi, grace à votre hyménée,
Couru comme deux fous le long de la journée,
Et que toute la nuit faire le chat-huan
Est très-grande folie au Seigneur Don Juan.

D. JUAN.

uviens-toi, mortel, qui n'aime que sa gueule,
ıe vivre ici-bas rien que pour elle seule,
re pis que bête; et donc, ô Jodelet!
n'êtes qu'une bête habillée en valet.

JODELET.

: hais les railleurs!

D. JUAN.

Que je hais les ivrognes!

JODELET.

Que je hais les amans, et leurs mourantes trognes!

D. JUAN.

Moi, que j'aime Isabelle, et que son seul portrait
Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable trait!

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture
Remplit de feu grégeois, et met à la torture?
Et si monsieur le peintre a bien fait un museau,
S'il s'est heureusement escrimé du pinceau;
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut être une fort belle folle,
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
Des petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de sa taille?
Si son corps est armé d'une jaque de maille?
S'il a quelques égoûts, outre les naturels?
Accident très-contraire aux appétits charnels;
Enfin, si ce n'est point quelque horrible squelette,
Dont les beautés la nuit sont dessous la toilette.
Ma foi! si l'on vous voit de femme mal pourvu,

Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire...
Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis,
Mais, ma foi ! je ne sais quasi plus où j'en suis.
Je ne fais que tirer et rengaîner ma langue ;
Car vous interrompez à tout coup ma harangue :
Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

D. JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots ?

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause ;
Pour moi, je dis toujours par ordre chaque chose :
Or, pour votre portrait que j'avois oublié...

D. JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille,
Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille.
Là-dessus, son portrait qui vous fut apporté,
Vous rendit plus brûlant que le soleil d'été :
Vingt mille écus étoient offerts avec la belle ;
Et vous, pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre portrait ;
Ainsi vous la frappiez avec son même trait.
Lors à bon chat, bon rat, et la pauvre donzelle
Etoit pour en avoir profondément dans l'aile :
Le stratagême étoit d'amant bien raffiné ;
Mais le ciel autrement en avoit ordonné.

D. JUAN.

Enfin, finiras-tu quelque jour ton histoire?

JODELET.

Oui, Seigneur; mais il faut vous remettre en mémoire,
Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

D. JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir,
J'ai bien ici besoin de patience extrême!

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre peintre même
Me voulut peindre aussi.

D. JUAN.

Poursuis, je le sais bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en coûta rien;
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je meure!

D. JUAN.

Eh bien! crois-tu pouvoir achever dans une heure?
As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon portrait?
L'ai-je encore, l'a-t-elle; enfin, qu'en as-tu fait?

JODELET.

Donnez-vous patience, et vous l'allez apprendre.
Mais retournons chez nous, et laissons-là la Flandre,
Comme j'étois après à vous empaqueter,
(Vous savez que je suis très-facile à tenter
Et que le ciel m'a fait curieux de nature)
Pour votre grand malheur, j'avisai ma peinture,
Celle qu'au Pays-Bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coûtât rien votre peintre me fit;
Je la mis aussi-tôt vis-à-vis de la vôtre,

Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre.
Lors, je ne sais comment le diable s'en mêla,
Ni ne vous puis conter comment se fit cela;
La mienne prit la poste, et la vôtre restée,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée.
Mais le tems qui dissipe et chasse les ennuis,
M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
Je me suis défâché de peur d'être malade.
Vous, si vous me croyez, sans faire d'incartade,
Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis;
Puisque c'est par mégarde, il doit être remis:
Voilà la vérité, comme on dit, toute nue.

D. JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornue,
Chien? qu'aura-t-elle dit de ton nez de blereau,
Infâme!

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,
Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
On ne verroit par-tout que des beautés extrêmes;
Qu'un chacun se feroit le nez efféminé,
Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné.
Mais que mal-à-propos peu de chose vous choque,
Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque!
Quand elle vous verra brillant comme un phébus,
Vous me remercîrez d'un si plaisant abus.

D. JUAN.

Paix-là, je vois quelqu'un qui saura bien, peut-être,
Où loge Don Fernand; va le joindre.

JODELET.

Mon maître...

D. JUAN.

Que veux-tu ? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en sait rien

D. JUAN.

Ah ! malheureux poltron ! tu mériterois bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire...

(*A Étienne.*)
Cavalier !

SCENE II.

ÉTIENNE, JODELET, D. JUAN.

ÉTIENNE.

Qui va là ?

JODELET.

Soit dit sans vous déplaire,
Où loge Don Fernand ?

ÉTIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET, *haussant la voix.*

Ah ! vraiment pour ce coup mon maître avoit raison.

(*A Don Juan.*)

Le beau-pere est trouvé; venez vîte, son gendre,
Nous n'avons qu'à frapper.

ÉTIENNE, *à part.*

Et moi, je viens d'apprendre
Que je suis un vrai sot de leur avoir montré
Où mon maître tantôt est en cachette entré,
Et d'où je le tiens prêt de sortir tout-à-l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

D. JUAN, *à Étienne.*

Est-ce ici qu'il demeure?

ÉTIENNE.

Oui; mais il est malade, et n'aime pas le bruit.
Quelles gens êtes-vous?

JODELET.

Nous n'allons que la nuit;
Nous portons à la nuit amitié singuliere,
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumiere:
Nous sommes de Norwege, un pays vers le nord,
Où maudit d'un chacun est tout homme qui dort.
Pour moi, je ne dors point. Voyez-vous là mon maître?
C'est le plus grand veilleur qui se trouve, peut-être.

ÉTIENNE.

Ou plutôt un voleur qui me fera raison,
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison.
Oui, je le connois bien, et vous étiez ensemble.

JODELET.

Homme un peu bien colere et bien fou, ce me semble!
Sachez si nous l'étions la moitié tant que vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille coups;

(*Tirant*

(*Tirant son épée.*)

Et, si vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre ame.

(*A Don Juan.*)

Mon maître, avancez-vous; je commence à mollir,
Et sans l'obscurité vous me verriez pâlir.

D. JUAN, *mettant l'épée à la main*

A moi, rustaut! à moi, que je vous civilise!

ÉTIENNE, *bas.*

Si faut-il, ténébreux! que je vous dépayse.

(*Haut.*)

A deux cents pas d'ici, quoique vous soyez deux,
Si vous osez me suivre, on s'y battra bien mieux.

D. JUAN.

Oui-dà! je vous suivrai.

(*Il joint Étienne qui ferraille en reculant, et se sauve.*)

SCENE III.

D. JUAN, JODELET.

JODELET.

LA peste! comme il drille!
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de Soudrille;
Autrement, sans péril, je lui cassois les os.
Foin! je n'aurai jamais poltron plus à propos...
Mais d'où diable est sorti cet autre vilain homme?

SCENE IV.

D. LOUIS, D. JUAN, JODELET.

D. LOUIS *descendant du balcon de la maison de Don Fernand, avec une échelle de corde, appelle son valet.*

ETIENNE!

JODELET, *à Don Louis.*

Qui va là ?

D. JUAN, *à Jodelet.*

C'est son valet qu'il nomme ;
Celui qui, devant nous, vient de gagner au pié.

D. LOUIS, *à part.*

Ou je me trompe fort, ou je suis épié ;
Mais la rumeur ici troubleroit Isabelle,
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour d'elle.
Fuyons, puisqu'il le faut.

(Il se retire.)

SCENE V.

D. JUAN, JODELET.

(*Don Juan met l'épée à la main, cherche Don Louis, rencontre l'épée nue de Jodelet, qui tombe à terre d'effroi, couché sur le dos, et pare de bas en haut les bottes que pousse son maître.*)

D. JUAN.

DEMEURE, ou *tu es* mort !
Demeure encore un coup.

JODELET, *parant.*

Diantre ! qu'il pousse fort.

D. JUAN.

Dis ton nom, vîtement, ou je t'ôte la vie.

JODELET.

Je suis Don Jodelet, natif de Sigovie.

D. JUAN.

Au diable le maraud ! Et l'homme du balcon ?...

JODELET.

Il s'en est envolé léger comme un faucon ;
Et moi, sot que je suis, je vuidois sa querelle,
Tandis que le poltron enfiloit la venelle.
De deux grands vilains coups que vous m'avez poussés,
J'ai cru mes intestins par deux fois offensés.
Vous êtes un peu prompt ; mais, de grace, mon maître,

On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre ?
Vous ne me dites mot !

D. JUAN.

L'as-tu bien entendu ?

JODELET.

Oui.

D. JUAN.

J'en suis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

D. JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'ame troublée.

D. JUAN.

Oui je l'ai, Jodelet, et j'en ai du sujet.
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET.

C'est bien fait.
Raisonnons ; aussi-bien j'en ai très-grande envie,
Et je ne pense pas, durant toute ma vie,
Avoir été jamais en mes raisons si fort :
Raisonnons donc, mon maître, et raisonnons bien fort.

D. JUAN.

Je suis né dans Burgos, pauvre ; mais d'une race
Exempte, jusqu'à moi, de honte et de disgrace.

JODELET.

Fort bien.

D. JUAN.

A mon retour de la guerre à Burgos,

Je me trouve attaqué de deux différens maux;
Le meurtre de mon frere, et ma sœur enlevée,
(Quoique soigneusement dans l'honneur élevée)
Me causent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

JODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal, et quatre fois fort mal!

D. JUAN.

Don Fernand me choisit pour époux d'Isabelle;
Ton portrait pour le mien est reçu de la belle.

JODELET.

Pas trop mal.

D. JUAN.

Nous traitons cette affaire sans bruit,
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

JODELET.

Un peu mal.

D. JUAN.

Sans songer à me chercher un gîte,
Mon amour droit ici m'amene.

JODELET.

Un peu trop vîte.

D. JUAN.

Je rencontre un valet où loge Don Fernand,
Qui me fait à dessein querelle d'Allemand.
J'en vois sortir son maître.

JODELET.

Il est vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il est.

D. JUAN.

Mais, de peur de scandale :
Certes il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc, le malheureux larron ?

D. JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

D. JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

D. JUAN.

Ah ! ne raisonne plus ;
Tes sots raisonnemens sont ici superflus.
Attends.... Certain conseil que l'amour me suggere
Guérira mes soupçons ; c'est en toi que j'espere.
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet !
Tu passes pour mon maître, et moi pour ton valet :
Ton portrait supposé fait ici des merveilles.

(*Jodelet remue la tête.*)

Qu'as-tu, cher Jodelet ? tu branles les oreilles.

JODELET.

Tous ces déguisemens sentent trop le bâton ;
J'aime mieux raisonner. Et puis, que diroit-on ?
Don Juan est valet, et Jodelet est maître ?
Et si, par grand malheur, (car enfin tout peut être)
Votre maîtresse m'aime, et si je l'aime aussi ?

D. JUAN.

De cela, Jodelet, ne prends aucun souci;
Le mal sera pour moi. Mais durant cette feinte,
Les trop justes soupçons dont mon ame est atteinte,
Pourront être éclaircis; car, comme Jodelet,
Je ferai confidence avecque ce valet,
Je ferai l'amoureux de la moindre soubrette:
Mes présens ouvriront l'ame la plus secrette.
Toi, mangeant comme un chancre, et buvant comme un trou,
Paré de chaîne d'or comme un Roi du Pérou,
Sans prendre aucune part à ma mélancolie...

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

D. JUAN.

Chez le bon Don Fernand tu seras régalé;
Et moi, de mes soupçons sans cesse bourrelé,
Je me verrai réduit à te porter envie,
Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas, pour mieux représenter
Le Seigneur Don Juan, quelquefois charpenter
Sur votre noble dos? Bien souvent, ce me semble,
Vous en usez ainsi.

D. JUAN.

Quand nous serons ensemble,
Tous seuls et sans témoins, oui, je te le permets.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

JODELET, *seul.*

POTAGES mitonnés, savoureux entremets,
Bisques, pâtés, ragoûts, enfin, dans mes entrailles,
Vous serez digérés ! Et vous, lâches canailles,
Courtisans de Madrid, luisans, polis et beaux,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre représente un sallon de la maison de Don Fernand.)

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Croyez-moi, Béatrix, faites votre paquet,
Sans penser m'éblouir avec votre caquet :
Je ne veux plus de vous.

BÉATRIX.

Eh ! du moins que je sache
Pour quel mal, contre moi, ma maîtresse se fâche ?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas ?

BÉATRIX.

Ma foi ! si j'en sais rien,
Ne puissai-je jamais hanter les gens de bien !

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BÉATRIX.

Eh bien donc ! patience.
Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience ;

Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué,
Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué.
Tout ce malheur me vient de quelque ame traîtresse,
Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma maîtresse.
Vraiment ! l'on dit bien vrai, que toujours les flatteurs
Sont plus crus mille fois que les bons serviteurs.

ISABELLE.

Oui, Dame Béatrix, vous êtes innocente !
Il n'est point dans Madrid de meilleure servante !
Vous n'avez point ouvert mon balcon cette nuit ?
Vous n'alliez point nuds pieds pour faire moins de bruit ?

BÉATRIX.

Hélas ! je m'en souviens, c'étoit votre dentelle
Que j'avois mis sécher dessus une ficelle,
Et j'eus peur que la nuit on la prît en ce lieu.

ISABELLE.

Vous ne parlâtes point ?

BÉATRIX.

C'est que je priois Dieu.

ISABELLE.

Quoi ? si haut ! ...

BÉATRIX.

Je le fais, afin que Dieu m'entende,
Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

ISABELLE.

Et l'homme qui sauta de mon balcon en bas,
Etoit-ce ma dentelle ?

BÉATRIX.

Ah ! ne le croyez pas.

ISABELLE.

Je l'ai vu, Béatrix.

BÉATRIX.

Ah ! ma bonne maîtresse !
Il est vrai, Don Louis...

ISABELLE.

Ah, Dieu ! ce nom me blesse.
Quoi ! ce fut Don Louis ?

BÉATRIX.

Oui, votre beau cousin.

ISABELLE.

Mon beau cousin, méchante ! et pour quel beau dessein
L'aviez-vous introduit, infâme ! abominable !

BÉATRIX.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,
Vous avez grand sujet de me crier bien fort ;
Mais si vous m'écoutiez, je n'aurois pas grand tort.

ISABELLE.

Vous parlerez long-tems avant que je vous croie.

BÉATRIX.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous voie,
Si je ne vous dis vrai. Ce fut donc hier au soir
Que le bon Don Louis vint ici pour vous voir.
A cause qu'il pleuvoit, je le mis dans la salle :
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scandale ;
Mais le drôle qu'il est, entra bon-gré-malgré.
Tôt après j'entendis cracher sur le degré
Votre pere Fernand : vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache.
Au bruit de ce crachat Don Louis se sauva

Dedans votre balcon, qu'entr'ouvert il trouva :
Je l'enfermois encor lorsque vous arrivâtes ;
Avecque le vieillard trop long-tems vous causâtes.
Cependant Don Louis le balcon habitoit,
Où de vos longs discours peu content il étoit.
Enfin, quand je vous vis dans le lit assoupie,
Moi qui suis de tout tems encline à l'œuvre pie,
Je l'allai délivrer très-charitablement.
Il me dit qu'il vouloit vous parler un moment.
Je dis : *Nescio vos*, et lui chantai goguette,
Disant : allez chercher votre dariolette:
Une autre l'eût servi, car il parloit des mieux,
Et je voyois tomber les larmes de ses yeux ;
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques pistoles,
Et qu'en me conjurant de ses belles paroles,
En m'appellant mon cœur, ma chere Béatrix !
Il m'eût mis dans le doigt une bague de prix,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,
Que je pensai deux fois lui sauter au visage...
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié,
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié ;
Mais dans vos intérêts je ne connois personne :
Brebis par-tout ailleurs, je suis une lionne ;
Et lui, si-tôt qu'il vit que ce n'étoit plus jeu,
Que de fine fureur j'avois la face en feu,
Du balcon sans tarder il sauta dans la rue,
Où j'entendis crier, tôt après : *tue, tue!*
Voilà ce grand sujet de mon exclusion,
Et le juste loyer de mon affection !
Il faut bien que je sois fille peu fortunée :

Je

Je fondois mon bonheur dessus votre hyménée ;
Et si de Don Juan qu'on dit être venu,
Mon zele à vous servir pouvoit être connu,
Je n'espérois pas moins.

ISABELLE.

Quoi ! Don Juan encore?
Un homme que je crains, un homme que j'abhorre,
Après un Don Louis, m'est par vous allégué !
Prétendez-vous par-là me rendre l'esprit gai ?
Adieu, fille de bien, que plus je ne vous voie.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

BÉATRIX, *seule.*

Au diable Don Louis ! c'est là que je t'envoie!
Maudit soit le badaud et l'amoureux transi !
Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.
Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse?

SCENE III.

D. FERNAND, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Qu'avez-vous, Béatrix, vous faites la pleureuse?

BÉATRIX.

Votre fille me chasse, et si je n'ai rien fait,
Que lui représenter qu'elle doit, en effet,
Agréer Don Juan, parce qu'il le mérite,
Et que vous le voulez.

D. FERNAND.

La cause est bien petite
Pour vous mettre dehors, et ma fille a grand tort;
Mais pour vous rajuster je ferai mon effort.
Faites-la moi venir.

(*Béatrix sort.*)

SCENE IV.

D. FERNAND, *seul.*

Souvent mon Isabelle
Et cette Béatrix ont ensemble querelle;
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu,
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu:
Souvent aussi ce n'est que pour une vétille;
C'est-à-dire, pour rien.... Mais j'apperçois ma fille.

SCENE V.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

CE n'est pas la saison de chasser des valets,
Quand il ne faut penser qu'à danses et ballets:
Pour moi tout le premier je veux faire gambade,
Car j'espere aujourd'hui Don Juan d'Alvarade.

ISABELLE.

Espérez, espérez cet agréable époux;
Moi, j'espere la mort moins cruelle que vous.

D. FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins cruelle?
Vraiment, notre Isabeau, vous nous la baillez belle!
Ah! que si je croyois mon esprit irrité,
Votre jeune museau se verroit souffleté;
Et si je faisois bien, qu'avec ces deux mains closes,
Je ternirois de lys et fanerois de roses!
Vous voulez volontiers quelque godelureau,
Qui méthodiquement vous leche le morveau;
Un faiseur de Recueils, un débiteur de rimes,
Un de ces libertins qui causent aux Minimes,
Un plisseur de canons, un de ces fainéans,
Qui passent tout un jour à nouer des galans,
Ou se faire traîner couché dans un carosse?....
Si je lui faisois plaie, ou du moins une bosse,

Ne ferois-je pas bien ? Qu'en dis-tu, ma raison ?
Puis-je oublier sa faute, à moins d'être un oison ?
(*Isabelle rit.*)
La coquine s'en rit, et je veux qu'elle en pleure ;
Et moi, j'en ris aussi, peu s'en faut, ou je meure !
Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout ainsi ;
Et parce qu'elle rit, je m'en vais rire aussi.
Peste ! que je suis sot ! (*Il rit.*)

ISABELLE.

Je confesse, mon pere,
Que vous avez raison de vous mettre en colere ;
(*Lui montrant un portrait.*)
Mais confessez aussi, regardant ce tableau,
Affreux au dernier point, bien loin de sembler beau,
Que ma douleur est juste alors qu'elle est extrême,
Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,
Le brutal sur lequel ce marmouset est fait.

D. FERNAND, *prenant le portrait.*

Vous jugez donc d'un homme en voyant son portrait ?
Souvent un vilain corps loge un noble courage,
Et c'est un grand menteur souvent que le visage.
(*Regardant le portrait.*)
Il est vrai, celui-ci doit se plaindre de l'art,
Et tout y représente un insigne pendart.
Où diable ai-je pêché ce détestable gendre ?
Et comment Don Fernand a-t-il pu se méprendre ?
Je pensois bien avoir trouvé la pie au nid ;
Mais pourtant.... mais pourtant, beaucoup de gens m'ont dit
Qu'on estime à la Cour ce Juan d'Alvarade.

(Lui rendant le portrait.)

Or, bien promettez-moi, sans faire de boutade,
Que vous le traiterez par-tout civilement,
Et moi je vous promets, foi d'homme qui ne ment!
S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,
A tous ces embarras de donner bon remede....
Mais une Dame vient qui ne se veut montrer.
Je voudrois bien savoir qui l'aura fait entrer,
Sans venir demander si nous sommes visibles?
Les bourreaux de valets sont tous incorrigibles!

SCENE VI.

LUCRECE, *voilée*, D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND, *à Lucrece.*

MADAME, sans vous voir, et sans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander.

LUCRECE, *à Don Fernand.*

Je n'attendois pas moins d'une ame si civile.
Je viens, ô Don Fernand! chez vous chercher asyle;
Mais puis-je, sans témoin, vous conter mon malheur?

D. FERNAND, *à Lucrece.*

(A Isabelle.)

Oui-dà. Retirez-vous.

(Isabelle sort.)

SCENE VII.

D. FERNAND, LUCRECE.

LUCRECE, *à part.*

Fais si bien, ma douleur,
Que l'on puisse trouver quelque excuse à mes fautes.
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes,
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux ont été de mon crime punis.
Mes yeux, mes traîtres yeux, qui reçurent la flamme
Qui noircit mon honneur et me couvre de blâme;
Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs
Me feront à la fin exhaler en soupirs.
Pleurez donc, ô mes yeux! soupirez, ma poitrine!

D. FERNAND, *à part.*

Parbleu! cette étrangere est de fort bonne mine.

LUCRECE, *à Don Fernand, se jettant à genoux.*

Et vous, mes foibles bras, embrassez ses genoux.
Vous ne me verrez point lever de devant vous,
Que je n'aie obtenu le secours que j'espere.

D. FERNAND.

Ce style est de Roman, et je vous en révere.
(*Il la fait relever.*)
Ma sotte d'Isabeau n'a jamais lu Roman.
Quant est de moi, j'estime Amadis grandement.

(Lucrece leve son voile.)

Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse;
De refuser aussi personne ne m'accuse.
Croyez donc aisément, tout cela supposé,
Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRECE.

Il faut donc, ô Fernand ! que je vous importune
Du récit de ma race et de mon infortune.
Pour ma race bientôt vous en serez savant ;
Car mon pere défunt m'a dit assez souvent,
Qu'il avoit avec vous fait amitié dans Rome,
Et qu'il vous connoissoit pour brave Gentilhomme.

D. FERNAND.

Ces vers sont de Mairet : je les sais bien par cœur ;
Ils sont très à propos, et d'un très-bon Auteur :
Toujours d'un bon Auteur la lecture profite,
Et savoir bien des vers est chose de mérite.

LUCRECE.

Burgos est donc la ville où je reçus le jour ;
Mais cette ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer, et pour l'un et pour l'autre.
Hélas ! fut-il jamais destin pareil au nôtre !
Car ma mere, en travail, quand je naquis, mourut ;
Mon pere, de regret, quand mon amour parut.
Cruel ressouvenir de ma faute passée,
Quand donnerez-vous treve à ma triste pensée ?
Diégo d'Alvarade est le nom qu'il avoit ;
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevoit :
Je lui fis espérer beaucoup de mon enfance ;
Mais, hélas ! ce fut bien une fausse espérance !

Mes deux freres n'étoient pas moins de lui chéris,
Car le Ciel les avoit traités en favoris.
Je vivois avec eux contente et fortunée;
Mais que l'amour bientôt changea ma destinée!
Un étranger qui vint aux fêtes de Burgos,
Fit voir en nos Tournois qu'il avoit peu d'égaux.
Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée;
Je souffris son abord, et j'en fus cajolée,
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé:
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai.
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste,
Car tout en est honteux, car tout en est funeste,
Puisque mon crime, hélas! un frere me ravit,
Et que d'affliction mon pere le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flamme,
(L'amour avoit banni la raison de mon ame)
J'adorois en esprit mon infidele amant,
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.
A la fin je vois bien que je suis délaissée.
Je quitte mes parens, et comme une insensée,
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,
Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes pas.
Hélas! il m'avoit dit qu'il me seroit fidele.
Mais qu'on croit aisément alors qu'on se croit belle,
Et que pour s'assurer d'un cœur comme le sien,
La beauté, bien souvent, est un foible lien!
J'en suis, ô Don Fernand, un exemple effroyable!
Car pour avoir cru trop un tigre impitoyable,
Qui me prit par les yeux, et triompha de moi,
Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,

Je me vois devant vous comme une forcenée,
Maudissant mille fois le jour sa destinée.
Hélas ! que contre moi le Ciel est irrité,
Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom aposté ;
Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne,
Quand je vois que ce nom n'est connu de personne !
Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux,
L'ingrat ! car l'autre jour il parut à mes yeux ;
Mais je ne le pus joindre, et je n'ai pu connoître,
Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un traître
Que le Ciel à mes yeux ne devroit plus cacher,
Si les pleurs avoient pu jusqu'ici le toucher.
Mais je m'adresse à vous comme au dernier remede :
Pour trouver cet ingrat, je demande votre aide.
Je sais bien, vu le rang qu'en ces lieux vous tenez,
Qu'il me fera raison si vous l'entreprenez :
Je n'alléguerai point mon pere et sa mémoire ;
Je veux vous conjurer par votre seule gloire,
Et sans vous obliger d'un langage flatteur.

D. FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble serviteur,
Et l'ai toujours été de Monsieur votre pere ;
Il me faisoit l'honneur de m'appeller son frere :
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCENE VIII.

BÉATRIX, D. FERNAND, LUCRECE.

BÉATRIX.

Monsieur votre neveu demande avec instance
De vous entretenir pour chose d'importance.

D. FERNAND, *à Lucrece.*

Madame, je reviens à vous dans un moment....
Béatrix, menez-la dans mon appartement,
Et qu'on fasse venir mon neveu tout-à-l'heure.

(*Lucrece et Béatrix sortent.*)

SCENE IX.

D. FERNAND, *seul.*

Cette femme est la sœur de mon gendre, ou je
meure !
Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir ;
Nous ne laisserons pas, de tout notre pouvoir,
De chercher son amant et la tirer de peine.

SCENE X.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. FERNAND.

Eh bien, cher Don Louis, quelle affaire vous mene?
En quoi puis-je servir un si brave neveu?

D. LOUIS, *tenant un billet.*

Monsieur, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avois sur les bras une grande querelle :
Je sais bien pour chercher un conseiller fidele,
Puisqu'il est question d'honneur et de combats,
Que m'adressant à vous, je ne me trompe pas.

D. FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre
Qui vous chérisse plus, et qui soit autant vôtre ;
Jusques au dégaîner je vous le montrerai.
Est-ce par ce billet?....

D. LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

D. FERNAND.

Lisez donc : aussi-bien j'ai perdu mes lunettes ;
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

D. LOUIS *lit le billet.*

« Le jeune frere de celui
» Que vous avez tué, pour quelques amourettes,
» Part de ce pays aujourd'hui,

» Pour aller en Cour où vous êtes :
» Je ne sais pas pour quel sujet ;
» Mais je sais bien que vous l'écrire,
» Pour éviter pareil accident, ou bien pire,
» Est à moi fort bien fait. »

D. PEDRO OSORIO.

D. FERNAND.

Où fut-ce ?

D. LOUIS.

Dans Burgos.

D. FERNAND.

Étoit-ce un Cavalier ?

D. LOUIS.

Oui, de mes grands amis.

D. FERNAND.

En combat singulier ?

D. LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, et durant la nuit noire.

D. FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette histoire.

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. FERNAND.

S'entend en peu de mots.

D. LOUIS.

Vous vous souvenez bien des fêtes de Burgos,
Pour le premier enfant qu'eut la grande Isabelle,
Des royales vertus le plus parfait modele ?
Un ami qui faisoit trop d'estime de moi,
M'invita de venir à ce fameux Tournoi,

Pour

Pour montrer avec lui notre valeur commune.
Là, contre six taureaux j'eus assez de fortune :
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le soir, il me mena voir les Dames au bal.
Une beauté m'y prit, et je la pris de même.
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême.
Hélas ! ce grand bonheur à la fin se trouva,
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle :
Si je lui plaisois fort, je la trouvois fort belle ;
Et certes je l'aimois aussi sincérement
Que peut jamais aimer un véritable amant.
Pour faire court, un soir que nous étions ensemble,
J'entends rompre la porte et je la vois qui tremble ;
Je me leve et je mets mon épée à la main :
Elle prend la chandelle, et la souffle soudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me blesse.
Sans voir, je pousse, pare ; et, plus d'heur que d'adresse,
J'en fais d'abord choir un blessé mortellement ;
Puis dans l'obscurité je m'échappe aisément.
Hélas ! le jour d'après quelle fut ma tristesse,
Quand le mort se trouva frere de ma maîtresse !
Et de plus, ô malheur dur à mon souvenir !
Ce même intime ami qui m'avoit fait venir !
Comment ne sus-je point que cette pauvre amante,
Depuis deux ou trois mois logeoit chez une tante !
Comment ne sûmes-nous, devant ce triste jour,
Moi, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de l'amour ?
Mais c'est vous ennuyer d'une plainte inutile.

Ayant toujours célé mon nom en cette ville,
J'en sortis aisément sans être soupçonné.
C'est à vous qui voyez l'avis qu'on m'a donné,
Et qu'en cet embarras quasi tout m'est contraire,
De me dire en ami tout ce que j'y dois faire.
Je sais bien, si je veux des conseils sur ce point,
Qu'aucun ne peut donner ce que vous n'avez point;
Que mon homme est ici, je n'en fais point de doute,
Qu'il tâche à me trouver l'apparence *y est* toute.
Je ne puis le *fuir* sans grande lâcheté;
Je ne puis le tuer aussi sans cruauté;
Je ne puis l'inviter à se battre sans crime,
Et tout menace ici ma vie et mon estime....
Mais on frappe à la porte.

D. FERNAND.

Et même rudement.
Eh! qui diable ose ainsi heurter insolemment?

SCENE XI.

BÉATRIX, D. FERNAND, D. LOUIS.

BÉATRIX, *à Don Fernand.*

Mon maître, cent écus pour si bonne nouvelle,
Et qu'on fasse venir ma maîtresse Isabelle.
Votre gendre est là-bas, beau, poli, frais tondu,
Poudré, frisé, paré, riant comme un perdu,
Et couvert de bijoux comme un Roi de la Chine.

D. LOUIS, *à Don Fernand.*

Vous avez donc ainsi marié ma cousine,
Sans qu'on en ait rien su? Vous étiez bien pressé!

D. FERNAND, *à Don Louis.*

Oui.

D. LOUIS, *à part.*

Hélas! que ce mot m'a rudement blessé!

D. FERNAND.

Béatrix, vîtement, que ma fille s'ajuste:
Va donc vîte.

BÉATRIX.

J'y cours.

(Elle sort.)

SCENE XII.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. LOUIS, *à part.*

Que le Ciel est injuste!

D. FERNAND, *à part.*

Ah! vraiment mon esprit n'est pas mal partagé!
Mon neveu l'agresseur! mon gendre l'outragé!
Comment donc garantir ma maison de carnage?

SCENE XIII.

D. FERNAND, ISABELLE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Ah! ma fille, approchez.

D. LOUIS, *à part.*

Que de bon cœur j'enrage!

D. FERNAND.

Allons le recevoir.

ISABELLE, *à part.*

Ou plutôt à la mort.

SCENE XIV.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX.

(*Don Juan est habillé en valet, et Jodelet en maître.*)

JODELET, *suivi de Don Juan.*

Cette chambre est fort belle, et je m'y plairai fort.

ISABELLE, *à part.*

Oh! qu'il étoit bien peint!

D. JUAN, *à part.*

Oh! qu'elle étoit bien peinte!

JODELET *s'entre-taillant avec un des éperons.*
Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

D. FERNAND, *à Jodelet.*
Soyez le bien venu, Monseigneur Don Juan.

D. JUAN, *bas à Jodelet.*
Réponds...

JODELET, *bas à Don Juan.*
Le beau-pere a de l'air d'un chat-huan....
(*A Don Fernand.*)
Et vous, le bien trouvé?

ISABELLE, *à part.*
L'agréable figure!

JODELET, *à Don Juan.*
Quoi! toujours ce vieillard? ô le mauvais augure!
Je m'en veux délivrer; il me tient trop long-tems.

D. FERNAND, *à part.*
Mon gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET, *à Don Fernand.*
Vous servez donc toujours d'écran à votre fille?

D. JUAN, *bas à Jodelet.*
Que dis-tu, malheureux?

D. LOUIS, *à part.*
La demande est civile!

JODELET.
Maudit soit le fâcheux!

ISABELLE.
De quoi donc parle-t-il?

JODELET.
Ne puis-je point de face, ou du moins de profil,
Vous guigner un moment, ô charmante Isabelle!...

De grace, Don Fernand, que l'on m'approche d'elle !
Ou du moins qu'on m'en montre ou jambe, ou bras, ou main.

D. FERNAND, *à part.*

Ma fille avoit raison, mon gendre est un vilain.

JODELET.

O Dieu ! qu'en ce pays on est chiche d'épouse !
Ailleurs, j'aurois déja des baisers plus de douze.
(*Il tire rudement par le bras Don Fernand, et se met entre lui et Isabelle.*)
Parbleu ! je la verrai, dussai-je être indiscret.

D. FERNAND.

O Dieu ! qu'il m'a fait mal !

JODELET.

Je vous pousse à regret;
Mais je suis amoureux, équitable beau-pere.
(*A Isabelle.*)
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espere !
Vous me voyez aussi; mais pourrai-je savoir
Si vous prenez grand goût en l'honneur de me voir ?

D. LOUIS, *à part.*

C'est fort bien débuter !

D. FERNAND, *à part.*

O l'impertinent gendre !

JODELET.

Ils *rient* tous, ma foi ! *rient*-ils de m'entendre ?
Est-ce que j'ai tenu quelque propos de fat ?
(*A Don Juan.*)
Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat.
Si je ne suis assis, j'en lâcherai bien d'autres.

Là ! Seigneur Don Fernand, faites venir des vôtres:
Vous êtes mal servi; mais j'y mettrai la main.

D. FERNAND, *à part.*

Mon gendre, encore un coup, n'est, ma foi! qu'un vilain.
(*Haut.*)
Béatrix, vîtement, que l'on apporte un siege.
(*Don Fernand, Jodelet et Isabelle s'asseyent. On présente un siege à Don Louis qui ne s'assied pas.*)

JODELET, *à Isabelle.*

Dites-moi, ma maîtresse, avez-vous bien du liege?
Si vous n'en avez point, vous êtes, sur ma foi!
D'une fort belle taille, et digne d'être à moi.

D. LOUIS, *à part.*

Le joli compliment!

JODELET.

Ce Jouvenceau qui cause,
Dites-moi, mon soleil, vous est-il quelque chose?
Ou si c'est un plaisant?

ISABELLE.

C'est mon cousin germain.

D. FERNAND, *à part.*

Pour la troisieme fois, mon gendre est un vilain.

D. JUAN, *à part.*

Ce beau cousin germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans:
Hier je rompis le mien en m'écurant les dents....
Quoi! vous riez encore?

D. Louis, *à Isabelle.*

A propos, ma cousine,
Vous ne contentez point Monsieur touchant sa mine :
Il vous a dit tantôt qu'il desiroit savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

Isabelle, *à D. Louis.*

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable,
Et de corps et d'esprit.

Jodelet.

Chacun en dit autant.
Mais les vingt mille écus, est-ce en argent comptant ?
Eclaircissez-nous-en, et vuidons cette affaire.

D. Louis.

Quoi ! Seigneur Don Juan, vous êtes mercenaire ?

Jodelet.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais badauds,
Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

D. Louis.

Dans les Alvarados !.... N'aviez-vous pas un frere ?

Jodelet.

Oui, qu'un lâche assassin occit ; mais par derriere.

D. Juan, *à Don Louis.*

Si Don Juan savoit quel est cet assassin,
Il iroit lui manger le cœur dedans le sein.
S'il faut qu'entre mes mains ce détestable tombe,
Le moindre de ses maux est celui de la tombe.
Je le déchirerois, le traître ! à belles dents :
Je l'irois affronter entre cents feux ardens.
Mais il tue en voleur, et se cache de même.

D. LOUIS, *à part.*

Vraiment de ce valet l'impudence est extrême !

(*A Don Juan.*)

Quelqu'un m'a dit pourtant...

D. JUAN.

Et que vous a-t-on dit ?

D. LOUIS.

Que ce fut par malheur...

D. JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit :

Ce fut en trahison.

D. LOUIS, *à Don Fernand.*

Vous voyez son audace !

ISABELLE, *à part.*

Qu'avecque sa fureur il conserve de grace !

D. LOUIS, *à Don Juan.*

Vous vous émancipez.

JODELET, *à Don Louis.*

Il n'a pas le cœur bas.

D. LOUIS.

Je vous trouverai bien.

D. JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

D. LOUIS.

Si ce n'étoit le lieu, je vous ferois bien taire.

JODELET.

Mon valet est vaillant, et quasi téméraire.

D. LOUIS.

Quoi ! mon oncle, un valet ?

D. FERNAND.

Eh ! mon Dieu, qu'est-ceci ?

Le beau commencement de noces !

JODELET, *à Isabelle.*

Mon souci,

Laissons-les quereller, et disons des sornettes ;
Ou bien, si vous vouliez prendre vos castagnettes,
Le plaisir seroit grand.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

Oui, c'en est la saison ;
Vous n'avez pas encor visité la maison :
Prenez, Monsieur, ma fille.... Ouvrez la galerie,
(*A Don Louis.*)
Vîtement, Béatrix.... Mon neveu, je vous prie. . .
Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous ?

JODELET, *donnant la main à Isabelle.*

Je suis sans compliment.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

C'est fort bien fait à vous.

SCENE XV.

D. JUAN, *seul.*

Enfin, dans mes soupçons je vois quelque lumiere ;
Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frere ;
Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur ;
Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur ;
Avec ce beau cousin, je n'ai plus qu'à me prendre :

C'est l'homme du balcon, l'on vient de me l'apprendre.
J'ai su de son valet tirer les vers du nez ;
Je saurai bien encore, amans bien fortunés,
Si vous faites de moi les moindres railleries,
Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,
Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,
Et même vous haïr au lieu de vous aimer,
Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,
Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, ÉTIENNE.

D. LOUIS.

NE m'importune plus; le sort en est jetté.

ÉTIENNE.

Vraiment ce Don Juan est par vous bien traité !
Vous avez abusé sa sœur, tué son frere;
Vous prétendez encore en sa femme ?

D. LOUIS.

J'espere
En ma persévérance, en Béatrix, en toi,
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi;
J'espere en Don Juan, en sa mine importune,
Et plus que toút cela, j'espere en la fortune...
Bon ! voici Béatrix.

SCENE II.

SCENE II.

BÉATRIX, ÉTIENNE, D. LOUIS.

BÉATRIX.

AH ! Monsieur, est-ce vous ?

ÉTIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BÉATRIX.

Tout beau ! Roi de Filous !
Je parle à votre maître.

D. LOUIS.

Eh bien ! que fait le gendre ?

BÉATRIX.

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'étendre.
Ce beau jeune Seigneur, tantôt qu'on a dîné,
A mangé comme un diable, et s'est déboutonné;
Puis dans un cabinet, qui joint la vieille salle,
S'est couché de son long sur une natte sale.
Un peu de tems après il s'est mis à ronfler :
Je n'ai jamais ouï cheval mieux renifler.
Toute la vitre en tremble, et les verres s'en cassent.
Mais si je vous disois les choses qui se passent...

D. LOUIS.

Ma pauvre Béatrix !

BÉATRIX.

Mon pauvre Don Louis !

D. LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BÉATRIX.

J'en dis autant de vous; mais ce n'est qu'en promesse.
N'importe, ce n'est pas le gain qui m'intéresse.

D. LOUIS.

Ah ! non, je veux mourir ! Demande à ce valet
Si je n'ai pas laissé mon or sous mon chevet ?
Mais je reçois demain quatre ou cinq cents pistoles.

BÉATRIX.

Bien, bien. Ecoutez donc la chose en trois paroles;
J'ai hâte. Don Fernand votre oncle est enragé,
Et voudroit de bon cœur se voir bien dégagé.
Votre chere Isabelle également enrage,
Jusques-là qu'elle en a soufflettè son visage.
Le tems est, ou jamais, de jouer votre jeu :
Il faut battre le fer, tandis qu'il est au feu ;
Et si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerois pas de votre affaire un double.
Tâchez donc de la voir et de l'entretenir ;
Promettez comme quand on ne veut pas tenir;
Employez hardiment votre meilleure prose ;
N'oubliez pas le lys, n'oubliez pas la rose :
Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos vœux ;
Pleurez et soupirez, arrachez des cheveux;
Puis sur vos grands chevaux, monté comme un Saint-George,
Dites que pour bien moins on se coupe la gorge,
Que Don Juan n'a pas encor ce qu'il prétend,
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on se pend.

Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste;
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peste.
Ne vous étonnez point : elle fera beau bruit;
Mais vous savez qu'on perd le combat quand on fuit.
Or, si vous en tirez la moindre lacrymule,
Je vous donne gagné, foi de Béatricule!...
Vous riez, Don Louis, de ce diminutif?
Dame! nous en usons et du superlatif.
Un certain jeune Auteur, qui tâche de me plaire,
Quand je vais visiter mon Cousin le Libraire,
M'apprend tous ces grands mots.... Mais adieu, je m'enfuis;
J'ai causé trop long-tems, maudite que je suis!
Car voici ma maîtresse et son pere avec elle.
(*Don Louis se cache.*) (*A Etienne.*)
Cachez-vous en ce coin.... Et vous, Jean de Nivelle,
Sauvez-vous vîtement.

ETIENNE.

Adieu donc, faux teston!

BEATRIX, *le poussant par les épaules, & sortant avec lui.*

Je te hâterai bien, si je prends un bâton!

SCENE III.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

PLUTÔT mourir cent fois que fausser ma parole!

ISABELLE.

Mais mon pere...

D. FERNAND.

Mais quoi ! vous êtes une folle :
Tout ce que vous pouvez seulement espérer,
Est que je pourrai bien vos noces différer;
Car a-t-on vu jamais affaire plus mêlée?
Ma foi ! j'en ai quasi la cervelle fêlée.
Mon gendre est offensé ; je le dois être aussi.
Si c'est par mon neveu, que dois-je faire ici?
Dois-je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre?
Ventre de moi ! par-tout il y va bien du nôtre!
L'un me tient par le sang, et l'autre par l'honneur,
Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi ! ce fut Don Louis qui lui tua son frere ?

D. FERNAND.

Oui, ce fut Don Louis; et, ce qui désespere,
La sœur de Don Juan m'implore contre lui.
Lui puis-je honnêtement refuser mon appui?
Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de même
Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême,

Contre un homme qu'il a doublement offensé ;
Et cet homme est mon gendre. Et moi, pauvre insensé !
Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau gendre,
Je ne sais quel parti je dois laisser ou prendre.
Oui, ma foi ! j'en suis fou, si jamais je le fus.
Adieu. Je vais tâter mon gendre là-dessus.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ISABELLE, *seule.*

Et moi, je vais pleurer ma triste destinée.
O ciel ! à quel brutal m'avez-vous condamnée ?
N'étoit-ce pas assez de cette aversion,
Sans me troubler encor d'une autre passion ?
Oui, ciel ! c'étoit assez, pour être malheureuse ;
Mais vous voulez encor que je sois amoureuse.
Ah ! c'est trop me haïr que de me faire aimer
Un que je n'oserois à moi-même nommer....
Toi, qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'adore ?
Et toi, pour qui je suis, faut-il que je t'abhorre,
Et qu'un troisieme mal à ces deux maux soit joint ?
Ce Don Louis, qui m'aime, et que je n'aime point....
Oui, bien loin de t'aimer, je te hais, misérable....
Mais si ton mal est grand, le mien est effroyable.
Laisse, laisse-moi donc, importun Don Louis ;
Regarde, au prix de moi, de quel heur tu jouis:
Tu n'es que trop vengé de la pauvre Isabelle,

Toi qui peux sans rougir te dire amoureux d'elle,
Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu;
Et tu te plains encor comme si c'étoit peu.
Vas, vas, console-toi : ma fortune est bien pire,
Car j'aime, malheureuse ! et je n'ose le dire;
Et, de plus, je te hais · j'ai ce mal plus que toi;
Et, de plus, Don Juan sera maître de moi.
Ainsi je hais, je crains, et je suis amoureuse.
Avec ces passions, puis-je être bien heureuse ?
Hélas ! de tous ces maux qui me délivrera ?

SCENE V.

D. LOUIS, ISABELLE.

D. LOUIS, *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Moi, charmante Isabelle, et quand il vous plaira :
Oui, de ce Don Juan vous serez dégagée,
Puisqu'envers Don Louis votre humeur est changée;
Puisque de Don Louis, autrefois méprisé,
Le violent amour se voit favorisé :
Commandez donc, Madame, et bientôt cette épée
Dans le sang odieux de Don Juan trempée,
Vous fera confesser, devant la fin du jour,
Que rien n'étoit égal à vous que mon amour.

ISABELLE.

O Dieu ! me proposer des crimes de la sorte !
Sors d'ici, malheureux ! sors devant que je sorte

D'une indigne pitié que presque malgré moi
Même nom, même sang me font avoir pour toi.
Et comment m'aimes-tu, si tu me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable?
Ah! ne te flattes point dedans ta passion;
Tu ne seras jamais que mon aversion!
Va, va-t-en à Burgos faire des perfidies;
Va, va-t-en à Burgos jouer tes tragédies:
Vas-y tromper la sœur, et tuer le germain,
Et me laisse en repos, exécrable inhumain!
Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,
Sans tâcher de la rendre encore criminelle!

D. LOUIS.

Ah! si jamais....

ISABELLE.

Tais-toi, le plus noir des esprits!
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCENE VI.

BÉATRIX, D. LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX.

AH! mon Dieu! parlez bas; Don Fernand et le gendre
Sont dessus l'escalier: ils vous pourroient entendre.
Je ne vois pas comment avec facilité
Don Louis sortira; car, de l'autre côté,

Son suffisant valet, avec sa bonne mine,
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE.

Et que ferons-nous donc?

D. LOUIS.

Si j'osois....

ISABELLE.

Laisse-moi.

D. LOUIS.

Si ce valet fâcheux....

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi....
Béatrix.

BÉATRIX.

Par ma foi! je tremble en chaque membre.
Si vous vouliez pourtant le mettre en votre chambre...

ISABELLE.

Où tu voudras, pourvu qu'il soit loin de mes yeux.
(*Béatrix fait entrer Don Louis dans la chambre d'Isabelle.*)

SCENE VII.

BÉATRIX, ISABELLE.

BÉATRIX.

METTEZ-VOUS donc un peu dessus le sérieux,
Et m'appellez bien haut effrontée, impudente!

SCENE VIII.

BÉATRIX, ISABELLE ; D. FERNAND, JODELET et D. JUAN, *dans le fond du Théatre.*

ISABELLE, *bas, à Béatrix.*

J'ENTENDS bien : cet avis n'est pas d'une imprudente ;
Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.

(*Haut.*)

Vraiment, vous me donnez une belle leçon !
Etes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,
Que vous m'osez tenir un si hardi langage ?
Don Juan n'est pas beau, Don Juan vous déplaît ;
Laissez-là Don Juan, je l'aime comme il est.
Ah ! vraiment, Béatrix la sotte, si mon pere
Apprend ce bel avis. . . .

D. FERNAND, *s'approchant, à Isabelle.*

Vous êtes en colere ?

ISABELLE.

C'est pour certain bijou qu'on m'a pris ou perdu.

JODELET, *s'approchant, à Isabelle.*

Non, non, à d'autres ! non, j'ai le tout entendu.

(*A Béatrix.*)

Vous ne m'aimez donc pas, Madame la traîtresse !
Et vous me desservez auprès de ma maîtresse ?
Ah ! louve ! ah ! porque ! ah ! chienne ! ah ! braque ! ah ! loup garou !
Puisse-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou !
Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse ;

Qu'avec ses trois gosiers Cerbérus t'engloutisse !
Le grand chien Cerbérus, Cerbérus le grand chien,
Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien.

D. FERNAND, *à Béatrix.*

Retirez-vous d'ici, sotte, mal-avisée !

JODELET.

Ne vous en servez plus ; ce n'est qu'une rusée :
Je la garantis telle.

D. FERNAND, *à part.*

O Dieu ! je meurs de peur
Que ce maîtrre brutal n'aille trouver sa sœur :
Il faut le mettre aux mains avecque sa maîtresse....

(*A Jodelet.*)

Je vous quitte un moment pour affaire qui presse.
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien ; allez-vous-en.

(*Don Fernand sort.*)

SCENE IX.

D. JUAN, JODELET *assis*, ISABELLE *assise*, BÉATRIX.

JODELET, *à Isabelle.*

En dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente !
Que j'aime autant qu'un oncle, et bien plus qu'une tante,

Comment dans votre cœur Don Juan est logé ?
Je n'ai pu le savoir, et j'en suis enragé.

ISABELLE.

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise :
Je n'avois dans l'esprit que de l'aversion ;
Le dédain seulement étoit ma passion.
Mais hélas ! croyez-moi, depuis votre venue,
La flamme de l'amour m'est seulement connue ;
Et bien que mon amour, à nul autre second,
Doive se réjouir quand le vôtre y répond,
Au contraire, je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, et qu'il faille que j'aime ;
Car votre amour du mien ne peut être le prix,
Encore que par vous mon cœur se trouve pris,
Bien qu'à vous et chez vous est tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre.

JODELET.

Ma foi ! j'entends bien peu ce discours raffiné ;
Je connois seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie ?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie.
Vous doutez de ma flamme ? oui, j'aime, encore un coup :
Ce que j'aime est à vous, et je l'aime beaucoup.
Alors qu'en vous voyant, j'apperçois tout ensemble
L'objet de mon amour, et je brûle et je tremble ;
Je brûle de desir, et je tremble de peur :
Vous causez à la fois ma joie et ma douleur.

Fut-il jamais un mal plus étrange et plus rare ?
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare ;
Et si je le disois, au lieu de m'alléger,
Au lieu de me guérir, je serois en danger.
Et quand, sans découvrir ou bien cacher ma flamme,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'ame,
En ce déguisement je trouve un sort égal,
C'est-à-dire, par-tout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'autre.

(*A part.*)

Je connois seulement que l'amour la rend nôtre;
Que la pauvrette brûle à notre intention,
Car elle me lorgnoit avec attention.

(*Haut.*)

Depuis que je vous vis, bel ange tutélaire....

(*A part.*)

Parbleu ! pour achever je ne sais comment faire.
Approchez, mon valet, faites pour moi l'amour ;
Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

D. JUAN.

Mais, Monsieur....

JODELET.

Mais, faquin ! vous voudriez peut-être
Me donner des conseils. Suis-je pas votre maître ?
Et qui sait mieux que vous le bien que je lui veux ?
Et qui pourra donc mieux lui faire savoir, gueux !

D. JUAN, *s'asseyant à côté d'Isabelle.*

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

JODELET.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec sa houpelande!
Çà radoucissez-vous, sans faire le railleur;
Faites bien les doux yeux, et donnez du meilleur.
Je m'en vais cependant faire auprès de la porte
Quelques réflexions sur chose qui m'importe.

(Don Juan et Isabelle se parlent bas.)

BÉATRIX, *à part.*

Comment pourrai-je donc tirer hors de son trou
Ce maudit Don Louis? Malepeste du fou!

JODELET, *à part.*

Mais n'est-ce point aussi, Madame son étoile,
Qui la pousse sur nous, comme on dit, à plein voile?
La fortune, ma foi! s'iroit rire de moi,
Si, m'offrant tel bonheur, je ne vous l'empaumoi:
Mon maître, que sait-on, peut en être bien-aise;
Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaise....
Prenons l'occasion, au péril d'un affront,
Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front:
Par derriere elle est chauve, et ressemble une gogue;
Mais qui l'eut jamais dit qu'un visage de dogue
Pût donner de l'amour! Il faut en profiter;
Et quand nous serons seuls je prétends la tenter.
Rêvons un peu dessus cette présente affaire.

(A Don Juan.)

Mon valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire?
Vous parlez à l'oreille : ah! vraiment, maître sot!
Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot!

D. JUAN.

J'ai cru que parlant haut, je pourrois vous distraire.

JODELET.

Non, non, parlez tout haut, si vous voulez me plaire.

D. JUAN, *à Isabelle.*

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion ;
Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction.
Je ne suis pas ici ce que je devrois être,
Et ce n'est pas ainsi que j'y devrois paroître.
Lorsque je m'imagine, objet charmant et doux,
Le bien qu'aura celui qui sera votre époux,
Mon ame, je l'avoue, est de frayeur saisie ;
En un mot, je me sens épris de jalousie.
C'est assez vous montrer que j'aime avec excès ;
Mais qui m'assurera d'avoir un bon succès ?

JODELET.

Otez-vous vîtement, je tiens une pensée
(*A Isabelle.*)
Qui vaut son pesant d'or.... Si mon ame insensée,
Tout ainsi que la mer a son flux et reflux,
Pouvoit s'émanciper.... Ah ! je ne la tiens plus ;
Elle m'est échappée.... Adorable Isabelle !
Le plaisir que je prends, en vous voyant si belle,
M'a séché la mémoire et troublé les esprits....
Ou bien plutôt c'est toi, maudite Béatrix !
Qui me porte guignon. Allons vîte, qu'on gille !....
(*A Don Juan.*)
Vous aussi, mon valet, qui faites tant l'habile ;
Qu'on me laisse ici seul.

ISABELLE.

Quoi ! seul ? qu'en diroit-on ?

JODELET.

Et qui peut en parler, si je le trouve bon ?

ISABELLE.

Au moins que Béatrix....

JODELET.

Je n'en veux point démordre.

(Il fait sortir Béatrix.)

SCENE X.

D. JUAN, JODELET, ISABELLE.

JODELET, *à Isabelle.*

Vous ne pouvez faillit, puisque c'est par mon ordre ;
Puis, je n'ai pas encor visité le balcon.
Allons y prendre l'air : on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorsque quelque vent souffle.

D. JUAN, *à part.*

Quel diable de dessein peut avoir ce maroufle ?
Je le veux observer.

(Il se retire et se cache.)

SCENE XI.

JODELET, ISABELLE.

JODELET.

ALLONS donc, mon souci.

ISABELLE.

Vous me dispenserez ; je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui ! vous ne bougerez. Ah ! c'est trop de mystere ;
Savez-vous que je suis un homme très-colere ?
Çà donc, vîte, qu'on vienne.

(*Il veut la contraindre à le suivre.*)

ISABELLE.

O Dieu ! quel insolent !
Quoi ! me tirer ainsi d'un effort violent ?
Et je puis vivre encore ? ô fortune cruelle !
Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle,
Et que, pour éviter le péril que je cours,
Le trépas soit le seul qui m'offre son secours ?

JODELET.

Ah ! ma reine, de grace...

ISABELLE.

O le dernier des hommes !
Sache, si ce n'étoit les termes où nous sommes,
Que je t'arracherois et le cœur et les yeux,
Et qu'avec ces deux mains...

JODELET.

Mais plutôt faites mieux ;
Souffrez que je les baise.

ISABELLE.

Ah ! je suis enragée !...
Quoi ! je n'étois donc pas déja trop outragée !
Laissons-là ce brutal.

(*Elle s'échappe de ses mains et se sauve.*)

SCENE XII.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN, *le surprenant.*

AH ! ah ! maître vilain !
Vous vous ingérez donc de lui baiser la main ?

JODELET.

Moi ! c'est qu'elle a baisé la mienne.

D. JUAN.

Ame de boue !
Tu railles donc, pendard ! et tu crois que je joue ?
Infâme ! sac à vin ! insolent ! effronté !
Tu te repentiras de ta témérité.

(*Il lui donne des coups de pied et de poing.*)

JODELET.

Ah ! mon maître !

D. JUAN.

Ah ! coquin !

JODELET.

Ah, la tête ! ah, l'épaule !
Ah ! de grace, Seigneur !

D. JUAN.

Si j'avois une gaule,
Je te ferois crier d'une étrange façon !
Mon Dieu ! c'est elle-même.

SCENE XIII.

ISABELLE, JODELET, D. JUAN.

JODELET, *se jettant sur son maître, et le battant à son tour.*

Et comment, beau garçon !
Oses-tu devant moi médire d'Isabelle ?
Tu ne la trouves donc que passablement belle ?
Maître grimpe-potence ! et par haut et par bas,
Et des pieds et des mains...

ISABELLE.

Eh ! ne le frappez pas.

D. JUAN.

Ah ! bourreau !

JODELET.

Tu sauras comme les bras se cassent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait ?

JODELET.

Ce sont chaleurs qui passent.
Le voyez-vous bien là ce vrai grippe-manteau ?
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau...

(*A Don Juan.*)

Tu ne la trouves donc que passablement belle ?
Et d'esprit, elle n'est aussi que telle quelle ?

ISABELLE, *à part.*

Il me hait donc, l'ingrat ! ah ! c'est pour en mourir !

D. JUAN, *à part.*

Je ne puis différer, je vais me découvrir.

(*A Isabelle.*)

Enfin, je ne suis plus...

JODELET, *le repoussant.*

Loin, loin d'ici, profâne !
N'attends plus rien de moi, si ce n'est coups de canne...

(*A Isabelle.*)

Puis-je pas, le chassant, retenir son habit ?

ISABELLE.

Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de crédit,

(*A part.*)

Qu'il ne soit point chassé.... Ce n'est pourtant qu'un traître.

D. JUAN, *à part.*

Jamais coquin peut-il plus offenser son maître !
Et qui l'eût jamais cru de ce chien de valet ?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon ange !

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

ISABELLE, D. JUAN.

ISABELLE.

JODELET!

D. JUAN.

Madame?

ISABELLE, *à part.*

Je rougis, et ne sais que lui dire.
(*Haut.*)
Je vous nommois tantôt l'auteur de mon martyre,
Et j'avois de l'amour pour vous; n'en croyez rien.
Ce n'est qu'à Don Juan que je voulois du bien:
Vous étiez Don Juan alors; mais, à cette heure,
Vous êtes Jodelet.

D. JUAN.

Ah! Madame, je meure!
S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
Que de voir Don Juan quelque jour votre époux.

ISABELLE, *à part.*

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assurée.

D. JUAN.

Jamais chose de moi ne fut plus desirée;
J'y mets toute ma gloire et mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content; car c'est ma passion.
(*Elle se retire au fond du Théatre, pour parler à Béatrix.*)

D. JUAN, *à part.*

Oui, je serois content, trop aimable Isabelle,
Si j'étois assuré que vous fussiez fidelle.
Mais, hélas ! jusqu'ici, tant mon malheur est grand,
Tout semble vous convaincre, et rien ne vous défend.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Il s'en est donc allé, le mignon de couchette ?
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette
Le Seigneur Don Louis.

ISABELLE.

L'as-tu bien vu sortir ?

BÉATRIX.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Va le faire partir,
Et viens me retrouver au jardin.

(*Elle sort.*)

SCENE XVI.

BÉATRIX, LUCRECE.

BÉATRIX, *à part.*

MALHEUREUSE !
Ne vois-je pas sortir cette Dame pleureuse ?
A qui diable en veut donc ce fantôme hideux ?
Peste soit de la Dame et du sot amoureux !

(*Elle sort.*)

SCENE XVII.

LUCRECE, *seule, voilée.*

CE procédé nouveau me surprend et m'étonne ;
C'est mal me protéger alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment ;
Et comme si c'étoit trop de ce compliment,
Et de m'avoir donné sa chambre pour asyle,
Il est peut-être allé se divertir en ville.
Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,
Crier fort haut, se battre et se bien quereller.
Tout ceci me paroît de fort mauvais augure ;
Mais je leur veux montrer une autre procédure :
Je prendrai congé d'eux avant que de sortir ;

Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je pense que voilà la chambre d'Isabelle :
Elle est ouverte, entrons, et prenons congé d'elle...
Mais j'y vois, ce me semble, un homme.... O Dieu! c'est lui :
Je ne puis l'éviter.

SCENE XVIII.

D. LOUIS, LUCRECE.

D. LOUIS, *à part.*

Je pense qu'aujourd'hui
Béatrix a dessein de faire ici mon gîte...
(*A Lucrece, la prenant pour Isabelle.*)
Mais, ô chere Isabelle ! où courez-vous si vîte ?
Je ne suis pas ici pour vous persécuter.
Quoi ! vous ne voulez pas seulement m'écouter ;
Et cependant pour vous nuit et jour je soupire.
Hélas ! je n'ai qu'un mot seulement à vous dire.
Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos
Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux :
Vous m'avez reproché ma flamme criminelle,
Comme si je trouvois quelque autre fille belle,
Après vous avoir vue, où celle que j'y vi,
Dont pour passer le tems je me feignis ravi,
Ne posséda jamais que des appas vulgaires,
Qu'elle estimoit charmans, et qui ne l'étoient gueres,

Pour vous le témoigner, mon nom je lui feignis,
Et ce fut par pitié que je me contraignis
A passer quelques nuits, devisant avec elle :
Je n'en ai depuis eu, ni demàndé nouvelle ;
D'en savoir, ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRECE, *levant son voile.*

Ah! je t'en veux apprendre, infâme! la voici,
Celle qui n'eut jamais que des appas vulgaires,
Celle qui t'aimoit tant, et que tu n'aimas gueres ;
Qui te hait maintenant, et qui te haïra,
Qui, morte ou vive, aimée ou méprisée, ira
Te reprocher par-tout, amant impitoyable!
Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable,
Tu la devois laisser pour ce qu'elle valoit :
Sans feindre de l'aimer, oui, traître! il le falloit,
Et ne l'appeller pas, et ton ame et ta Reine.
Hélas! j'aurois un frere, et je serois sans peine ;
Au lieu que je me vois, par cette trahison,
Sans honneur, sans appui, sans frere et sans maison.

(*Don Louis veut sortir.*)

Tu penses m'échapper, homicide! parjure!....
Au secours! à la force!

D. LOUIS.

Ah! Madame, je jure
Que vous serez contente.

LUCRECE.

Ame double et sans foi!...

SCENE XIX.

SCENE XIX.

D. JUAN, LUCRECE, D. LOUIS.

D. JUAN.

Quel désordre est ceci?

LUCRECE, *reconnoissant son frere.*

Dieu ! qu'est-ce que je voi ?

D. JUAN, *reconnoissant sa sœur.*

N'est-ce pas là ma sœur ?

LUCRECE.

N'est-ce pas là mon frere ?

D. JUAN.

Et l'un et l'autre objet me mettent en colere.

D. LOUIS.

A qui donc en veut-il ?

D. JUAN, *à part.*

Je suis tout assuré
Du crime de ma sœur; je n'ai pas avéré
Tout à fait mes soupçons : commençons donc par elle.
(*Haut.*)
Malheureuse !

LUCRECE, *à Don Louis, lui demandant du secours.*

Ah ! Seigneur.

D. LOUIS, *à Don Juan.*

J'entreprends sa querelle,
Encore qu'elle cherche à se venger de moi ;
Mais quel droit prétends-tu sur elle ?

D. JUAN.

Je le doi.

D. LOUIS.

Toi, n'es-tu pas valet?

D. JUAN.

Don Juan est mon maître;
Son honneur est le mien.

LUCRECE, *à part.*

Il se céle peut-être
Avec quelque dessein.

D. LOUIS.

Quoi! me voir quereller
Deux fois par un valet!

(*Lucrece veut sortir.*)

D. JUAN, *la retenant.*

Ah! non, pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux et ne dois pas permettre.
Mais en cette maison qui vous a donc pu mettre?
Et pourquoi tant de cris?

LUCRECE.

Vous allez tout savoir.
J'entrois dans cette chambre, et c'étoit pour y voir
Isabelle. J'ai vu cet homme, ce me semble,
Qui m'a paru surpris. Las! encore j'en tremble!
A quelle intention il s'y vouloit cacher,
Je ne sais. Le voyant sortir, pour l'empêcher,
J'ai crié; mais je crois que sans votre venue...

D. JUAN.

C'est assez, c'est assez; mon offense est connue:
Je veux fermer la porte.

LUCRECE, *à part.*

Hélas! je meurs de peur!

D. JUAN, *mettant l'épée à la main.*

Il faut, ô Don Louis! faire voir sa valeur.

D. LOUIS, *à Don Juan, mettant l'épée à la main.*

Tu mourras de ma main!

D. JUAN, *joignant le fer.*

Je vous tiens.

LUCRECE.

Je suis morte.

(*On entend frapper à la porte.*)

D. LOUIS.

On frappe... On vient à nous.

D. JUAN.

Achevons; il n'importe.

SCENE XX.

D. LOUIS, LUCRECE, D. JUAN; D. FERNAND, ISABELLE et BÉATRIX, *dehors.*

D. FERNAND, *dehors.*

Il la faut enfoncer.

LUCRECE.

Je ferai bien d'ouvrir.

(*Elle va pour ouvrir la porte.*)

D. JUAN, *bas, à sa sœur.*

N'ouvre pas! Si par toi l'on peut me découvrir!...

LUCRECE, *criant.*

Ah ! Seigneur Don Fernand, appellez tous les vôtres !

D. FERNAND, *enfonçant la porte.*

Arrêtez ! Par la mort ! le premier de vous autres
Qui ne rangaînera, je serai contre lui !....
O Dieu ! que d'embarras m'accablent aujourd'hui !
(*A Don Louis.*)
Qui vous a mis ici, mon neveu ?... Vous, Lucrece,
(*A Don Juan.*)
Qui vous a découverte ?... Et vous, quel mal vous presse,
Qui n'avez fait encore ici que quereller ?

D. LOUIS, *à Don Fernand.*

Vous allez tout savoir.

D. JUAN, *l'interrompant.*

Non, laissez-moi parler.
(*A Don Fernand.*)
Je le sais mieux que lui. Mais il faut que je sache
Si ce n'est pas céans que Lucrece se cache ;
Si Don Louis n'est pas parent de la maison.

D. FERNAND.

Oui, l'un et l'autre est vrai.

D. JUAN.

N'est-ce pas la raison
Qu'un valet dans l'honneur d'un maître s'intéresse,
Lorsque dans son honneur on l'attaque, on le blesse ?

D. FERNAND.

On ne le peut nier.

D. JUAN.

Écoutez si j'ai tort.

Je suis ici couru que l'on crioit bien fort.
Lucrece avoit trouvé, sans doute à l'insu d'elle,
Don Louis dans la chambre où se couche Isabelle;
Je l'ai vue éplorée, aux prises avec lui :
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,
Car je n'ai pas levé l'œil de dessus la rue,
Et l'on n'a pu sortir sans passer à ma vue.

D. LOUIS, *s'élançant sur lui.*

Ah ! c'est pour un valet trop de raffinement !

(*Don Fernand les sépare.*)

D. JUAN.

Je ne suis pas au bout : il faut assurément,
Mon maître étant époux de Madame Isabelle,
Qu'il se trouve offensé pour Lucrece ou pour elle.
Il pourroit bien encor l'être pour toutes deux.
Je ne puis donc manquer en un cas si douteux,
Puisqu'en toutes les deux il peut aller du nôtre,
D'achever Don Louis, ou pour l'une ou pour l'autre.

D. LOUIS, *s'élançant encore.*

D'achever ! tu n'as pas encore commencé !

D. FERNAND *les sépare.*

Arrêtez, Don Louis ! vous êtes insensé !....
Jodelet ! ah ! voici la plus étrange affaire
Dont on ait ouï parler.

D. JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire;
Il faut que je le tue.

D. FERNAND.

Ah ! mon cher Jodelet,
Remettez votre épée !

ISABELLE, *à part.*

Il faut que ce valet
Soit jaloux pour son maître, et la chose est nouvelle.

D. JUAN.

On ne sauroit jamais vuider notre querelle.
Mais, pour l'amour de vous, j'ose bien hasarder
Un moyen qui pourra les choses retarder ;
C'est que vous me fassiez chacun une promesse.
Vous, Seigneur Don Fernand, de remettre Lucrece
Au pouvoir de son frere alors qu'il le voudra.
Vous, Seigneur Don Louis, alors que l'on pourra
De vous couper la gorge avec Don Juan même.

D. LOUIS.

Quant à moi je ne puis, sans une peine extrême ;
Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

D. JUAN.

Sachez que Don Juan n'est pas autre que moi,
Si ce n'est que bientôt Don Juan vous assomme ;
Vous savez si je suis, ou puis être votre homme.

D. FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous desirez.
(*A Don Louis.*)
Mon neveu !

D. LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez ;
Je donne ma parole.

D. JUAN, *à Don Fernand.*

Et je donne la mienne,
Que je n'avance rien que Don Juan ne tienne.

D. LOUIS.

Je n'ai donc qu'à chercher votre maître demain.

D. JUAN.

Vraiment, vous n'aurez pas à faire grand chemin.

D. FERNAND.

Je m'en vais le chercher.

D. JUAN.

Vous y pourrai-je suivre ?

D. FERNAND.

Oui ; venez.

D. JUAN, *à part.*

J'ai bien peur que nous le trouvions ivre.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, ISABELLE.

LUCRECE.

Votre civilité m'est ici bien cruelle :
Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Eh quoi ! vous pensez donc ainsi nous échapper ?
Le bon-homme n'est pas si facile à tromper :
Il s'en est bien douté ; mais tantôt il espere
De vous raccommoder avecque votre frere.
C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRECE.

Mon frere ne se peut fléchir que par sa mort.
Délivrez-vous plutôt de cette infortunée :
Ses pleurs s'accordent mal avec votre hyménée ;
Car (vous dirai-je enfin la chose comme elle est)
Don Juan n'est rien moins que ce qu'il vous paroît.

ISABELLE, *appercevant Jodelet.*

Ah ! le voici venir : cachez-vous, je vous prie ;
Vous n'avez qu'à passer dans cette galerie,
Pour gagner le jardin où je vais vous trouver.
Cependant je me cache ici pour l'observer.

(*Lucrece sort, & Isabelle se cache.*)

SCENE II.

JODELET, *seul, en se curant les dents.*

Soyez nettes, mes dents; l'honneur vous le commande :
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.
L'aîl, ma foi! vaut mieux qu'un oignon.
Quand je trouve quelque mignon,
Si-tôt qu'il sent l'ail que je mange,
Il fait une grimace étrange,
Et dit, la main sur le rognon,
Fi ! cela n'est point honorable.
Que béni soyez-vous, Seigneur,
Qui m'avez fait un misérablé,
Qui préfere l'ail à l'honneur.
Soyez nettes, mes dents, &c.
Que ce fut bien fait au Destin
De ne faire en moi qu'un faquin,
Qui jamais de rien ne s'offense !
Ma foi ! j'ai raison quand je pense
Que plus grand est l'heur du gredin,
Ni que du Prélat en l'Eglise,
Ni que du Prince en un Etat;
D'être peu, beaucoup je me prise :
Il nest rien tel qu'être pied-plat.
Soyez nettes, mes dents, &c.
Quand je me mets à discourir

Que le corps enfin doit pourrir,
Le corps humain, où la prudence
Et l'honneur font leur résidence,
Je m'afflige jusqu'au mourir.
Quoi! cinq doigts mis sur une face,
Doivent-ils être un affront tel,
Qu'il faille pour cela qu'on fasse
Appeller un homme en duel?
Soyez nettes, mes dents, &c.
Un barbier y met bien la main,
Qui bien souvent n'est qu'un vilain;
Et dans son métier un grand ase,
Alors que tel barbier vous rase,
Il vous gâte un visage humain.
Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre,
Toi qu'un soufflet choque si fort
Que tu t'en fais tenir à quatre?
Un souffletté vaut bien un mort.
Soyez nettes, mes dents, &c.
Pour moi, j'estime moins qu'un chien
Celui qui n'aime ici-bas rien
Que botte en tierce, ou botte en quarte,
Ou cheval qui de la main parte,
Ou pistolet qui tire bien:
Faut-il qu'en duels on abonde
Pour quelque injure que ce soit,
Si coups de bâton sont au monde,
Qui font mal quand on les reçoit?
Soyez nettes mes dents, &c.
Messieurs les lions rugissans,

Qui vous allez *éclaircissans*,
Au gré de votre jeune bile,
Sachez qu'aux champs comme à la ville,
Un soufflet vaut mieux que cinq cens;
Puisque soufflets les déshonorent,
Ou les hommes sont insensés,
Ou Messieurs les vivans ignorent
Quels sont Messieurs les trépassés.
Soyez nettes, mes dents; l'honneur vous le commande:
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

SCENE III.

BÉATRIX, JODELET.

BÉATRIX, *tenant une clef.*

AH! Seigneur Don Juan, l'on vous a bien cherché.

JODELET.

L'on me devoit trouver; je n'étois pas caché.
Et qui sont ces chercheurs?

BÉATRIX.

L'un est votre beau-pere;
Et l'autre, Don Louis, fils de son défunt frere:
Votre valet en est aussi.

JODELET.

J'étois allé
Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,
Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que l'ambre...
Quelle clef tenez-vous?

BÉATRIX.

Celle de votre chambre;
Don Fernand vous destine un autre appartement,
Où vous serez bien mieux et plus commodément.

JODELET.

Pourquoi ce changement?

BÉATRIX.

Il craint la médisance,
Et vous ne pouvez pas avecque bienséance
Coucher près de sa fille.

JODELET.

O chere Béatrix!
Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris?
De tout tems je me trouve enclin aux Béatrisses;
Pour toi je couve un feu plus chaud que des épices.

BÉATRIX.

Moi, j'aime de tout tems les Seigneurs Dons Juans,
Et je sentis mon mal quand vous vintes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve....

BÉATRIX, *lui présentant la clef.*

Ah! prenez-la donc vîte.

JODELET, *prenant la clef.*

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gîte.

BÉATRIX, *voulant s'échapper.*

Tarare! suivez-moi; j'y vais tout de ce pas.

JODELET, *la retenant.*

Larronesse des cœurs! tu n'échapperas pas.

(*Béatrix se débarrasse de Jodelet, et se sauve.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

JODELET, *seul, à Béatrix qui fuit.*

Las ! faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une Nymphe fuyarde ?

SCENE V.

ISABELLE, JODELET.

ISABELLE.

Quoi ! Seigneur Don Juan, vous courez Béatrix ?

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon, qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre épouse future;
Plus grand'Dame que vous est Madame Nature:
Je suis son serviteur, et le fus de tout tems;
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contens !

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant et beau, vous ne sauriez mieux faire.

(*Isabelle sort.*)

SCENE VI.

JODELET, *seul.*

Ma foi ! je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sais que son cœur ne fut jamais glaçon.
Aristote a raison, qui dit qu'une Maraude
Ne se doit point prier ; mais il faut, à la chaude,
La gripper aux cheveux, la saisir au collet ;
Quelquefois l'affoiblir avec un beau soufflet :
Si soufflet ne suffit, user de la gourmade ;
Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade.
Tout homme de bon sens doit, dit-il, en user,
Pour la mettre en état de ne rien refuser.....
Mais autre censeur vient, de mes censeurs le pire.

SCENE VII.

D. FERNAND, JODELET.

D. FERNAND.

Je vous cherche par-tout, Don Juan.

JODELET.

Que desire
L'équitable Fernand, de son humble valet ?

D. FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet?

JODELET.

Non. Mais devant la nuit je le verrai, possible.

D. FERNAND.

C'est pour vous proposer chose assez mal plausible.

JODELET.

Quelle est donc cette chose?

D. FERNAND.

Il faut absolument.....

(Pensez bien qu'à regret....)

JODELET.

Que faut-il? vîtement.

D. FERNAND.

Aller à la campagne.

JODELET.

Est-ce tout? Que m'importe?

D. FERNAND.

Oui; mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Ah! non, en cette sorte,
Il m'importe beaucoup. Mais si, sans résister,
Je veux vous obéir, à quoi bon m'irriter?

D. FERNAND.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle.

JODELET.

Don Fernand, vous montrez ici peu de cervelle:
Il faut que vous soyiez, certes, un maître fou!

D. FERNAND.

Courage, Don Juan ! Mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inférer que je ne sois pas sage ?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne savois point, et ne voulois savoir.

D. FERNAND.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir ;
Et que, si vous voulez vous acquitter du vôtre,
Il faut, sans vous servir de la valeur d'un autre,
Aujourd'hui, s'il se peut, voir, l'épée à la main,
Celui qu'on sait avoir tué votre germain.
Il le tua la nuit, soit hasard, soit vaillance ;
Vous devez vîtement en faire la vengeance.

JODELET.

Eût-ce la nuit ?

D. FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra !
Puisque sans voir il tue, alors qu'il me verra,
Que pourrois-je durer contre un tel Matamore ?
Et, de plus, voulez-vous que je vous dise encore
L'avantage qu'auroit ce dangereux garçon ?
C'est que cet enragé sait déja la façon
Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

D. FERNAND.

Pensez-vous, Don Juan, avoir bien du courage ?

JODELET.

Oui-da ! j'en ai beaucoup, et n'en ai que du bon.

Dites-moi seulement où le trouvera-t-on?
Est-il bien loin d'ici? Se fera-t-il attendre?
Savez-vous son logis? Le pourra-t-on apprendre?
Et son nom, quel est-il?

D. FERNAND.

Don Louis de Rochas.

JODELET.

Quoi! c'est votre neveu? je ne me bats donc pas,
Puisqu'il a votre nom, qui m'est si vénérable;
Cette qualité m'est assez considérable
Pour me mettre à ses pieds, où je le trouverai;
Et, si vous le voulez, même je l'aimerai.

D. FERNAND.

Ce n'est pas tout encore; une seconde offense
Vous devroit contre lui porter à la vengeance:
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort.

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort;
Mais j'ai fait le serment (et n'en déplaise aux Dames)
De ne prendre jamais querelle pour des femmes.

D. FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau pere cela ne doit toucher en rien.

D. FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau-pere trop hargneux, beau-pere trop farouche,
Beau-pere assassinant et beau-pere éternel,
Qui me vient proposer un acte criminel;

Que vous a déja fait un misérable gendre,
Que vous tâchez déjà de voir son sang répandre?
Monseigneur Belzébuth, qui vous puisse emporter!
Vous auroit-il chargé de me venir tenter?
Si le danger n'étoit que d'un simple homicide....
Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide;
Et le faire devant la consommation,
Est, certes, Don Fernand, très-cruelle action.

D. FERNAND.

Votre valet, tantôt, a donné sa parole
De se battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle!
Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

D. FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frere, ni pour sœur?

JODELET.

Il faut être en humeur de se battre, et je meure!
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette heure.

D. FERNAND.

Je vous croyois vaillant; je me suis bien trompé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,
Qu'en sera mieux ma sœur? qu'en sera mieux mon frere?
Laisse-moi donc en paix, homme, singe, ou beau-pere!

D. FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre femme à Madrid.

JODELET.

Que vous eussiez aimé pour votre gendre un Cid,
Qui vous eût assommé, puis épousé Chimene !

D. FERNAND.

N'attendez plus de moi que mépris et que haine,
O le plus grand poltron qui jamais ait été !

JODELET.

Je suis, ô Don Fernand ! de votre cruauté,
Malgré vos noires dents, serviteur très-fidele,
Et je le suis aussi de Madame Isabelle.

D. FERNAND.

Je ne suis point le vôtre, et, hors de ma maison,
Je vous forcerois bien à me faire raison.

SCENE VIII.

D. JUAN, D. FERNAND, JODELET.

D. JUAN.

Qu'avez-vous, Don Fernand, qui vous met en colere ?

D. FERNAND.

Ce gendre mal choisi....

JODELET.

Parlez mieux, mon beau pere!

(*Don Fernand menace Jodelet, qui sort.*)

SCENE IX.

D. FERNAND, D. JUAN.

D. FERNAND.

Éloignons-nous de lui. Ce gendre donc maudit
Vous désavoue en tout, et m'a nettement dit
Qu'il n'étoit point d'avis de venger son offense,
Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance;
Même il m'a quasi dit, qu'il a perdu le cœur :
Faites lui revenir, sauvez-lui son honneur,
Trop fidele valet d'un trop timide maître;
Montrez-lui vivement quel homme il devroit être.
Qu'étant de Don Louis doublement outragé,
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,
Quoique son ennemi soit homme redoutable,
Que cette offense aussi n'est guere supportable.
Montrez-vous bon ami; montrez-vous bon valet :
Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.
Je sais bien qu'en ceci j'ai quelque part à prendre;
Mais touchant mon devoir on ne peut rien m'apprendre.
Si j'étois offensé comme lui doublement,
On verroit Don Fernand agir tout autrement.
Enfin n'oubliez rien afin qu'il s'évertue;
Son ennemi l'attend au bout de cette rue,
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort.
Je m'en vais le trouver.

D. JUAN.

Mais de quel autre tort
Mon maître Don Juan doit-il tirer vengeance ?

D. FERNAND.

Il vous apprendra tout ; le voici qui s'avance.

(*Il sort.*)

SCENE X.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN.

Or çà ! mon Jodelet, dis moi, sans rien changer,
Quels outrages nouveaux avons-nous à venger?

JODELET.

S'en est-il allé donc ?

D. JUAN.

Oui.

JODELET.

Tant mieux ; que je meure !
S'il ne m'a quasi fait enrager tout-à-l'heure !
Seigneur, il n'est plus tems de se plus déguiser ;
Le faire plus long-tems ce seroit niaiser :
Don Louis en feroit une piece pour rire.
Mais l'avez-vous pour moi défié !

D. JUAN.

Sans lui dire
Que j'étois Don Juan ; oui, je l'ai défié,

Et, ma foi ! je m'étois toujours bien défié
Que ce jeune galant cajoloit Isabelle.
Enfin, je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,
Et, sans un accident que je te dois céler,
Nous nous fussions battus, au lieu de quereller ;
Et je n'ai seulement l'affaire différée,
Qu'attendant que je voye un peu mieux avérée
Une chose qui n'est encore en mon esprit
Qu'un sujet de soupçon, de rage et de dépit ;
Car, enfin, ce peut être un coup de téméraire,
Un tour de Béatrix, que l'argent a fait faire :
Puis j'ai quelques raisons pour croire assurément
Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie :
Autre chose vous doit brouiller la fantaisie.
Don Louis en l'honneur vous offense bien fort ;
De vous expliquer mieux la chose, j'aurois tort :
Elle ne peut quasi s'entendre, ni se dire ;
L'un et l'autre l'augmente, et la rend toujours pire.

D. JUAN.

Ah ! ne me la dis point ! je la devine assez.
Mais que tous mes malheurs, et présens et passés,
Se bandent contre moi, j'ai pour moi bon courage,
Et qui le sait encor ?

JODELET

Tout le monde.

D. JUAN.

Ah ! j'enrage !

Ah ! maintenant, fureur, je m'abandonne à vous !...
Et Don Fernand est-il pour nous ou contre nous ?

JODELET.

Don Louis est son sang ; mais pour l'honneur du vôtre,
Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre :
Il veut que Don Louis vous en fasse raison,
Et Don Louis m'attend près de cette maison,
Qui me croit Don Juan.

D. JUAN.

Il faut que je le tue.
Mais on est bien souvent séparé dans la rue :
Les combats de pavé sont moins guerre que paix ;
C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais.
J'hasarde ma vengeance, allant à la campagne :
On y fait quasi plus de combat en Espagne,
Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle n'est,
Et ce lieu de combat moins que l'autre me plaît.
Si dans quelque maison, quoique contre la mode....

JODELET.

Attendez ; je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clef d'un bas appartement,
Où nous devons coucher : là, très-commodément,
Vous vous pourrez venger presqu'aux yeux d'Isabelle,
Sans qu'il en soit rien su que de son pere ou d'elle.

D. JUAN.

Ah ! mon cher Jodelet, que tu l'as bien choisi !
Va vîte le trouver.

JODELET.

Mais plutôt allez-y.
Il est tems, ou jamais, qu'on sache qui vous êtes.

Comment prétendez-vous faire ce que vous faites,
Et passer pour valet ? Allez, allez, Seigneur,
Vous découvrir, vous battre, et venger votre honneur.

D. JUAN.

Quoi ! si, par un effet de pure jalousie,
Pour un simple soupçon, né dans ma fantaisie,
J'ai déguisé mon nom, veux-tu pour un affront,
De qui le moindre mal est de rougir mon front,
Que je m'aille montrer ? Ah ! plutôt, je te prie,
Si tu n'aimes mieux voir Don Juan en furie,
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien :
Une offense est bien pire, et je la souffre bien.

JODELET.

Vous me l'ordonnez donc ?

D. JUAN.

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il vous faut obéir. Mais si, par aventure,
Comme les hommes sont souvent impatiens,
Il vouloit dégaîner devant qu'être céans,
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre,
Et qui se plaît bien fort au séjour de la terre ?

D. JUAN.

Fais-lui signe de loin : il ne manquera pas
De te venir trouver ; et toi, d'un même pas,
Tu me l'ameneras en cette chambre basse.

JODELET.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.
S'il est court de visiere ?

D. JUAN.

D. JUAN.

Ah ! c'est trop discourir;
Ne me réplique plus, et me le vas querir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque.
Mais, Seigneur, gardez-vous, sur-tout, de l'équivoque;
Discernez Jodelet d'avecque Don Louis :
On a souvent les yeux de colere éblouis ;
Et si, sans y penser, devant Don Louis j'entre,
Et que, sans y penser, vous me perciez le ventre,
Me disant : Jodelet, ma foi ! j'en suis marri !....
Je serai tout-à-l'heure et content et guéri.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre représente une chambre à coucher, dans laquelle il y a une alcove.)

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, *seule, entrant par une petite porte, une chandelle à la main qu'elle pose sur une table.*

PLEUREZ, pleurez mes yeux, l'honneur vous le commande;
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.
Je viens d'allumer ma chandelle:
La nuit, noire comme du geais,
Vient d'arriver pompeuse et belle,
Plus que je ne la vis jamais;
De ses Demoiselles suivantes,
Les étoiles étincelantes,
Elle traîne un brillant troupeau.
Que ses servantes sont heureuses!
Si d'un valet, qui se croit beau,
Elles ne sont point amoureuses.
Pleurez, pleurez, &c.
Étoiles luisantes et nettes,
Si vous en aimiez comme moi,
Toutes célestes que vous êtes,

Vous enrageriez, sur ma foi!
Tantôt ce Grenadin, ce More,
Comme du feu qui me dévore,
Je lui contois la cruauté,
M'a dit que je ne valois gueres,
Et qu'il étoit bien fort tenté
De me donner les étrivieres.
Pleurez, pleurez, &c.
D'écus une assez bonne somme,
Devant lui je faisois sonner,
Et lui faisois assez voir comme
Moi qui prends, je lui veux donner.
Aussi-tôt son ame rebourse
M'a donné de ma même bourse
Un si grand coup dessus le cou,
Que je m'en sens toute échinée :
O que pour aimer un tel fou,
Il faut que je sois forcenée!
Pleurez, pleurez, &c.
S'il plaisoit à la destinée,
Qu'il fût l'importun à son tour,
Et Béatrix l'importunée!
Alors, à beau jeu, beau retour!
Encore aurois-je quelque joie.
Mais, hélas! jusques dans le foie,
Il me brûle, le faux larron!
Et s'en rit, l'impitoyable homme!
Aussi fort qu'autrefois Néron
Rioit alors qu'il brûloit Rome.
Pleurez, pleurez, &c.

Et cependant mon mal me presse...
Mais quelqu'un vient par l'escalier,
C'est Isabelle ma maîtresse.
Reprenons notre chandelier.
Que si quelqu'un de l'assistance
Trouve qu'à moi n'appartient stance,
Qu'il sache que l'auteur discret,
Qui sait fort bien que le colloque
Est dangereux pour le secret,
M'a régalé d'un soliloque.
Pleurez, pleurez, &c.

SCENE II.

ISABELLE, BÉATRIX, LUCRECE.

ISABELLE.

MADAME Béatrix, que faites-vous ici?

BÉATRIX.

Je prépare une chambre à votre amant transi.
Et vous, d'où venez-vous, et Madame Lucrece?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proie à la tristesse.

LUCRECE.

Madame, je vous dis, pour la seconde fois,
Quand on auroit remis la chose à votre choix,
Vous ne pouviez choisir en toute la Castille,
Un plus digne mari d'une excellente fille:

Alors que Don Juan vous sera mieux connu,
Vous me confesserez que je vous ai tenu
Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi, je vous assure,
Lorsque si richement vous faites sa peinture,
Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve bien,
Vous, de le croire tel; moi, de n'en croire rien.
Hélas! à vous, sa sœur, l'oserois-je bien dire?
Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire:
Toujours dans l'action d'un homme extravagant,
Soit par accoutumance, ou soit par accident,
Parlant toujours du nez, et, de plus, il affecte
La façon de parler toujours la moins correcte;
Toujours quelque mot goinfre est dans tous ses discours.
Et je pourrois passer heureusement mes jours
Avec un tel époux? Ah! fille malheureuse!
Encor si je pouvois être religieuse;
Mais, hélas! je me sens pour la religion,
Et pour ce brave époux, pareille aversion.

BÉATRIX.

Finissez, finissez votre quérimonie,
Et gagnons l'escalier, et sans cérémonie...
Quelqu'un ouvre la porte, et l'on vous surprendra:
Quant à moi je m'enfuis; me suive qui voudra.

(*Elles sortent.*)

SCENE III.

D. JUAN, *seul, ouvre la porte, et en ôte la clef.*

LAISSONS la porte ouverte, et gagnons cette alcove.
Je les entends venir.

SCENE IV.

JODELET, *un chandelier à la main*; D. JUAN, *dans l'alcove.*

JODELET.

MON maître, Dieu me sauve !
Ne fut jamais qu'un traître; il s'en est en allé :
Hélas ! j'en ai quasi le sang tout congelé.
(*Voyant entrer Don Louis, qui ferme la porte.*)
Eh ! qui l'eût jamais cru ?... Peste ! il ferme la porte !
(*Il met le chandelier à terre.*)
Que deviendrai-je donc ?

SCENE V.

JODELET, D. LOUIS, D. JUAN *dans l'alcove.*

D. LOUIS.

Nous pouvons de la sorte
Nous battre tout le saoul, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'appétit.

D. LOUIS.

Que différez-vous donc à venger votre outrage ?
Je crains votre raison moins que votre courage.
Vous ne me dites mot ? Eh bien ! qu'attendons-nous ?
Ah ! vraiment, si j'étois offensé comme vous,
Je vous montrerois bien une autre impatience.

JODELET, *à part, cherchant Don Juan.*

Mon maître, assurément, n'a point de conscience.

D. LOUIS.

Que diable cherchez-vous ?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

D. LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,
Vous êtes maintenant, ce me semble, un peu tiede;
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon remede.
(Il met l'épée à la main.)

JODELET, *à part.*

Ah ! bon Dieu ! quelle longue épée à giboyer !
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer ?

D. LOUIS.

Don Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET, *à part.*

Le Seigneur soit loué ! je viens de voir mon maître.
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux.

(*Haut.*)

Ma colere est tantôt au point où je la veux.
Si-tôt qu'elle y sera, vous verrez faire rage ;

(*Bas à Don Juan.*)

Ah ! Seigneur, sortez donc ! manquez-vous de courage ?

D. JUAN, *bas à Jodelet.*

Va donc, pour l'amuser, te battre en reculant.

JODELET, *mettant l'épée à la main, et poussant une estocade sans être en mesure.*

Dieu veuille être avec nous !

D. LOUIS.

L'effort est violent !
Vous vous battez fort bien.

JODELET. (*A part.*)

Assez bien. Ah ! que n'ai-je
Contre les coups d'estoc quelque bon sortilege !

(*Haut.*) (*A Don Juan.*) (*A Don Louis.*)

Attendez... Ah ! mon maître !... Ah ! c'est trop me presser !
Mon épée est faussée ; il faut la redresser.
N'avez-vous pas tué mon frere sans lumiere ?

D. LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guere,
Je ne veux point avoir d'avantage sur vous ;
Je veux, sans voir, vous battre, et vous rouer de coups.
(*Eteignant la chandelle.*)
Meurs donc, chandelle, meurs, et nous laisse en ténebres.
(*Bas à Don Juan.*)
Et vous, allez finir vos passe-tems funebres.
(*A part.*)
Pour moi, qui suis exact en ce que je promets,
Je veux être pendu si l'on m'y prend jamais.
(*Il entre dans l'alcove ; Don Juan prend sa place, et se bat avec Don Louis.*)

D. LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumiere est belle ;
Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle,
Et vous m'avez blessé ; mais je m'en vengerai.

SCENE VI.

D. LOUIS ; D. JUAN ; D. FERNAND, *dehors* ; JODELET, *dans l'alcove.*

D. FERNAND, *dehors, appellant.*

Béatrix !

D. JUAN, *bas, à Jodelet dans l'alcove.*

Sors, sors vîte, ou je t'étranglerai !
(*Jodelet sort de l'alcove et Don Juan y rentre.*)

SCENE VII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX, *arrivant une chandelle à la main ;* D. JUAN, *dans l'alcove.*

D. FERNAND, *entré.*

QU'EST-CECI, mes amis ?

JODELET.

Je venge mon offense.

D. LOUIS.

On m'a tiré du sang ; j'en veux tirer vengeance.

D. FERNAND.

Est-ce d'une estocade, ou d'un estramaçon ?

JODELET, *à part.*

L'un et l'autre, ma foi ! n'est pas de ma façon.

D. FERNAND.

Montrez-moi.... Vous avez la main un peu coupée.

JODELET, *à part.*

La sale vision que de voir une épée !

D. FERNAND, *prenant la chandelle qui est à terre, et la mettant à la place de celle de Béatrix qui est allumée.*

Allons, mes chers amis, battez-vous hardiment ;

(*Béatrix sort, en criant d'effroi.*)

SCENE VIII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS, D. JUAN, *dans l'alcove.*

D. FERNAND.

Je ne parois ici pour la paix nullement.
L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon gendre;
Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre :
Battez-vous donc, amis, et bien fort; vous serez
Bien plutôt animés par moi, que séparés.

D. LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,
Pour n'être pas suivi.

JODELET, *à part.*

De tout mon cœur j'enrage!
Ah! le méchant vieillard, qui conseille un duel!

D. LOUIS, *à Jodelet.*

La colere me rend insolent et cruel.
J'ai trompé votre sœur, j'ai tué votre frere;
Je le ferois encor si je l'avois à faire :
Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

D. JUAN, *sortant de l'alcove, à Don Louis.*

Vous ne connoissez pas Don Juan : le voici.
Vous trompâtes ma sœur, vous tuâtes mon frere;
Mais bientôt votre mort s'en va me satisfaire.
C'est au vrai Don Juan qu'appartient seulement
De venger son honneur offensé doublement.

D. LOUIS.

Quel est donc de vous deux Don Juan ?

D. JUAN.

C'est moi-même.

D. LOUIS, *montrant Jodelet.*

Et lui ?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagême.

D. JUAN.

Oui, je suis Don Juan qui vient de vous blesser.
Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien penser
Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,
Maintenant que je vois celui qui l'a causée ;
Tandis que mon esprit a seulement douté,
J'ai voulu m'éclaircir, et n'ai rien attenté :
Sous le nom d'un valet j'ai souffert mon offense,
Tandis qu'un seul soupçon m'en demandoit vengeance.
Vous qui me l'avez faite, et l'osez déclarer,
Vous me croyez peut-être un homme à l'endurer ?
Je n'ai, pour le savoir de science certaine,
Oublié jusqu'ici ni finesse ni peine.
Enfin mon deshonneur ne m'est que trop connu.
Vous savez, Don Louis, à quoi je suis tenu :
Pour mon sang répandu j'ai répandu du vôtre;
Mais deux autres sujets m'en demandent bien d'autre.
Je ne puis vivre heureux sans vous faire mourir.
Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.
Je suis donc Don Juan. Que personne n'en doute.

D. LOUIS.

Croyez-vous à ce nom que plus on vous redoute?

D. JUAN.

D. JUAN.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas?
Vous ne tuez qu'alors que l'on ne vous voit pas.
Mais puisque je vous vois, qui vous pourra, barbare!
Garantir de la mort que ma main vous prépare?
Quand je vous aurois tous ici pour ennemis,
Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis:
L'on m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'effectue.
Je lui dois votre mort; il faut que je vous tue.
Voyez si Don Juan tient bien ce qu'il promet;
Soit qu'il paroisse en maître, ou se cache en valet!
Don Fernand, tenez donc la parole donnée....
Commandez que ma sœur me soit vîte amenée....
Et vous, le plus mortel de tous mes ennemis,
Battez-vous contre moi; vous me l'avez promis.

D. FERNAND.

Ah! Seigneur Don Juan, un peú de patience.

D. JUAN.

Pour en avoir eu trop, j'ai manqué ma vengeance.

D. FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous?

D. JUAN.

J'étois jaloux.

D. FERNAND.

De qui?

D. JUAN.

De lui.

D. LOUIS.

De moi?

D. JUAN.

De vous.

Je vous ai vu sortir du balcon d'Isabelle.

D. LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir ?

D. JUAN.

Vous même ; et puis chez elle
Je vous ai vu caché. Mais ces jaloux soupçons
Ne rallentirent point mon feu de leurs glaçons ;
Au contraire il s'accrut avecque violence :
Lors je me déguisai, je gardai le silence,
Et ne fus pas long-tems sans rencontrer en vous
Un rival dont j'avois sujet d'être jaloux :
Vous n'excitiez alors que ma simple colere.
Je n'eusse jamais cru que la mort de mon frere
Dût se trouver encore un coup de votre main :
Je vous croyois coquet, et non pas inhumain.
Enfin, j'ai su depuis qu'une mortelle offense
Me devoit contre vous porter à la vengeance ;
J'ai cru que vous étiez coupable envers ma sœur ;
J'ai cru que vous étiez son lâche ravisseur :
Lors par ressentiment, plus que par jalousie,
La fureur contre vous m'avoit l'ame saisie :
J'ai bientôt préféré, pour vous priver du jour,
Les soins de mon honneur à ceux de mon amour.
Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne touche guere.
Maintenant que je vois que de mon pauvre frere,
Que vous avez tué la nuit trop lâchement,
Vous m'osez reprocher la mort insolemment,

Que pour vous contre moi le ciel avec la terre,
Et tout le genre humain me déclarent la guerre,
Malgré le ciel, la terre, et tout le genre humain,
Il faut que vous mouriez aujourd'hui de ma main.

D. LOUIS.

Ceux qui me connoîtront sauront bien que la crainte
N'est pas ce qui me fait approuver votre plainte:
Quand vous me reprochez que votre frere est mort,
La raison est pour vous, et moi, j'ai toujours tort;
Mais je devrois plutôt être, par cette offense,
Un objet de pitié, qu'un objet de vengeance.
Hélas! je le tuai; mais comment et pourquoi?
Et, quand je le sus mort, qui pleura plus que moi?
Il m'attaqua la nuit, et moi, sans le connoître,
Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître.
Malheureux que je suis! j'avois tué, sans voir,
Le plus intime ami que je croyois avoir:
Oui, je l'aimois autant qu'on peut aimer un autre.
Puisqu'il fut mon ami, pour devenir le vôtre,
Je donnerois mon sang, je donnerois mon cœur;
Et ce discours nest pas un effet de ma peur.

D. JUAN.

Outre qu'un généreux facilement pardonne,
Cette seule raison sans doute est assez bonne.
Je veux que vous l'ayiez tué sans y penser,
Et que vous n'ayiez eu dessein de m'offenser.
Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,
Et ma sœur contre vous me demande vengeance;
Et, puisque son honneur à mon honneur est joint,
Je serai sans honneur, si ma sœur n'en a point.

En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande envie,
Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la vie.

D. LOUIS.

Je pourrois bien encore, épousant votre sœur,
Et vous rendre content, et vous rendre l'honneur:
Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma vie,
Et je n'en aurois plus de vous porter envie,
Quoique je visse à vous, avec tous ses appas,
Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima pas....
C'est de vous que je parle, ô trop sage Isabelle!
Qui ne futes jamais envers moi que cruelle....
Don Juan, quittez donc tous vos jaloux soupçons;
Que le feu de l'amour en fonde les glacons:
Ne soyez plus atteint de cette frénésie,
Ni moi, l'objet fâcheux de cette jalousie.
Il est vrai, Béatrix m'a deux fois introduit
Dans sa chambre le jour, dans son balcon la nuit;
Mais, sur ma foi! bien loin d'être de la partie,
De me l'avoir promis, ou d'en être avertie,
Si-tôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
Et Béatrix pensa s'en aller pour cela.

D. FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,
Et si, cher Don Juan, vous êtes raisonnable,
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.
Chassons donc le tumulte hors de cette maison,
Et faisons-y rentrer la joie et l'hyménée...

(*Appellant.*)

Çà, vîte que Lucrece ici soit amenée,
Et ma fille Isabelle.... Ah! je les vois venir....

SCENE IX et derniere.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, LUCRECE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Venez, venez tâcher de les bien réunir.
Que je devrai d'encens à la bonté divine,
Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine !

(*A Don Juan et Don Louis.*)

Que je me sens heureux !... Et vous, mes chers enfans,
Tant pour votre repos, que celui de mes ans,
Devenez bons amis, embrassez-vous ensemble,
Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

D. JUAN.

Je ne résiste plus ; je suis votre conseil.

D. LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eut jamais de pareil.

LUCRECE.

O ma chere Isabelle !

ISABELLE.

O ma chere Lucrece !

LUCRECE.

Que nous avons de joie, après tant de tristesse !
Eh bien ! avois-je tort, lorsque vous vous plaigniez,
D'assurer qu'il n'étoit pas tel que vous disiez ?

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,
Puisque je ne suis plus Don Juan d'Alvarade.

D. JUAN.

Non, non, cher Jodelet, gardez tous vos bijoux:
Ils vous parent trop bien pour n'être pas à vous.

D. LOUIS, *à Don Juan, lui présentant Isabelle.*

Vous, dont l'amitié m'est un don inestimable,
Recevez de ma main cette fille adorable.

D. JUAN.

Vous que je haïssois tantôt de tout mon cœur,
Sachez que je suis vôtre, aussi-bien que ma sœur.

D. FERNAND.

Allons, mes chers enfans, finir cette journée,
Par l'accomplissement de ce double hyménée.

JODELET.

Ma foi! vous n'êtes pas encore où vous pensez,
Et les discords ici ne sont pas tout passés.
Il me faut un portrait que retient Isabelle,
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle:
Moi, qui ne sais si c'est, ou pour bien, ou pour mal,
Qu'elle garde un portrait, perdant l'original,
Je veux qu'on me le rende, ou bien la Comédie,
Par moi, Don Jodelet, deviendra Tragédie.
Oui, je la veux avoir, cette idole de prix,
Pour en favoriser ma chere Béatrix.

FIN.

D. JAPHET D'ARMÉNIE,

COMÉDIE DE SCARRON;

Représentée, pour la premiere fois, en 1645.

PERSONNAGES.

D. JAPHET D'ARMÉNIE, Fou de l'Empereur Charles-Quint.

FOUCARAL, Laquais de Don Japhet.

D. ALPHONSE ENRIQUEZ, ou ROC ZURDUCACI, Cavalier, amoureux de Léonore.

MARC-ANTOINE, ou PASCAL ZAPATERO, Valet de Don Alphonse.

LE COMMANDEUR de Consuegre.

LÉONORE, Niece du Commandeur.

MARINE, sa Servante.

ELVIRE, Sœur de Don Alphonse.

D. ALVARE, Amoureux d'Elvire.

RODRIGUE, Gentilhomme du Commandeur.

LE BAILLI d'Orgas.

JEAN VINCENT, Laboureur d'Orgas.

PEDRO, faisant le personnage de Harangueur et celui de Courier.

TORRIBIO PONCIL, Gredin.

LLORENTE RIBEROS, Gredin.

La Scene est dans Orgas jusques au troisieme acte, qu'elle passe dans Consuegre, en Espagne.

P.

A U R O I.

S I R E,

Quelque bel esprit qui auroit, aussi bien que moi, à dédier un Livre à Votre Majesté, *diroit ici, en beaux termes, que vous êtes le plus grand Roi du monde; qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, vous êtes plus savant en l'art de régner qu'un Roi barbon; que vous êtes le mieux fait des hommes, pour ne pas dire des Rois, qui sont en petit nombre, et enfin que vous portez vos armes jusques au mont Liban et au-delà. Tout cela est beau à dire; mais je ne m'en servirai point ici, car cela s'en va sans dire. Je tâcherai seulement de persuader à* Votre Majesté *qu'elle ne se feroit pas grand tort si elle me faisoit un peu de bien. Si elle me*

faisoit un peu de bien, je serois plus gai que je ne suis; si j'étois plus gai que je ne suis, je ferois des Comédies enjouées; si je faisois des Comédies enjouées, VOTRE MAJESTÉ en seroit divertie, et si elle en étoit divertie, son argent ne seroit pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il semble que j'en serois persuadé, si j'étois aussi bien un grand Roi que je ne suis qu'un pauvre malheureux; mais pourtant,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidele sujet et serviteur,
SCARRON.

SUJET DE D. JAPHET D'ARMÉNIE.

DON Japhet, espece de fou qui prend le surnom de d'Arménie, parce qu'il se croit descendu en droite ligne du puîné de Noé, dont l'Arche s'arrêta sur une montagne de cette contrée, a été trouvé plaisant par Charles-Quint, en passant dans son village d'Almodobar, lorsqu'il parcouroit l'Espagne.. L'Empereur se l'est attaché, quelque tems, en qualité de Bouffon. Mais, en partant de l'Espagne, il l'y a laissé; et, à son tour, ce fou, s'ennuyant dans son Village, parcourt ceux des environs. Il arrive à celui d'Orgas, suivi de Foucaral, son Valet. Il a fait engager à son service, par le Bailli, tout ce qu'il y a de plus considérable dans ce Village, entre autres un certain Don Alphonse Enriquez ou Roc Zurducaci, Cavalier de Madrid, que sa mere envoyoit à Séville pour épouser une

riche héritiere, sa cousine; mais qui reste à Orgas, avec Marc-Antoine, ou Pascal-Zapata, son Valet, parce qu'il y est devenu amoureux d'une jeune personne, nommée Léonore, que l'on croit fille du Laboureur Jean Vincent, Collecteur du Village. Mais le Commandeur de Consuegre, lieu voisin, écrit au Bailli d'Orgas de lui envoyer cette Léonore, qui est sa niece, et non la fille de Jean Vincent, et que des intérêts de famille ont forcé d'élever secrétement. Don Japhet va trouver le Commandeur, et lui demande cette niece en mariage. Il se dit veuf de l'Indienne Azateque, fille du Cacique Uriquis, de Chicuchiquizeque, avec laquelle son cousin l'Empereur Charles-Quint l'avoit marié. Le Commandeur ne le refuse pas, afin d'avoir occasion de s'amuser de ses folies, et de le mystifier à son aise. Il y emploie tous ses gens, qui s'en acquittent à qui mieux mieux. Don Alphonse, à la suite de Don Japhet, trouve le moyen de s'introduire chez le Commandeur, où il est surpris auprès de Léonore; mais il se fait connoître, et le Commandeur consent à l'unir à sa niece. Don Alphonse trouve là aussi

Elvire, sa sœur, qui est aimée d'un Don Alvare, attaché au Commandeur, et qu'elle paye de retour. Ce qui prépare un doublé mariage qui doit se terminer à Madrid, dès que l'on en aura obtenu l'agrément de la mere de Don Alphonse et d'Elvire. Quant à Don Japhet, le Commandeur lui fait croire que Charles-Quint vient de lui obtenir, pour seconde femme, l'Infante Ahihua, fille de Manco-Capac, Empereur du Pérou, et qu'il va lui envoyer des équipages pour aller former cette belle alliance ; ce qui le console de la perte de Léonore, et de tous les tours qu'on lui a joués.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR D. JAPHET D'ARMÉNIE.

« ON auroit tort de vouloir examiner cette Piece du côté de l'intrigue, dit Parfaict (Histoire du Théatre François, tome septieme, page 372 et suivantes). On voit assez qu'elle n'en a point, et que le peu qu'elle en présente, n'est que pour se conformer aux usages du Théatre qui l'exigent absolument, et avoir occasion d'introduire le principal personnage. D'ailleurs, l'original de cette Comédie est Espagnol. On sait que les Ouvrages Dramatiques de cette Nation brillent plus par l'esprit que par la conduite, et que Scarron, comme Traducteur, avoit plus de talent pour y ajouter des plaisanteries et du burlesque, que pour en corriger les défauts. Ce n'est que pour jouir du plaisir que

peut faire un ridicule outré, qu'on va aux représentations de cette Piece, qui s'est conservée sur la scene, et non pour analyser les caracteres des personnes, ou le plan qu'on n'apperçoit presque que par reflexion. Le sujet est cependant heureux et comique. Nul n'étoit plus convenable, et ne laissoit une plus libre carriere au génie de l'Auteur, naturellement porté au burlesque. Les folies, les extravagances, les exagérations les plus fortes, et tout ce qu'on peut imaginer de plus ridicule, se trouve ici dans sa véritable place. On avoit déja joué les Matamores, les Parasites, et autres caracteres imaginaires. Celui de Don Japhet n'est gueres plus raisonnable; mais du moins, il est fondé, suivant toutes les apparences, sur une vérité historique. C'étoit une mode, parmi les Princes et les Grands, d'avoir à leurs gages des plaisans et des fous, dont les discours servoient à les divertir. Cette mode n'est pas entiérement passée; mais il n'en faudroit user que comme le Commandeur de cette Comédie, pendant vingt-quatre heures, tout au plus. On peut donc conjecturer que celui que l'Empereur Charles-Quint avoit choisi

pour ce divertissement, et qui, suivant l'expression de Scarron, devoit être le *Cacique des fous*, étoit plus propre qu'aucun autre à servir de modele. Nous croyons qu'il est inutile de faire remarquer les endroits comiques d'une Piece qui l'est entiérement, et aussi connue qu'aucune autre qui soit au Théatre. »

« Cette Piece, réduite à trois actes, avec des intermedes de chant et de danse, et terminée par une cavalcade, dont Joly fut l'ordonnateur, a été représentée en 1721, devant le Roi, sur le Théatre de la grande Salle des Machines aux Tuileries, Méhémet Effendi, Ambassadeur de la Porte y assistant avec sa suite. » Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 274; Histoire du Théatre François, par le Chevalier de Mouhy, tome premier, page 143; et Dictionnaire des Théatres, par Léris, page 150.

Depuis ce tems-là, Don Japhet d'Arménie est toujours joué de la premiere maniere; c'est-à-dire, en cinq actes, mais avec la cavalcade, et l'on en donne chaque année plusieurs représentations.

D. JAPHET, D'ARMÉNIE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente une place du Village d'Orgas.)

SCENE PREMIERE.

D. ALPHONSE ENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.

MARC-ANTOINE.

LA résolution est tout-à-fait étrange.

D. ALPHONSE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

MARC-ANTOINE.

Moi, je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attends rien de bon de ce déguisement.
Encor si vous vouliez seulement me permettre
D'envoyer à Madrid le moindre mot de lettre,
Votre mere seroit moins en peine de vous :

Elle croit que son fils, de sa niece l'époux,
A trouvé dans Séville, en Don Sanche son frere,
Un oncle, un bienfaiteur, et comme un nouveau pere;
Et que, riche Seigneur, de Seigneur indigent,
Vous avez de son frere et la fille et l'argent.
Cependant dans Orgas un malheureux village,
Emporté des desirs d'un homme de votre âge,
Sans songer qu'à Séville un grand bien vous attend,
Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend:
La villageoise est belle et jeune, je l'avoue;
Don Alphonse en passant peut la coucher en joue,
Et s'il la peut blesser, bon! c'est autant de pris;
Mais être avec fureur de son amour épris,
Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance.
Et connoissez-vous bien ce révérend Seigneur,
A qui vous vous voulez donner pour serviteur?

D. ALPHONSE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entends dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALPHONSE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou de plus.

D. ALPHONSE.

Encore mieux;
J'aurai mon passe-tems d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire et l'histoire et la vie.

Il se fait appeller Don Japhet d'Arménie,
Venu de pere en fils du puîné de Noé :
Voilà le maître à qui vous vous êtes loué.
Alors que Charles-Quint passa par son village,
On mena devant lui ce sage personnage :
Il le trouva plaisant ; il lui donna du bien,
Lui fit suivre la Cour ; et, presque en moins de rien,
Le drôle a si bien fait, par son humeur plaisante,
Qu'il possede aujourd'hui cinq mille écus de rente.
César ayant quitté l'Espagne, il a voulu
Paroître en son village, où faisant l'absolu,
(Car il est glorieux) son bien et sa marotte
Ont si mal réussi chez le compatriote,
Que, couru des enfans, des autres maltraité,
Et de fréquens affronts tous les jours irrité,
Comme dans son pays on n'est jamais prophete,
Il en est à la fin délogé sans trompette,
Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas,
Où l'on l'a bien reçu, ne le connoissant pas.
En peu de mots voilà quel est le personnage.

D. ALPHONSE.

Tout ce que tu dis là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'apperçois venir, et le Bailli du Bourg,
Qui le croit, sot qu'il est, un des Grands de la Cour.

D. ALPHONSE.

Eloignons-nous.

(*Don Alphonse et Marc-Antoine sortent.*)

J'ai six mille ducats tous les ans à manger.)
Le Cacique Uriquis et sa fille Azateque,
L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizeque,
Etant venus en Cour pour se dépayser,
L'Empereur, mon cousin, me força d'épouser
Cette jeune Indienne, un peu courte et camarde;
Mais pourtant agréable en son humeur hagarde.
A mes noces le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent, même il trépudia...
Entendez-vous le mot trépudier, compere?

LE BAILLI.

Non, par ma foi! Monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser en vulgaire.
Enfin, en équipage à ma grandeur égal,
Mon train, moitié sur mulle, et moitié sur cheval,
Dans mon pays natal je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis et ma femme sa fille.
Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-pere Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût en nos vins. Ma compagne de couche
Fut, comme son papa, fort sujette à sa bouche:
Enfin, elle mourut d'un excès de melon,
Et son pere Uriquis d'un ulcere au talon.
De ce beau-pere éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,
Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent;
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,

Et bientôt ; car prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite.
Bailli, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite ;
Nobles, bien faits, adroits, sobres, et parlant peu.

LE BAILLI.

Je vous en ai déja trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu !

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne vous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six pages,
Sans les valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLI.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom ?

LE BAILLI.

Je m'appelle Alonzo - Gil - Blas - Pedro - Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de baptême ?

LE BAILLI.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher compere,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un pere.

LE BAILLI.

Vous ferai-je venir vos valets ?

D. JAPHET.

Promptement.

(*Le Bailli sort.*)

SCENE III.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

FOUCARAL, ce Bailli me plaît extrêmement.

SCENE IV.

TORRIBIO PONCIL, PASCAL ZAPATERO ou MARC-ANTOINE, LLORENTE RIBEROS, D. ROC ZURDUCACI, ou ALPHONSE ENRIQUEZ, D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI.

LE BAILLI, *à Don Japhet.*

JE vous amene ici la fleur de la contrée.

D. JAPHET.

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

(*Les quatre valets, dont deux sont fort mal vêtus, savoir : Torribio Poncil et Llorente Riberos disent, tous à la fois, leurs noms, d'un ton fort éloigné de celui de Don Japhet.*)

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatero.

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. ALPHONSE.

Don Roc Zurducaci.

(Ensemble.)

D. JAPHET.

Comment ! tous à la fois?
Parlez séparément, et modérez vos voix.

(A Torribio Poncil.)

Toi, parle et dis ton nom, jeune homme au naz de cabre.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pays?

TORRIBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

(A Llorente Riberos.)

Maudit pays. Et toi ?

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. JAPHET.

Ton pays ?

LLORENTE RIBEROS.

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu ?

LLORENTE RIBEROS.

De Miros.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatero.

D. JAPHET.

Ton pays ?

MARC-ANTOINE.

Allobroge.

D. JAPHET.

Attends une autre fois qu'un Maître t'interroge ;
Et ton pays natal, quel est-il ?

MARC-ANTOINE.

Annecy.

D. JAPHET.

(A Don Alphonse.)

Haie ! aux autres. Et toi ?

D. ALPHONSE ENRIQUEZ.

Don Roc Zurducaei.

D. JAPHET.

Biscayen ?

D. ALPHONSE.

Non, Monsieur ; je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parois grand fripon.

D. ALPHONSE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom apostat :
Changeant Poncil en Ponce à mon majordomat,
Il pourra parvenir ; mais, avant toute chose,
Il faut, au nom de Ponce, ajouter Don, pour cause.
Llorente Riberos aura nom Ribera.
Pascal Zapatero, Don Pascal Zapata.
Ils prendront tous le Don, comme le majordome,
Et seront dans deux ans des plus grands du royaume.
Quant au Galicien Don Roc Zurducaci,
Je lui donne congé de s'appeller ainsi :
Auroit-il bien l'esprit d'être mon secrétaire ?

D. ALPHONSE.

Jeune comme je suis, Monsieur, je sais tout faire;
Je rase, je blanchis, je cous, je sais saigner,
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner;
Je travaille en parfums, je sais la médecine ;
J'entends bien les procès, et fais bien la cuisine;
Je suis grand spadassin, excellent Écuyer,
Fort entendu chasseur, et parfait jardinier :
J'écris françois, gothique, italien, tudesque;
J'écris en héroïque, aussi-bien qu'en burlesque;
Je fais des impromptu, rondeaux et bouts rimés:
Bref, je suis bel-esprit, et des plus renommés;
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. JAPHET.

Et plus que digne. Holà ! je casse tous les autres;
Car lui seul me suffit, avec mon Foucaral.

(*Torribio Poncil et Llorente Riberos sortent.*)

SCENE V.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET LE BAILLI, FOUCARAL.

D. ALPHONSE.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.

D. JAPHET, *à Foucaral.*

(A D. Alphonse.)

Qu'il soit mis sur l'état. Pourquoi cette soutane?
Etes-vous *in sacris*, *id est* anti-profane?
Etes-vous Médecin? Etes-vous Avocat?

D. ALPHONSE.

Monsieur, je suis pourvu d'un bon canonicat.

D. JAPHET.

De Rome j'obtiendrai, par grace singuliere,
Que vous puissiez aller vêtu d'autre maniere;
Le Pape mon cousin ne m'en peut refuser:
Quittez donc la soutane, ou l'achevez d'user....
Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

N'étant que secrétaire,
Le Don à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALPHONSE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci ?

D. ALPHONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Don Pascal Zapata sera mon contrôleur ;
Et vous, Zurducaci, vous choisirez mes Pages.

D. ALPHONSE.

C'est à moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL.

Et bien galeux aussi.

D. JAPHET.

Faquin de Foucaral !
Epargnez le prochain, sans en dire de mal.

(A part.)

Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante ;
Je m'en vais exercer ma vertu carminante
Dans les lieux d'alentour.... Que l'on m'attende ici....
Foucaral !

FOUCARAL.

On y va.

(D. Japhet, le Bailli et Foucaral sortent.)

SCENE VI.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Nous voilà, Dieu merci,
Enrôlés dans le train de Japhet d'Arménie,
Ou plutôt, nous voilà gradués en folie.
Madame votre mere....

D. ALPHONSE.

Ah ! ne me dis plus rien.
Je pourrois faire mieux, et je le sais fort bien;
Et, pour toi, tu feras sagement de te taire :
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire....
Mais j'apperçois venir celle qui m'a charmé.
Vis-tu jamais un corps par le ciel mieux formé ?
Et si je te disois qu'un esprit admirable
Anime ce beau corps, te serois-je croyable ?

MARC-ANTOINE.

Non, par ma foi ! Monsieur.

D. ALPHONSE.

Eloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement, vous êtes tout en feu.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

LÉONORE, MARINE.

LÉONORE.

Je ne le puis céler, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,
Puisqu'il vous aime aussi. Voulez-vous tout-à-l'heure
Que j'aille lui parler ?

LÉONORE.

Ah ! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout ?
Je ne le pense pas, car il en a dans l'aile,
Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
Pourquoi donc tant pleurer ? Quelqu'autre de ce bourg
A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour ?
Vous êtes belle et riche, et quoique villageoise,
Vous pouvez aspirer à devenir bourgeoise.
S'il étoit grand Seigneur, comme il n'est qu'écolier....

LÉONORE.

Si, tel que tu le vois, il étoit Cavalier.

MARINE.

Est-ce lui qui le dit ? il ne l'en faut pas croire :
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LÉONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté
Par quel moyen je sais quelle est sa qualité.
Te souvient-il du jour que du prochain village,
Le peuple dans Orgas vint en pélerinage ?
Te souvient-il aussi de ces deux Courtisans
Qui se vinrent mêler parmi nos paysans,
Dont l'un étoit fort jeune et de fort bonne mine ?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, et que sur sa poitrine
Il portoit la croix rouge, et même qu'il vous prit
Par deux fois à danser. Son compagnon me fit
Mille discours en l'air. Le fils du vieux Ramire
En fut jaloux de vous, et nous en fit bien rire.
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir ?
Je ne vois pas encore où vous voulez venir.

LÉONORE.

Quoi ! tu ne le vois pas ? As-tu des yeux, Marine?

MARINE.

J'en ai ; mais je ne suis sorciere, ni devine.

LÉONORE.

Je ne le suis non plus que toi ; mais toutefois,
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu vois
En habit d'écolier, et dont je suis éprise,
Est le beau Courtisan, qui pour moi se déguise.
Dès le jour qu'il parut dans notre bourg d'Orgas,
Je le reconnus bien, et ne me trompai pas ;
Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assure
Le fondement certain de cette conjecture.
Une lettre rompue, et qui s'adresse à lui,

De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui :
Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,
Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connoître,
Sans témoins je l'ai prise, et, le mieux que j'ai pu,
Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu.
Non que de mon humeur je sois fort curieuse ;
Mais je l'aime, Marine, et mon ame amoureuse
Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai
Pour qui mon cœur faisoit son premier coup d'essai.
Ma curiosité m'apprit, à mon dommage,
Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le village :
Je vis qu'il s'appelloit Don Alphonse Enriquez ;
Je vis de plus, Marine, en termes fort exprès,
Qu'il se va marier richement à Séville,
Où l'attend un parti de sa même famille.
Sa mere lui mandoit (car c'étoit de sa part
Que la lettre venoit) que depuis son départ,
On n'avoit eu de lui ni lettres, ni nouvelles,
Et qu'elle s'en trouvoit en des peines mortelles.
Tu peux juger par là de l'état où je suis.
A chasser mon amour je fais ce que je puis,
Et tant plus à chasser cêt amour je m'efforce,
Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force ;
Mais, quelque fort qu'il soit, il cede à ma raison,
Qui doute qu'un jeune homme, et de bonne maison,
Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime ;
Et bien que je sois foible à régler mes desirs,
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs.

Il est vrai que j'abhorre un homme de village,
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille long-tems.

LÉONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtans.

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire?

LÉONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'écolier?

LÉONORE.

Qu'il pleure et qu'il soupire:
Je pleure et je soupire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposoit avec sincérité
D'être votre mari, feriez-vous l'insensible?

LÉONORE.

Ah! ne me parle point d'une chose impossible!

MARINE.

Pourquoi non? S'il vous aime, il faut tout espérer
D'un homme qui pour vous s'amuse à soupirer,
Plutôt que de s'aller marier à Séville,
Où l'attend, dites-vous, je ne sais quelle fille.
Mais vous vous y prenez de mauvaise façon:
Il est tout feu pour vous, et vous êtes glaçon.
Cependant vous l'aimez: voyez quelle foiblesse!
Par ma foi! si j'étois de quelqu'un la maîtresse,

Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous,
Ce galant déguisé qui vous fait les yeux doux,
Sans me donner la gêne, en sotte villageoise,
S'il me disoit : je t'aime. Et moi, vous, lui dirois-je ;
Car, quand on aime bien, pourquoi dire que non ?
Vous brûlez toute vive ; et, de grace ! à quoi bon
Cette rigueur forcée ? Aimez-le, s'il vous aime :
Je le dis tout de bon ; je le ferois de même.
Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien :
Promettez-lui beaucoup ; ne lui permettez rien.
Si son amour le presse, il faudra bien qu'il chante,
Ou son amour pour vous sera peu véhémente.
S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,
Qu'il le fasse aussi-tôt, car ce n'est que ruser
D'épouser en papier, ou donner sa parole.

LÉONORE.

Que je suis malheureuse, et que Marine est folle !

SCENE VIII.

ALPHONSE, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Léonore, il est tems que j'apprenne mon sort,
Et que vous me donniez ou la vie, ou la mort.
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire ;
Vous ne me dites rien, quand j'ose vous le dire.
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,

Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non.
Je sais que la beauté, quand elle est peu commune,
Peut soumettre à ses pieds la plus haute fortune;
Et quand bien je serois riche et de qualité,
Que mon amour seroit une témérité.
Je ne vous dis donc point que le bien de mon pere
Me pourroit élever au bonheur que j'espere,
Si par-là seulement on vous peut espérer,
Les grands Rois seulement peuvent vous adorer.
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même:
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime;
Et, par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion.
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espérance.

LÉONORE.

Consultez là-dessus votre persévérance;
C'est de-là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir si je vous aime ou non.
Mais le tems seulement me la fera connoître.

D. ALPHONSE.

Je puis donc espérer?

LÉONORE.

Cela pourroit bien être...
Marine, allons-nous-en.

(*Léonore et Marine sortent.*)

SCENE IX.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

LA peste! qu'elle en sait!
Eh bien! de son secours êtes-vous satisfait?

D. ALPHONSE.

Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

MARC-ANTOINE.

Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. JAPHET, FOU-CARAL.

D. JAPHET.

FOUCARAL ! Foucaral !

FOUCARAL.

Monseigneur ! Monseigneur !

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir ?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur !

Et le Bailli, vient-il ?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne.

(*Foucaral sort.*)

SCENE II.

D. JAPHET, *seul.*

Car encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne
Dans ce malheureux bourg, rempli de gens grossiers.
Avec ce Bailli seul je parle volontiers :
Il n'est que demi fat pour être de village.
Mais ne viendra-t-il pas ? sait-il bien que j'enrage,
Alors qu'il faut attendre ? Holà ! ho, Foucaral !
Don Roc Zurducaci ! Don Zapata Pascal !
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guere
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derriere.
Holà ! mes gens ! mon train ! Oh ! les doubles coquins,
Les gredins, les bourreaux, les traîtres, les faquins !
Sachent tous mes valets que ma bonté se lasse !
Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les casse !
Je m'en vais tant crier qu'ils viendront, les marauds !

SCENE III.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, LE BAILLI, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Monsieur, ne criez point, tous vos gens, en un gros,
Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Eh bien donc je m'apaise.
J'avois déja les yeux ardens comme la braise.
Don Pascal Zapata, Don Roc Zurducaci,
Je veux être servi.

D. ALPHONSE.

Nous vous servons aussi.

D. JAPHET.

Bailli?

LE BAILLI.

Monsieur.

D. JAPHET.

Le bourg est-il chargé de tailles?
Est-il noblifié de vives antiquailles?

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

D. JAPHET.

A-t-il des hobereaux?

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entends de ces gentilshommeaux,
Des tireurs en volant, des tyrans de village,
Des nobles?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage?

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire, les uns
Nobles comme le Roi, les autres fort communs;
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambiguë,
Qu'on reconnoît vilains dès la premiere vue!

LE BAILLI.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre?

LE BAILLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Des enfans en ont-ils en grand nombre?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Déja grands?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Mal encombre
Puisse arriver à qui me répond toujours oui!

LE BAILLI.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! le traître ! Eh quoi ! tout aujourd'hui,
Il consentira donc ?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! j'enrage !
Dis-moi non, malheureux ! et change de langage ;
Conteste seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, Monsieur,
Je ne vous entends point.

D. JAPHET, *à Don Alphonse qui rit.*

Vous faites le rieur,
Don Roc Zurducaci ?

D. ALPHONSE.

Non, Monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre
Qui me va tout nier.... Bailli, dans le bourg vôtre,
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui ?
Le bon Bailli va me répondre encore *oui.*

LE BAILLI.

Ne vous entendant point, je ne sais que vous dire.

D. JAPHET, *à part.*

Je ne sais si je dois le quereller ou rire.

(*Haut.*)

Esprit bouché ! dis-moi, *joue*-t-on dans ton bourg,
Aux cartes, aux tarots, aux dés ?

LE BAILLI.

Oui, tout le jour
On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles ?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur, pour ma part, j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge ?

LE BAILLI.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi ! vous n'avez encor que de petits enfans.
Ne s'en trouve-t-il point qui soient déja venues ?
Je ne hais point cela ; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégoûté !

LE BAILLI.

La fille à Jean Vincent,
Le collecteur du bourg, seule en vaut plus d'un cent...
(*Don Alphonse appercevant Léonore et Marine, va au-devant d'elles.*)
Mais la voilà qui parle à votre secrétaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée !

D. JAPHET, *à Foucaral.*

En mon nom va lui faire
Un petit compliment, et me la fais venir :
J'ai dessein de la voir et de l'entretenir.
Dis-lui d'abord mon nom, Don Japhet d'Arménie ;
Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

SCENE IV.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI, LÉONORE, MARINE.

D. ALPHONSE, *à Léonore, au fond du Théâtre.*

QUE maudit soit le fou ! son laquais vient à nous.

FOUCARAL, *à Léonore.*

De la part de Japhet, le Cacique des fous,
Je viens, plus fou que lui de servir un tel maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudroit bien paroître.

D. JAPHET, *ayant suivi son laquais.*

Le voilà tout paru. Par l'ame de Noé !
La sotte a l'œil brillant et l'air fort enjoué.

LÉONORE.

Quoi ! vous m'appellez sotte ?

D. JAPHET.

Ah ! petite mignonne !
Sotte entre Courtisans, c'est-à-dire friponne.

LÉONORE.

Friponne ! encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émerillonné :
Ah ! si le ciel t'avoit fait naître une Duchesse ;
S'il t'avoit seulement fait naître une Comtesse,
Nous pourrions, en vertu du lien conjugal,

Coucher en même lit, sans qu'on en dît du mal !
Mais, hélas ! par malheur ta naissance est trop basse,
Et l'hymen entre nous auroit mauvaise grace.
Si bien que sans rien craindre et sans scrupuliser,
A simple concubine il faut s'humaniser,
Si tu veux posséder un corps comme le nôtre.

LÉONORE.

Monsieur, vous me prenez sans doute pour une autre.
Si le ciel vous a fait trop grand Seigneur pour nous,
Le ciel m'a fait aussi pour un autre que vous....
Marine, allons-nous-en.

D. JAPHET.

Ah ! beauté printanniere,
Veux-tu me fuir ainsi, comme une bête fiere ?
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné
Le pardonnable effet d'un amour forcené.
(*A Marine.*)
Et toi, de ce lion tigresse inséparable,
N'auras-tu point pitié d'un amant misérable ?

MARINE.

Et vous, Monsieur Japhet, de Noé descendu,
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de bien perdu :
Léonore n'est point lion, ni moi, Marine,
Je ne suis point tigresse, et n'en ai point la mine ;
Je suis bonne Chrétienne, et Léonore aussi :
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraise : ah ! mouche-guêpe !
Tu ne dois point trouver à redire à mon crêpe.

Après avoir perdu ma fidelle moitié,
Au moins devois-je un crêpe à sa rare amitié....
Zurducaci!

D. ALPHONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,
Et ne l'approche point, sous peine de ma haine :
Je veux par des mépris un peu l'humilier....
Mais que veut ce bon-homme avec ce cavalier?

LE BAILLI.

Je crois que c'est à moi qu'il en veut.

SCENE V.

JEAN VINCENT, RODRIGUE, LE BAILLI, D. JAPHET, FOUCARAL, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, LÉONORE, MARINE.

JEAN VINCENT.

A VOUS-MÊME.
(*A Rodrigue.*)
Monsieur, c'est le Bailli.

D. JAPHET, *à part.*

Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.

Ma foi! tout aujourd'hui, ce cavalier et moi,
Nous vous avons cherché.

LE BAILLI, *à Rodrigue.*

Je suis comme le Roi.

On me trouve où je suis.

D. JAPHET.

Il ne me quitte guere.

RODRIGUE, *au Bailli.*

Cette Lettre, Monsieur, vous apprendra l'affaire
Qui m'achemine ici.

LE BAILLI, *lisant l'inscription.*

« Pour le Bailli d'Orgas. »

Je le suis, grace à Dieu, vous ne vous trompez pas.

(Il lit.)

« Bailli d'Orgas, ne manquez pas, la présente reçue, » de mettre entre les mains du Gentilhomme que je » vous envoie, une jeune fille, nommée Léonore, » qu'un laboureur d'Orgas, nommé Jean Vincent, a » nourrie dès son bas âge : elle n'est pas sa fille, comme » il a fait croire à tout le monde ; elle est ma niece, fille » de Don Pedro de Tolede, Ambassadeur à Rome. »

DON FERNAND DE TOLEDE,
Commandeur de Consuegre.

MARINE.

Jean Vincent, est-il vrai ?

JEAN VINCENT.

N'en doute point, Marine.

D. JAPHET.

Puisque la villageoise est d'illustre origine,
Graces à son destin ; je puis, sans déroger,
Avec elle bientôt sous l'hymen m'engager.

(*A Léonore.*)

Adorable beauté, qui, d'une seule œillade,
Avez d'un homme sain, fait un homme malade;
Puisque le Commandeur peut disposer de vous,
Jettez les yeux sur moi, vous verrez votre époux.

D. ALPHONSE, *à part.*

Dieu m'en veuille garder !

FOUCARAL.

Et vous, belle Marine,
Don Foucaral peut-il, en vertu de sa mine,
D'un esprit sans pareil, et d'un corps sans égal,
Multiplier par vous le nom de Foucaral ?

MARINE.

Le nom de Foucaral ? qui, moi ? laquais immonde ?
Assez de Foucaral sans moi sont dans le monde.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort ?

LÉONORE.

Plus qu'on ne peut penser.

FOUCARAL, *à Marine.*

Ton bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLI.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée ?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée.
A la Cour de Madrid, où m'avoit appellé
Un malheureux procès pour un cheval volé,

Une vieille Duegne, un jour dans une église,
Me demanda mon nom. Avec grande franchise,
Je lui dis que j'étois un laboureur d'Orgas,
Appellé Jean Vincent. La vieille parlant bas :
Trouvez-vous, vers le soir, en tel lieu, me dit-elle ;
C'est pour votre profit si vous êtes fidele.
A ce mot de profit, jugez si je manquai
De me trouver au lieu qu'on m'avoit indiqué !
Je n'y manquai donc pas. La vieille gouvernante
S'y trouva devant moi, plus que moi diligente :
Elle mit dans mes mains un beau petit enfant
Qui n'avoit pas un jour, et de plus, de l'argent.
L'enfant étoit paré d'une chaîne massive.
Je ne refusai rien, et la Duegne craintive
M'ayant recommandé le sécret, s'en alla.
L'enfant est justement la Dame que voilà :
Je crois, par son moyen, que ma fortune est faite,
Comme on me l'a promis, la chose étant secrette.
Or, la chaîne, Messieurs, n'étoit pas de laiton :
Elle étoit d'or ducat du poids d'un quarteron.
Ma femme...

D. JAPHET.

Taisez-vous : il ne m'importe guere,
Si votre chaîne étoit ou pesante ou légere.
(*A Rodrigue.*)
Cavalier, vous direz au Seigneur Commandeur,
Que le noble Japhet est fort son serviteur,
Et qu'il se réjouit que son nom soit Tolede,
Qu'en noblesse ici-bas le Roi même me cede ;
Car je suis Don Japhet, de Noé petit-fils.

[illegible] par un ordre préfix,
[illegible] fameux patriarche,
[illegible] avec son arche.
[illegible] m'aller,
[illegible] à marier;
[illegible] par hommère
[illegible] la fête,
[illegible] laisser
[illegible]
[illegible];
[illegible] l'abondance!
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Seigneur?

[illegible]

[illegible]

[illegible] l'honneur.

[illegible]

[illegible] d'Espagne.

[illegible]

[illegible] !

[illegible]

D. JAPHET.

D. JAPHET.

Eh ! je vous en dispense :
Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance....
Pascal, Roc, Foucaral, et vous, Bailli d'Orgas,
Suivez-moi, toutefois.... Non, ne me suivez pas....
Ou bien, suivez-moi donc... Et vous, ô beauté fiere !
Votre oncle vous va faire agir d'autre maniere ;
Il sait combien par moi l'on peut être ennobli.
Votre incivilité méritoit un oubli ;
Mais je pardonne tout, à cause de votre âge :
La Cour vous ôtera bientôt l'air du village.
Oh ! que, joints par l'hymen, nous aurons de Japhets,
Et de corps et d'esprit également bien faits !...
Je vous ai déja dit, Monsieur mon Secrétaire,
De ne l'approcher point ; vous n'en voulez rien faire.
Vous me l'aviez bien dit, vous êtes factoton,
Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton...
Et vous qui l'écoutez, Madame Léonore,
Vous ne valez pas mieux... Et vous, Monsieur, encore,
Qui devriez à partir être plus diligent ;
Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.

(*Il sort, avec ses valets.*)

SCENE VI.

MARINE, LÉONORE, RODRIGUE, JEAN VINCENT.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,
Je le suis plus que lui... Madame, êtes-vous prête?
Votre carosse attend.

LÉONORE.

Je suis prête à partir.
Mais, Marine, sans toi je n'y puis consentir:
Me voudrois-tu quitter?

MARINE.

Vous me devez connoître,
Je vous suivrai par-tout, quand ce seroit au cloître.

JEAN VINCENT.

Devant que de partir, il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue; il faut promptement déloger.
Un relais nous attend dans un bourg où Madame
Pourra faire un repas.

LÉONORE.

En l'état où j'ai l'ame,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content,
Je suis ainsi que vous; je ne mange pas tant.

SCENE VII.

D. ALPHONSE, LÉONORE, MARC-ANTOINE, RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

D. ALPHONSE.

MADAME, Don Japhet, mon Seigneur et mon maître,
Vous mande que demain vous le verrez paroître.
Auprès du Commandeur, je voudrois bien savoir
Ce qu'il peut espérer de l'honneur de vous voir;
Avec juste raison pour lui je m'intéresse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma maîtresse;
Mais avec la fortune, un esprit peut changer.

LÉONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer.
Dites-lui cependant qu'il aime et qu'il espere;
Qu'il peut se montrer tel qu'il plairoit à mon pere,
Et s'il daigna m'aimer *tout* pauvre que j'étois,
Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,
Pourvu qu'il soit constant et qu'il soit véritable.

D. ALPHONSE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable,
Par le moindre regard nous permet d'espérer.
Oui, Madame, on peut être en état d'aspirer
A quelque haut degré que le ciel vous envoie,
Pourvu qu'un peu d'espoir ressuscite ma joie.

LÉONORE.

Adieu, nous vous verrons avec le grand Japhet.

(*Alphonse et Marc-Antoine se retirent au fond du Théatre.*)

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paroît assez bien fait ;
Mais son galimathias donne assez à connoître
Qu'il a l'esprit malade aussi bien que son maître.

LÉONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le tems qu'il vous faut justement :
Allez tout de ce pas vous jeter en carosse.

(*Rodrigue, Léonore, Marine et Jean Vincent s'en vont.*)

SCENE VIII.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Et nous, droit à Séville achever notre noce.

D. ALPHONSE.

Nous n'en sommes pas là. Léonore n'est plus
Un reprochable objet de desirs superflus ;
A ses perfections la naissance étant jointe,
Nonobstant tes avis, je veux suivre ma pointe.
Demain avec Japhet j'espere de la voir ;
Et toi, sois complaisant, tu feras ton devoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre représente un sallon de la maison du Commandeur.)

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Vous dites donc, Monsieur, que ma bonne cousine,
Dans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine?
Son fils ne devroit pas lui donner tant d'ennui.
Mais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui?

D. ALVARE.

Depuis deux mois entiers qu'il partit de Séville,
Personne ne l'a vu dans cette grande ville;
Chez sa mere, à Madrid, il n'est point retourné.
Il peut être volé, malade, assassiné :
Il se fie un peu trop en son jeune courage,
Et n'a jamais été des hommes le plus sage.
Il a l'esprit, le cœur, la taille et la beauté;
Mais on lui trouve aussi trop de témérité.
Vous auriez grand'pitié de cette pauvre mere,
A voir de la façon qu'elle se désespere;

Elle craint pour son fils un malheur imprévu,
Lorsqu'elle l'espéroit de femme bien pourvu.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerai de toute ma puissance.
Pour moi, vous me voyez dans la réjouissance;
La fille de mon frere, une jeune beauté,
A qui même on avoit caché sa qualité,
Pour certaine raison que vous saurez ensuite,
A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite :
Elle vous plaira fort, et le bon Laboureur
Qui l'a si bien nourrie, est un homme d'honneur....
Mais que veut ce garçon en son habit bizarre?

SCENE II.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL.

Monseigneur, Don Japhet, des hommes le plus rare,
Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,
M'envoie ici savoir, si vous trouverez bon
Que sa digne personne, et sa fine folie
Viennent chasser d'ici toute mélancolie.

LE COMMANDEUR.

Quel est donc ce Japhet que je ne connois point?

D. ALVARE.

Japhet? c'est la folie en chausse *et* en pourpoint.

L'Empereur, en vertu de son extravagance,
En a fait en deux ans un homme d'importance,
Et d'un gueux mort de faim, un fou très-opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent
Pour un Ange d'Orgas, Madame Léonore,
Votre Niece, Monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyois encore
Auprès de l'Empereur.

FOUCARAL.

Son bon tems est passé,
Et l'Empereur enfin s'en est, dit-on, lassé.
Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espere
Qu'il obtiendra de vous, et de Monsieur son pere,
Madame Léonore, et je ne pense pas
Qu'il soit encor long-tems sans venir sur mes pas,
Tant sa présomption incessamment le presse
De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,
Et de venir ici trancher du grand Seigneur;
Car c'est là sa marotte.

LE COMMANDEUR.

Il me fait trop d'honneur;
Ma niece Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse.
Il est un peu plus fou qu'il n'étoit à la Cour:
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour!

LE COMMANDEUR.

Nous en régalerons notre chere cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tue, et m'assassine.
S'il étoit marié, je le serois aussi
Avec sa sœur que j'aime, et qu'elle amene ici.
Vous le saurez, Monsieur, ce que j'ai fait pour elle;
Cependant depuis peu cette mere cruelle
A soi-même, à sa fille, et plus encore à moi,
Differe notre hymen, et ne dit point pourquoi;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, Monsieur, vous pouvez m'obliger.

LE COMMANDEUR.

Je vous entends; il faut la chose ménager,
Et bien prendre son tems.

FOUCARAL.

Avec votre licence,
Je m'en vais donner ordre à notre subsistance,
Et visiter l'office.

LE COMMANDEUR.

Et quand arrive-t-il,
Votre maître Japhet?

FOUCARAL.

Son esprit volatil,
Pressé de son amour qui lui donne des ailes,
Le rangera bientôt auprès des Demoiselles.

(Foucaral sort.)

SCENE III.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

JE veux bien recevoir ce second Don Quichot,
Instruire tous mes gens, et leur donner le mot,
Afin que rien ne manque à la cérémonie,
Dont je veux achever Don Japhet d'Arménie.

D. ALVARE.

Il est tout achevé, si jamais on le fut;
Il a l'esprit gâté, si jamais homme l'eut.
C'est un fou très-complet.

SCENE IV.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL, *revenant précipitamment au Commandeur.*

DON Japhet le fantasque,
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un basque;
Il arrive.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Eh ! mon Dieu, courez-y promptement,
Seigneur Alvare; allez l'amuser un moment,
Cependant que j'irai donner ordre à la piece.

(Don Alvare sort.)

SCENE VI.

LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma niece....
Il n'en est pas besoin, car elle vient à nous.

SCENE VII.

LÉONORE, MARINE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

MA niece, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave Don Japhet, des hommes le plus sage.

LÉONORE.

Je ne mérite pas un si grand personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir ;
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

(*Il sort avec Rodrigue.*)

SCENE VIII.

LÉONORE, MARINE.

MARINE.

DIEU sait si l'écolier sera de la visite.

LÉONORE.

J'en ai grand peur, Marine ; et d'un autre côté,
Du desir de le voir mon esprit est tenté.
Je n'avois contre moi que ma basse naissance,

Et je crains aujourd'hui d'un pere la puissance,
Qui, sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
Peut-être a fait déja sur moi quelque projet,
Et m'aura destiné quelque mari funeste,
Qui n'aura que du bien, et n'aura pas le reste.
Je suis digne d'Alphonse, il est digne de moi;
Mais quand on a son pere, on ne peut rien de soi,
Et j'aurois beau l'aimer, et m'en voir adorée,
Qu'un tel bien, sans mon pere, auroit peu de durée.

MARINE.

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu...

LÉONORE.

Pourrois-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune?...

(*On fait du bruit derriere le Théatre.*)

Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE, UN DOMESTIQUE DU COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *au Domestique.*

Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir:
Aux dépens de Japhet je veux me divertir.

(*Le Domestique sort.*)

SCENE X.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

LE COMMANDEUR.

DON Alvare, instruisez ma niece....

SCENE XI.

RODRIGUE, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

RODRIGUE.

PLACE! place!
Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

SCENE XII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *dans la coulisse.*

PASCAL, Roc, Foucaral!
Dites bien que je suis venu sur un cheval...
Les traîtres n'y sont plus!

SCENE XIII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *à ses gens qui arrivent.*

AH! canailles, canailles!
Vous m'avez donc quitté? Par droit de représailles,
Il faut que je vous quitte. O gibiers de corbeaux!
Puissiez-vous devenir chef-d'œuvres de bourreaux!

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,
Je me tiens très-heureux.

D. JAPHET.

Monsieur...

D. ALVARE.

A son mérite
Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu
Par-tout.

D. JAPHET.

Je...

D. ALVARE.

Par trois fois, qu'il soit le bien-venu.

D. JAPHET.

Messieurs...

D. ALVARE.

Le Commandeur, mon Seigneur et mon maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais...

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnoître
Tant d'obligation, je ne sais pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

D. JAPHET.

Enfin...

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons, par notre bonne chere,
De vous faire oublier la Cour.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

MARINE.

ET moi, j'espere
Que le grand Don Japhet m'aimera.

LÉONORE.

Quant à moi,
Je lui donne mon cœur, mon amour et ma foi.

D. JAPHET.

Ah ! Messieurs, permettez au moins que je réponde !
Treve de complimens, ou que Dieu vous confonde !...
Pascal, Roc, Foucaral ! parlons à notre tour.

SCENE XV.

Les mêmes, UN HARANGUEUR, *en soutanne.*

LE HARANGUEUR, *toussant, reniflant et se mouchant.*

Monsieur...

D. JAPHET.

Ventre de moi ! je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La Cour
Qui vous a vu briller comme le Zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un Roi d'Itaque...

D. JAPHET.

O de ces grands parleurs le plus impertinent !
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, *toujours reniflant et toussant.*

J'ai fait incontinent.
La Cour donc, dont jadis vous fûtes les délices,
De notre grand César Charles-Quint...

D. JAPHET, *à part.*

Quels supplices
Suis-je venu chercher ?

LE HARANGUEUR.

La Cour donc, où jadis
Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que...

D. JAPHET.

Concluez !

LE HARANGUEUR.

La Cour donc...

D. JAPHET.

Que fit-elle,
La Cour, la Cour, la Cour ?

LE HARANGUEUR.

La Cour donc qu'on appelle
Le céleste séjour...

D. JAPHET.

Quoi ! toujours renifler,
Moucher, tousser, cracher, et toujours me parler !
Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles ?
Eh ! de grace, Messieurs, je donne cent pistoles,
Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.

(*Le Harangueur sort.*)

SCENE XVI.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *à Don Alvare.*

De quoi diable sert-il à votre Commandeur ?

D. ALVARE.

C'est son grand Harangueur.

D. JAPHET.

O le plaisant office !
Et vous qui me parlez, quel est votre exercice ?

D. ALVARE.

Je suis son grand Veneur.

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là?

D. ALVARE.

Ce sont ses Officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà!
Et votre Commandeur reçoit ainsi son monde,
Et ne veut pas chez lui que personne réponde?

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis apperçu.
Mais l'Empereur saura comment on m'a reçu;
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite.
Reçoit-on bien un homme, alors que l'on le quitte,
Et qu'on lui met en tête un maudit Harangueur,
Qui m'auroit à la fin fait mourir de langueur?
J'en écrirai deux mots à l'illustre Duc d'Alve,

(*On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.*)

Son parent et le mien... Bon Dieu!

D. ALVARE.

C'est une salve
Pour bien vous régaler.

D. JAPHET.

Ah! ma foi! je suis sourd.
Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour:
Niece du Commandeur, autrefois villageoise,
Et maintenant grand'Dame, et Dame discourtoise,

Est-ce de guet-à-pens, ou bien par cas fortuit
Que l'on m'a voulu perdre à force de grand bruit,
De cent sots complimens, sans y compter le vôtre,
Contre moi décochés, entassés l'un sur l'autre?
N'étoit-ce pas assez pour me faire enrager,
Sans qu'un chien d'Harangueur me vînt aussi charger
De son hem, de sa toux, de sa renifflerie?
Et pourquoi, sur le tout, cette mousqueterie?
A moi, de l'arme à feu l'ennemi capital!
Rendez-moi donc réponse, ange ou démon fatal.

(*Léonore fait semblant de parler, et ne fait qu'ouvrir la bouche sans prononcer.*)

Parlez haut, parlez haut, sans tant mâcher à vuide.
Oh! que l'amour devient à mon goût insipide!
Je ne vous entends point; me parlez-vous, ou non?
Elle me parle, hélas! je suis sourd, tout de bon!
Elle vient de parler, c'est moi qui n'entends goutte;
Le cousin de César est assourdi sans doute.
A mon âge, Messieurs, n'est-ce pas grand'pitié.
De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié?
Parlez bien haut, Messieurs, de grace! à la pareille.
Vérifions un peu ma surdité d'oreille.

(*Tous font semblant de parler, et ne font qu'ouvrir la bouche sans prononcer.*)

Hélas! on s'égosille, et je n'entends non plus
Que si l'on me vouloit emprunter mes écus.
Maudit amour! maudit Orgas! maudit voyage!
Maudite Léonore! et maudit son visage!

SCENE XVII.

Les mêmes, LE COMMANDEUR.

D. JAPHET.

AH ! Commandeur d'enfer, vous voilà de retour ?
En êtes-vous bien mieux, de m'avoir rendu sourd ?
Vous riez, est-ce ainsi que mon malheur vous touche ?
Peste soit du grand fou ! comme il ouvre la bouche !
(*Tous rient sans éclater.*)
O le fâcheux objet, alors qu'on n'entend rien,
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !
Sur mon Dieu, je voudrois aussi perdre la vue,
Afin de ne voir point cette sotte cohue ;
J'aimerois bien mieux voir un troupeau de sergens.
O que les grands Seigneurs ont de vilaines gens !....
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage :
Me voilà revenu de mon beau mariage.
Dieu m'a donné l'ouïe, et Dieu m'en a perclus ;
Et que de Léonore on ne me parle plus.
La drôlesse me coûte et l'honneur et l'ouïe,
Et je ne l'en vois pas guere moins réjouie.
Si jamais à coquette !....

LE COMMANDEUR *parle tout de bon.*

Ah ! tout beau, Don Japhet,
Vous guéritez bientôt.

D. JAPHET.

J'entends bien en effet :
Ah ! sur mon Dieu, j'entends !

LÉONORE, *parlant le plus haut qu'elle peut.*

Monsieur ?

D. JAPHET.

Tous doux, la peste !

LÉONORE, *toujours haut.*

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Je vous entends de reste ;
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR, *fort haut.*

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin, Commandeur de mon ame ;
Je vous entends, mon cher... Grand Dieu ! que je réclame,
Si vous m'avez donné la faculté d'ouïr,
Léonore peut bien encor se réjouir ;
Je ne rétracte point le don de ma franchise.
Mais qu'on reparle encor pour assurer la crise,
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE, *fort haut.*

Monsieur, assurément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ah ! parlez doucement ;
Vous me rassourdissez ! La peste ! comme il crie !
On diroit qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

TOUS *à la fois et fort haut.*

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Bon Dieu, vous criez tous !
J'aimerois bien autant ouïr hurler des loups.

LE COMMANDEUR, *toujours haut.*

On s'est accoutumé.

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume ;
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

TOUS, *fort haut.*

Vous nous entendez donc ?

D. JAPHET.

Eh ! oui, je vous entends,
Pour la centieme fois ; mais c'est malgré mes dents.
Qu'on me donne un fauteuil, Messieurs, et tout-à-l'heure ;
Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure...
Et, si vous m'aimez bien, notre cher Commandeur,
Qu'on ne me montre plus ce vilain Harangueur.
S'il me revient encor faire ses reniflades,
On me verra, ma foi ! sur lui faire gourmades....
Ne le voilà-t-il pas ?

SCENE XVIII.

Les mêmes; LE HARANGUEUR, *passant, toussant, reniflant près de Don Japhet, et ressortant tout de suite avec Rodrigue.*

SCENE XIX.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. ALVARE.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser.
(*Au Commandeur.*)
Pour un si grand Seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble:
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,
Et je ne voudrois pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auroient pu mieux faire.

Mais

Mais, pour vous obliger, j'oublierai le passé.
Je vous suis venu voir de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :
Que me répondez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui ; mais j'en mourrai, moi, si vous ne vous hâtez ;
Car je suis fort pressé de mes nécessités.
Nous autres esprits chauds, nous pressons les affaires :
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur !

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'Empereur
De vous bien régaler ; de plus, il amplifie
D'un brevet de Marquis Don Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'Empereur, mon cousin, me donne un marquisat ?
Bon parent, par mon chef ! le présent n'est pas fat ?
Un marquisat, pourtant, est chose fort commune ;
La multiplicité de Marquis importune :
Depuis que dans l'État on s'est emmarquisé,
On trouve à chaque pas un Marquis supposé,

D. ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé Rochesolles.

D. JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les Pôles,
Il n'en est pas un tel. Son nom vient d'un rocher,
D'où l'on voit chaque jour mille soles pêcher,
Dont la dîme est à vous.

D. JAPHET.

Est-ce un port?

FOUCARAL.

Magnifique!

D. JAPHET.

Le château du Marquis est-il beau?

FOUCARAL.

Tout de brique.

D. JAPHET.

Il durera long-tems. Les habitans du lieu,
Morisques ou Chrétiens?

FOUCARAL.

Grands serviteurs de Dieu.

D. JAPHET.

Les Dames?

FOUCARAL.

Elles sont et courtoises et belles.

D. JAPHET.

Douces?

FOUCARAL.

Comme du lait.

D. JAPHET.

Je les aime bien telles.
Et des couvents, combien?

FOUCARAL.

Neuf.

D. JAPHET.

Des paroisses ?

FOUCARAL.

Huit.

D. JAPHET.

Y prend-on des manteaux ?

FOUCARAL.

Par-ci, par-là, la nuit.

D. JAPHET.

Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de joie ?

FOUCARAL.

Selon.

D. JAPHET.

Et le Seigneur, fait-il battre monnoie ?

FOUCARAL.

Tant qu'il veut.

D. JAPHET.

Lieu public pour les Comédiens ?

FOUCARAL.

Fort beau.

D. JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'Italiens ;
Je les trouve bouffons. Mais, toi que j'interroge,
Es-tu natif du lieu pour en faire l'éloge ?

FOUCARAL.

Un maître que j'avois y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif.
Le Juge en est sévere.

D. JAPHET.

On y fait donc justice ?

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

D. JAPHET.

Je veux faire pourvoir, dans les prochains États,
A la confusion de tant de marquisats.

(*A Léonore.*)

Fais-m'en ressouvenir. O future Marquise !
Vous voyez que le ciel mes desseins favorise...
Mais, mon cher Commandeur, concluons vîtement ;
Je suis de mon amour pressé cruellement :
L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe ;
Mon esprit s'en altere, et mon corps s'en constipe.

LE COMMANDEUR.

Tenez bon quelque tems.

D. JAPHET.

Voire qui le pourroit !
Mon amour me conduit à mon trépas tout droit.

LE COMMANDEUR.

Encor faudroit-il bien donner ordre aux affaires.
Vos noces ne sont pas des noces ordinaires :
Il y faut des ballets, des combats de taureaux.

D. JAPHET.

Taureaux ! j'en suis ; je veux y jouer des couteaux,
Et donner au public, sans crainte de leurs cornes,

Echantillon sanglant de ma valeur sans bornes.
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

SCENE XX.

Les mêmes ; RODRIGUE.

RODRIGUE, *bas à l'oreille du Commandeur.*

MADAME Anne Enriquez,
Dans la cour du Château présentement arrive,
Si mal, qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

(*A Don Japhet.*)
Je vais la recevoir.... Monsieur, tout aussi-tôt,
Je reviens vous trouver.
(*Il sort avec sa suite et Foucaral.*)

D. JAPHET, *au Commandeur, qui sort.*

Allez, il ne m'en chaut,
Pourvu que mon soleil incessamment m'éclaire.

SCENE XXI.

D. JAPHET, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. JAPHET, *à part.*

MAIS ne la vois-je pas avec mon Secrétaire ?
Il est récidivant, le faquin ; et toujours
Il prend sa blanche main avec sa patte d'ours.
Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre ;
L'ayant surpris, le battre, et puis le faire pendre.

(*Il chante sur l'air de :* Las ! qui hâtera le tems ? *et s'approche doucement de Léonore.*

Beauté, seringue à brasier,
Cœur d'acier,
Tu m'as mis le flanc
A *feu et* à sang :
Hélas ! l'amour m'a pris
Comme le chat fait la souris.

(*Il saisit la main de Léonore à l'instant où Don Alphonse la baisoit.*)

Je t'y prends, grand pendard ! tu baises donc sa main ?
Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain.
Quoi ! ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,
A cette main d'ivoire ose faire des taches ?
Icare audacieux, téméraire Ixion,
Je te juge et condamne à décollation....

(*A Léonore.*)
Et toi, de qui je tiens la main très-inquinée,
Je t'exclus de l'honneur d'un futur hyménée!

LÉONORE.
Si vous voulez m'ouïr....

D. JAPHET.
Je serois un grand sot.

D. ALPHONSE.
Monsieur....

D. JAPHET.
Tais-toi, truand, pied plat, cagou, bigot!

LÉONORE.
Monsieur, assurément, si vous voulez m'entendre,
Vous connoîtrez l'erreur qui vous a pu surprendre.

D. JAPHET.
Je vous entends, parlez.

LÉONORE.
Votre homme m'ayant fait
Des complimens pour vous; pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandois par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étois tout à vous. Votre homme un peu trop prompt,
M'en a baisé la main, et fait rougir le front.
C'est de cette façon que s'est passé la chose.

D. JAPHET.
Tout de bon? mon courroux s'apaise par sa cause.
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus:
Je veux la dévorer de mes baisers goulus....

(*A D. Alphonse.*)

Don Roc, regarde-moi promener cette belle,
Aussi digne de moi que je suis digne d'elle....

(*A Léonore.*)

Vous m'aimerez bien fort?

LÉONORE.

Oui, je vous le promets
Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

(Le Théatre représente une Place où donne la Maison du Commandeur, décorée de balcons.)

SCENE PREMIERE.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger!

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALPHONSE.

Il n'y fut donc jamais?

MARC-ANTOINE.

Votre mere, peut-être....

D. ALPHONSE.

Ma mere avec son fils a toujours fait le maître;
Mais est-elle arrivée?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALPHONSE.

Hélas! que mon beau tems s'est bientôt obscurci!
Es-tu bien assuré que c'est elle?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALPHONSE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALPHONSE.

Je suis désespéré,
Et la terre et les cieux ont mon trépas juré.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverois la bonté de ma mere.

D. ALPHONSE.

N'ayant pas épousé la fille de son frere,
Elle m'ayant prié de le faire instamment,
Et moi l'ayant promis si solemnellement;
Alors qu'elle verra que j'ai fait le contraire,
Que pourrai-je lui dire? et qu'aura-t-elle à faire?
Me voudra-t-elle ouïr? tu connois son humeur,
Et de son esprit fier la sévere rigueur.
Je n'y vois nul remede : il faut que je m'absente;
Car irois-je ajouter au mal qui la tourmente,
La rage de me voir en ces lieux déguisé?
Au lieu d'être à Séville, a sa niece épousé?
Mais quitterois-je aussi la belle Léonore;
Un Ange à qui je plais, un Ange que j'adore,
Qui m'a donné son cœur en échange du mien?
Hélas! j'ai tout à craindre, et je n'espere rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirois ingénuement la chose,

D. ALPHONSE.

J'y suis tout résolu : tantôt, pourvu qu'elle ose
Paroître en son balcon, comme elle m'a promis,
Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCENE II.

MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

MARINE *à part, avec une bougie.*

A TELLE heure, une fille
Chercher un écolier ! l'ambassade est gentille !
Il faudroit pour le moins savoir l'art de Maugis,
Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALPHONSE.

Qui va là ?

MARINE.

Haye ! c'est moi.

D. ALPHONSE.

Qui vous?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALPHONSE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici?

MARINE.

Je vous y viens chercher.

D. ALPHONSE.

Je t'y cherchois aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse :
Léonore ne peut accomplir sa promesse.
Japhet à sa fenêtre en conversation,
Doit passer cette nuit par assignation;
De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre:
Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALPHONSE.

Il ne me restoit plus qu'un fou me vînt priver
Du bonheur le plus grand qui pouvoit m'arriver.
Quoi! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes?
Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes!
Et que veut-elle faire avec ce maître fou?

MARINE.

Son oncle le voulant, je ne vois pas par où
Elle peut s'exempter des choses qu'il desire.

D. ALPHONSE.

Un accident fâcheux que je lui voulois dire,
Se pouvoit éviter sans ce Prince des fous!
Je veux ici l'attendre et le rouer de coups,
Pour avoir ma raison du mal qu'il me procure:
L'exploit m'en est facile en une nuit obscure.
Retire-toi, Marine, ou bien demeure ici,
Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE,

MARINE, *en s'en allant.*

Léonore m'attend. Foin! ma bougie est morte;
Je pourrois bien heurter mon nez à quelque porte.
Peste soit de l'amour!

(Elle sort.)

SCENE III.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Nos fous viendront bientôt.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut.....
Les voici.

SCENE IV.

FOUCARAL, D. JAPHET, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, DES MUSICIENS.

FOUCARAL.

Cette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi j'en ferai d'autant plus de faux pas,

SCENE V.

D. JAPHET, FOUCARAL, MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

D. JAPHET.

Ecoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

(*Il chante.*)

Amour nabot,
Qui, du jabot
De Don Japhet,
As fait
Une ardente fournaise;
Hélas! hélas!
Je suis bien las
D'être rempli de braise.

Ton feu grégeois
M'a fait pantois,
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise;
Bon Dieu! bon Dieu!
Le cœur en feu,
Peut-on être à son aise?

Qu'en dis-tu, Foucaral, n'ai-je pas bien rimé?

FOUCARAL.

Ces mots nabot, jabot et pantois m'ont charmé.

D. JAPHET.

Je pourrois bien demain, après la jouissance,
Ainsi que de raison, produire quelque stance....
(*Don Alphonse frappe Don Japhet lentement, et Marc-Antoine frappe Foucaral très-vîte.*)
Ah! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu?

FOUCARAL.

Qui, moi? je viens aussi, ma foi! d'être battu.

D. JAPHET.

L'on redouble sur moi.

FOUCARAL.

L'on m'en a fait de même.

D. JAPHET.

Le bourreau qui me frappe est d'une force extrême!

FOUCARAL.

Et celui qui me frappe est un hardi frappeur.
Monsieur, si vous vouliez, je crierois au voleur.

D. JAPHET.

Ne gâtons rien.

FOUCARAL.

Morbleu! cependant l'on me gâte.

D. JAPHET.

Le lutin qui me bat n'a pas beaucoup de hâte;
Il frappe posément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
On m'a déja donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Ouf! Messieurs les frappeurs, je défends le visage.

FOUCARAL, *à Don Japhet.*

Ma foi! je vais crier.

D. JAPHET, *à Foucaral.*

Foucaral, soyez sage.

FOUCARAL.

Je ne le suis que trop, pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour sauver le visage aux dépens de nos os,
Mettons-nous ventre à ventre, et face contre face.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver?

(*Don Japhet et Foucaral se tiennent embrassés, et présentent le dos aux frappeurs.*)

D. JAPHET.

Maintenant, que l'on fasse
Tout ce qu'on voudra.

D. ALPHONSE.

Qui va là?

FOUCARAL.

Rien ne và.

D. ALPHONSE.

Comment?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

D. ALPHONSE, *à Marc-Antoine.*

Il faut s'en tenir-là;
C'est assez pour un coup.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

D. JAPHET, FOUCARAL.

FOUCARAL.

ON vous quitte des autres.
Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Aussi font bien les nôtres :
J'y sens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en sens gueres moins.

D. JAPHET.

Graces à Dieu, ceci s'est passé sans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'aventure une bonne fortune ?
Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne sers ici que de recors ?

D. JAPHET.

Il revient des esprits céans.

FOUCARAL.

Plutôt des corps
De frappante maniere, et de main vigoureuse.

D. JAPHET.

Je n'en rabattrai rien de ma verve amoureuse.
Je tiens tous ces coups-là fort au-dessous de moi.

FOUCARAL.

Je les tiens dessus vous.

D. JAPHET.

Je m'en veux plaindre au Roi.

FOUCARAL.

C'est fort bien avisé.

D. JAPHET.

Le balcon de ma belle
Doit être près d'ici : siffle.

FOUCARAL.

Répondra-t-elle ?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

(*Foucaral siffle.*)

SCENE VII.

LÉONORE, *à son balcon*, D. JAPHET, FOUCARAL.

LÉONORE.

Est-ce vous, Don Japhet ?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel ange, un peu mal satisfait
D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LÉONORE.

Je ne le puis céler ; le desir de vous voir
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Ah ! vous m'assassinez d'excès de courtoisie,
Alérion musqué, doux comme malvoisie !
Mais ne ferai-je point vers vous ascension ?

LÉONORE.

Aimable Don Japhet, c'est mon intention ;
Je m'en vais vous jeter l'échelle.

(*Elle lui jette une échelle de corde.*)

D. JAPHET.

Ah ! Séraphique !
Pour vous remercier foible est ma réthorique...

(*Montant à l'échelle.*)

Foucaral !

FOUCARAL.

Monseigneur ?

D. JAPHET.

Eh bien ! qu'en penses-tu ?
Je suis venu, j'ai vu.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral !

FOUCARAL.

Monseigneur ?

D. JAPHET.

Je monte, ou Dieu me sauve.
Foucaral !

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait ?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve.

FOUCARAL.

Et vous aussi.

D. JAPHET.

Va-t-en, Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers.

(Il sort.)

SCENE VIII.

D. JAPHET, LÉONORE, *sur le balcon.*

D. JAPHET.

En matiere d'amour, je n'aime pas un tiers.

LÉONORE.

Il faudroit retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Oui, ma belle,
Je la vais retirer cette divine échelle,
Par qui j'ai pu monter à votre firmament.

(Il entre dans le balcon et retire l'échelle.)

LÉONORE.

Je vous viens retrouver dans un petit moment;
Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille.

Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bienheureux Japhet.

LÉONORE.

Je ne reviendrai point, qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond et de durée.
S'il alloit découvrir ce que je fais pour vous,
Ce seroit fait de moi.

(*Elle rentre dans sa chambre et ferme la fenêtre.*)

SCENE IX.

D. JAPHET, *seul sur le balcon.*

Ce seroit fait de nous !
Ces assignations, ces balcons, ces échelles,
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage, ainsi qu'un perroquet ;
Je commence à trembler pour mon dessein coquet.
O des amans furtifs Déesse ténébreuse !
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,
Je t'offre, en sacrifice, un, deux, ou trois lirons,
Et deux gros chats-huans. Déesse des larrons,
De ton obscurité, redouble un peu la dose,
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose :
Prête-moi ta faveur à me bien divertir ;
Car j'en ai grand besoin pour ne te point mentir...
J'entends quelque rumeur. Le Ciel me soit en aide !

SCENE X.

D. ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE, PLUSIEURS DOMESTIQUES, D. JAPHET, *sur le balcon.*

D. ALVARE.

AMORCE le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remede.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur
Qui va par le balcon voler le Commandeur;
Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET.

Ah! Messieurs, suspendez la sentence mortelle:
Je ne suis point voleur; je ne suis seulement
Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidele amant:
De plus, l'on m'a battu, bien fort, depuis une heure.
Si frais battu, Messieurs, est-il juste qu'on meure?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux, à moi? Bon Dieu! ce seroit me blesser!
Un grand Seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vîte, qu'on me l'assomme!

RODRIGUE.

Tirerai-je?

D. ALVARE.

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau ! ne tirez pas :
Je ne vaux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, et jeter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance ;
Ou bien dépouillez-vous, sans faire résistance,
De vos chers vêtemens, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtemens, Messieurs, parlez-vous tout de bon ?
Savez-vous que je suis le plus frileux du monde ?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde ?
Vîte, qu'on me le fronde ; il ose raisonner.

D. JAPHET.

Frondeur, ne frondez pas ; je vais vous les donner.
Voilà, pour commencer, la rondelle et l'épée ;
Je me disois tantôt César, je suis Pompée :
César vint, vit, vainquit ; et moi je suis venu,
Je n'ai rien vu, l'on m'a battu, puis mis à nu.
O noir amour !

LE COMMANDEUR.

Ma foi ! ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, assassins ?

D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire ?
Je crois que ce voleur nous appelle assassins !
Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Ah ! Messieurs, je disois spadassins,
Et consens, de bon cœur, que quelqu'un m'assassine,
Si j'ai cru votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre à bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne !
Qu'on épargne une peau douce comme la mienne ;
Qu'ainsi ne soit. Voilà mon fidele chapeau.
Mais, Messieurs, voulez-vous que je demeure en peau ?
Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent ?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout-à-l'heure l'entr'ouvrent !

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation ;
Je m'en vais achever la spoliation,
Et vous acheverez de plier ma toilette.

D. ALVARE.

Le malheureux me raille, il faut que je le mette

(*A Rodrigue.*)

De son balcon en bas. Donne-moi mon fusil ;
Je veux faire un beau coup.

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il ?
Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise ?
Et la plainte au chétif ne sera pas permise ?
Ma foi ! c'est bien à moi de faire le railleur,
Mort de peur, mort de froid, et pris pour un voleur !
Laissez-moi donc en paix; attiédissez vos biles,
Et que mes vêtemens vous puissent être utiles :
Voilà mon haut-de-chausse, et mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, Seigneur, et grand merci.
(*Le Commandeur et sa Suite s'en vont, et emportent la dépouille de Don Japhet.*)

SCENE XI.

D. JAPHET, *seul, en chemise sur le balcon.*

C'est trop, c'est trop, ma foi ! c'est moi-même qu'on raille.
Me voilà nud pourtant. Peste soit la canaille !
Si je n'avois été si haut embalconné,
Cent coups, au lieu d'habits, je leur eusse donné...
Mais mon ange est long-tems.

SCENE XII.

UNE DUEGNE, *à une fenêtre au-dessus du balcon,*
D. JAPHET.

LA DUEGNE.

LA nuit est fort obscure:
(Elle vuide un pot d'urine sur la tête de Don Japhet.)
Garre l'eau!

D. JAPHET.

Garre l'eau! Bon Dieu! la pourriture!
Ce dernier accident ne promet rien de bon:
Ah! chienne de Duegne, ou servante, ou démon,
Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable!
Sépulchre d'os vivans, habitacle du diable;
Gouvernante d'enfer, épouventail plâtré,
Dents et crins empruntés, et face de châtré!

LA DUEGNE, *versant une seconde potée d'urine.*

Garre l'eau!

(Elle se retire.)

SCENE XIII.

D. JAPHET, *seul.*

LA diablesse a redoublé la dose!
Exécrable guenon! si c'étoit de l'eau rose,
On la pourroit souffrir par le grand froid qui fait;
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,
Et quand j'espérerois le retour de ma belle,
Etant tout putréfait, que ferois-je avec elle?
Il faut céder au tems: c'est assez pour un coup.
J'ai fort mal réussi; mais j'aurai fait beaucoup,
Si je puis, descendant l'échelle que j'accroche,
Garantir mon cher corps de chute ou d'anicroche.

(*Il descend du balcon.*)

Que maudit soit l'amour et les balcons maudits,
D'où l'on sort tout couvert d'urine, et sans habits.
Que le métier d'amour est un rude exercice!

SCENE XIV.

LE COMMANDEUR ET SES GENS; D. ALVARE, D. JAPHET.

LE COMMANDEUR.

Qui va-là ?

D. JAPHET.

Qui me dit qui va là ?

LE COMMANDEUR.

La Justice.

D. JAPHET.

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.

D. ALVARE, *aux Gens.*

Qu'on le saisisse au corps.

D. JAPHET, *à part.*

Autre grêle de coups.

(*Haut.*)

Faisons bien le mauvais. Au premier qui me touche,
De l'ame d'un fusil je fermerai la bouche.

D. ALVARE.

Les armes bas; de par le Roi.

D. JAPHET.

Le ciel m'a fait
Son plus proche parent.

LE COMMANDEUR.

Est-ce vous, Don Japhet?

D. JAPHET.

Est-ce vous, Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Ainsi nud à telle heure?

D. JAPHET.

Je m'en allois baigner.

LE COMMANDEUR.

En hiver!

D. JAPHET.

Oui, je meure!
L'amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je me puis baigner, sans en être enrhumé.
(*A part.*)
Amour, par ta bonté, rends l'échelle invisible!

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison, votre amour est terrible,
Et l'on vous peut nommer un amoureux sans pair,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidele amant, présentement je sué.

SCENE XV.

RODRIGUE, FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

RODRIGUE, *portant les habits de Don Japhet au Commandeur.*

J'AI trouvé ces habits au détour de la rue;
Un homme qui fuyoit les tenoit embrassés:
Il les a laissé choir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits?

FOUCARAL.

Ce sont ceux de mon maître;
Je les reconnois bien.

D. JAPHET.

Cela pourroit bien être.
Je les avois donnés à garder à mes Gens.
Ils les ont égarés; comme ils sont négligens!

LE COMMANDEUR.

Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,
Et prenez vos habits, la chaleur vous est bonne.

D. JAPHET.

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE XVI.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

LA fortune et l'amour me font ici beau jeu;
L'échelle de ce fou tout-à-l'heure apperçue,
Me prépare une entrée au Ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issue.

D. ALPHONSE.

Le Commandeur dormant, que peut-il m'arriver?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa niece, il vous pourra trouver.

D. ALPHONSE.

Et si le ciel tomboit? Vois-tu, laisse-moi faire,
La fortune et l'amour ont soin du téméraire;
Suis-moi dans le balcon, où tu feras le guet.

(Il monte sur le balcon, et entre dans la chambre de Léonore.)

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet.

(A part.)

Oh! qu'il est malaisé, quand on sert un jeune homme,
De dormir tous les jours, à l'aise, et de bon somme!

(Il monte aussi sur le balcon, et suit son maître.)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre représente le même sallon de la maison du Commandeur comme au troisieme Acte.)

SCENE PREMIERE.

D. ALVARE, D. JAPHET.

D. ALVARE.

L'ALEZAN est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudroit donc qu'un bon cheval de pas.

D. JAPHET.

Fort bien ; et qui pourtant donnât quelques courbettes.
Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes :
J'en voudrois un qui fût entre triste et gaillard ,
Qui tînt fort de la mule, et fort peu du bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litiere.

D. JAPHET.

Mon dessein entre nous menace de la biere ;

Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,
Afin de mieux tirer mon épingle du jeu ?

D. ALVARE.

Ce seroit un coup sûr ; mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi ! l'usage prévaut ? ô sottise incômmode !
En chose où le péril paroît de tous côtés,
On peut fort bien passer sur les formalités.
Et si quelque taureau vient à moi comme un foudre,
Puisqu'un vilain taureau peut un homme découdre,
Ne peut-on pas alors se tirer à quartier ?

D. ALVARE.

Ce seroit l'action d'un lâche cavalier.

D. JAPHET.

Ce seroit l'action d'un cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, et montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop, et l'arme que j'aurai,
Que sera-ce ?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint et doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contre un taureau ! Dieu vous en garde !

D. JAPHET.

Et qu'en pourroit-on dire ?

D. ALVARE.

On s'en moqueroit fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins, quand on me verra mort?

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule.

D. JAPHET.

Et pourquoi non la panse,
Et plus large, et plus tendre, et plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

O le maudit usage!

D. ALVARE.

Monsieur encore un coup, ayez bien du courage,
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal;
Car un taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire:
Vous entrerez en lice, hardi, non téméraire;
Votre lance en l'arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux Dames des balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes?
Oh! que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes!

Je voudrois de bon cœur être sans Marquisat,
Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu : je vais m'armer. Si jamais j'en échappe,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.

(Il sort.)

SCENE II.

D. ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

Eh bien, ma chere Elvire, ai-je encore à languir?

ELVIRE.

Ma mere est un esprit qui ne peut revenir :
Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle,
Qu'elle n'ait de mon frere une bonne nouvelle ;
S'il ne revient bientôt, nous espérons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher, et partir dès demain ;
S'il est en quelque endroit des lieux que le Ciel couvre,
Il sera bien caché si je ne le découvre.
Mais s'il est mort, Elvire?

ELVIRE.

Hélas ! j'en ai grand peur!
Car ma mere en mourroit sans doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frere?

ELVIRE.

C'est l'unique remede à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi vous quitter !

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut :
Sa mort, ou son retour vous ramene bientôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre il faut que je vous quitte.

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite :
Vous trouverez un frere, et vous aurez sa sœur.

SCENE III.

PÉDRO, D. ALVARE, ELVIRE.

PÉDRO.

Ah, Seigneur! Don Alvare, un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, Seigneur Pedro!

PÉDRO.

Ce fou mélancolique
Avoit un Secrétaire en habit d'écolier;
Ce n'en étoit pas un, c'étoit un cavalier;
Eperduement épris d'amour pour Léonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime?

PÉDRO.

Elle l'aime, et même elle l'adore :
Ce bienheureux amant, dans sa chambre introduit,
Où vraisemblablement il a passé la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime, et qu'elle en est aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on su ?

PÉDRO.

Sa chambre mal fermée
Les a laissé surprendre à notre Commandeur;
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
Ait conduit notre maître à voir son infamie,
Lorsqu'il pensoit trouver une niece endormie.
Il ne s'est point troublé le téméraire amant;
Aux cris du Commandeur, nos gens en un moment
Sont venus bien armés au secours de leur maître.
L'autre valet du fou, camarade peut-être
De ce jeune écolier, s'est mis à son côté;
Et lui, sans s'effrayer de l'inégalité,
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes:
Oui, jamais il ne fut en la terre où nous sommes
De plus vaillant que lui; c'est un Roland, un Cid:
Il a blessé nos gens, du plus grand au petit;
Notre Commandeur même est blessé dans l'épaule:
Enfin on a saisi cet Amadis de Gaule,
Et sous son jupon noir qui le décréditoit,
Non sans étonnement, on a vu qu'il portoit
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
Mais bien d'un grand Seigneur, soi-disant Secrétaire.
Quoique pris, on l'a vu conserver sa fierté,

Comme un jeune lion dans les fers arrêté.
Madame Léonore en sa chambre est pâmée,
Où notre Commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur!

PÉDRO.

Je crois que le voici.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

D. ALPHONSE, *en habit de Cavalier, et lié.*

QUAND je devrois mourir....

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALPHONSE.

J'en aurois fait mourir devant ma mort bien d'autres,
A moins d'être accablé du grand nombre des vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécrable assassin!

D. ALPHONSE.

Mon crime est mon amour;
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es qu'un imposteur.

D. ALPHONSE.

Je suis un misérable.

LE COMMANDEUR.

Et mon infame niece....

D. ALPHONSE.

Est un Ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je la punirai! je le dois, je le puis.

D. ALPHONSE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis?
Si je n'étois lié, ta bouche criminelle
Ne hasarderoit pas des blasphêmes contr'elle.

LE COMMANDEUR.

Méchant ! tu l'as séduite; et ta condition
Est chose supposée, et pure invention.

D. ALPHONSE.

Il est vrai, Commandeur, j'ai ta niece séduite;
Nous devions elle et moi demain prendre la fuite.
Je l'adore, elle m'aime, et m'a donné sa main :
Que n'exécutes-tu ton arrêt inhumain ?
Sa bouche d'un soupir rendra ma mort heureuse;
C'est-là l'ambition de mon ame amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soupir,
Je mourrai de l'amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALPHONSE.

Les plus cruels tourmens me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront vers elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat! ou je te vais planter
Ce poignard dans le sein.

D. ALPHONSE.

C'est toute mon envie:
Si je perds Léonore, ai-je affaire de vie?
Délivre-moi le bras, donne-moi ton poignard,
Tu me verras percer mon cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom, je le saurois bien taire,
Au bien de mon amour s'il étoit nécessaire;
Pour la peur de cent morts je ne le dirois pas:
Un amant comme moi ne craint point le trépas;
Mais pour justifier ma flamme, il le faut dire:
Je m'appelle Enriquez; voilà ma sœur Elvire,
Et ma mere est ici malade, et moi je suis
Prêt de te satisfaire autant que je le puis.
Si ce que je te dis t'irrite davantage,
Exerce dessus moi ton poignard et ta rage.

ELVIRE.

Ah! mon frere!

D. ALPHONSE.

Ah! ma sœur, laisse-moi donc parler!
(*Au Commandeur.*)
Que délibere-t-on? je suis tout prêt d'aller
Pour réparer ma faute épouser Léonore,
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre;
Et je répete encor que je bénis mon sort,
Si mon Ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR.

Le valet de Japhet étant un Don Alphonse,

Vous délier moi-même est toute ma réponse,
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALPHONSE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espere qu'entre nous finira la querelle,
Vous donnant Léonore, et mon bien avec elle.

D. ALPHONSE.

C'est m'élever au trône en me tirant des fers,
Et me porter au Ciel au sortir des Enfers.

LE COMMANDEUR, *à Rodrigue.*

Que l'on aille querir ma niece.

(*Rodrigue sort.*)

SCENE V.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE.

ELVIRE.

HÉLAS, mon frere!
Que vous avez coûté de larmes à ma mere?

D. ALPHONSE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle: une juste priere
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guere.

D. ALPHONSE.

Elle pourroit sans doute en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison.
Je devois épouser sa niece : elle étoit belle ;
Je pouvois espérer de grands biens avec elle.
Mais peut-on éviter la volonté des Cieux ?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux ?
Pouvois-je deviner qu'en allant à Séville,
J'entrerois dans les fers d'une divine fille ?
Et suis-je dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avois promis ?

SCENE VI.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE.

FOUCARAL.

MESSIEURS, or écoutez le malheur effroyable,
Qui vient d'assassiner Don Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le taureau l'a-t-il maltraité ?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit :
Il s'est mis sur les rangs, aussi vaillant qu'un Cid.
Un taureau mal appris qui l'a vu dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi long-tems les cornes dans les reins.

Le vaillant champion sans songer à ses mains,
Voyant que le taureau le poursuivoit si vîte,
A de la selle en bas bientôt changé de gîte;
L'impertinent taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,
S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple discourtois a dit: *Nescio vos.*
Cependant l'animal a pris son homme à dos;
Et les cornes s'étant en gregue embarrassées,
L'infortuné Japhet, et ses belles pensées,
Ayant été long-tems dans l'air bien secoué,
(Sans cornade pourtant, dont le Ciel soit loué)
S'est à la fin trouvé couché sur la poussiere,
Foulé de coups de pieds d'une étrange maniere:
On le remporte à quatre, et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste succès....
Mais notre Secrétaire est vêtu comme un Prince:
Que diable a-t-il donc fait de son juste-au-corps mince?

D. ALVARE.

Don Roc Zurducaci n'est plus un Ecrivain;
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître?

D. ALVARE.

Et ton maître, il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence:
Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu.

(Foucaral sort.)

SCENE VII.

RODRIGUE, LÉONORE, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE.

LE COMMANDEUR.

Ma niece, approchez-vous. Dedans la promptitude,
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude;
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait époux.

LÉONORE.

Votre bonté me rend et muette et confuse,
Et mon crime est si grand....

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse.
(*A D. Alphonse.*)
Monsieur, je vous la donne.

D. ALPHONSE.

Et moi, je la reçoi,
Comme un bien qui me rend aussi riche qu'un Roi.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mere, et j'espere
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mere.

ELVIRE.

Ce bienheureux hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.

Et vous et Don Alvare y pourrez profiter.

D. ALVARE.

Si vous vous en mêlez, la chose est fort facile.

LE COMMANDEUR.

Et de plus elle est juste, autant qu'elle est utile.

SCENE VIII.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, LÉONORE, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL.

PLACE, Messieurs; je viens vous trouver à grands pas,
Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas,
Pour vous signifier que la fureur dans l'ame,
Don Japhet courroucé vient chanter votre game.

SCENE IX.

D. JAPHET, FOUCARAL, LE COMMANDEUR, LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

D. JAPHET *armé de toutes pieces, une lance à la main.*

OU se cachera-t-il, ce Commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit et dédit?...
Ah! te voilà, vieux fou! sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, oncle de niece folle!....

Et tu ris, grand vilain! et tu m'as maltraité!
Et tes valets ont pris la même liberté!
Cependant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des taureaux à grands coups de lançades,
Tu me ravis ta niece, ignorant, affronteur!
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur!
Elle auroit succédé dans ma couche honorable,
A ma chere Azateque, une Reine adorable;
Et, traître! tu la fais femme d'un Ecrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main!
Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Castille,
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille!
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas?
Et suis-je un homme à perdre et mon tems et mes pas?
Si je n'étois Chrétien... (Mais le Christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant Cataclisme)
Si je n'étois Chrétien, Commandeur effronté,
Je t'aurois dépaulé, décuissé, détêté.
Si je n'avois eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurois fait le Samson dans ma fureur extrême;
J'aurois mis ton Château tout sens-dessus-dessous,
Ton renifleur et toi, ta niece et son époux.
Si tu m'avois tenu la parole promise,
Je lui donnois mon bien, je la faisois Marquise;
Moi, parent de César, moi, Marquis, moi, Japhet,
J'allois faire l'esclave, et j'aurois fort mal fait....
Mais que je sache encor pourquoi d'un Secrétaire
Cette jeune indiscrette est l'injuste salaire;
Est-ce pour les profits du Secrétariat,
Qui ne lui vaudra pas par an demi ducat?

D. ALPHONSE.

D. ALPHONSE.

Monseigneur Don Japhet !....

D. JAPHET.

Vîtement, qu'on me l'ôte
Ce perfide valet.

D. ALPHONSE.

Je confesse ma faute ;
Mais lorsque vous saurez que j'étois cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'Ecolier,
Et que j'étois aimé de ma belle maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'ame double et traîtresse,
Et vous pardonnerez....

SCENE X et derniere.

UN COURIER, D. JAPHET, FOUCARAL, LE COMMANDEUR, LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

(*Le Courier corne aux oreilles de D. Japhet, avec une trompe de Postillon.*)

D. JAPHET.

MAUDIT soit le cornet!
C'est bien encore pis que le coup de Mousquet....
(*Au Courier.*)
Qui diable es-tu ?

LE COURIER.

Je suis le Courier ordinaire
De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'amene?

LE COURIER.

Une affaire
Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle, et ne corne pas,
Ou je t'étranglerai!

LE COURIER.

Parlerai-je tout bas?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin?

LE COURIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Et tu viens de la rompre, abominable bête!
Parle donc vîtement?

LE COURIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau! que je dois étrangler?

LE COURIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vîtement.

LE COURIER.

Je n'ai su jamais lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURIER.

Je le sais tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURIER.

« De par moi l'Empereur....

D. JAPHET, *à part.*

De ce visage-là je garde quelque idée,
Et j'ai vu quelque part cette face ridée.

LE COURIER.

» L'héritier du Soleil, le grand Manco-Capac,
» Souverain du pays d'où nous vient le tabac,
» Qui prit Coïa Mama, sa sœur, en mariage,
» Du pays du Pérou la fille la plus sage.
» Du valeureux Manco, de la belle Coïa
» Est sortie, en nos jours, l'Infante Ahihua :
» Elle arrive à Madrid pour être baptisée ;
» De mon cousin Japhet qu'elle soit l'épousée.
» Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu,
» Tant sur les perroquets, qui sont couleur de feu,
» Que sur les lamantins du grand fleuve Orillane,
» Et mes prétentions sur la riche Guyane. »

D. JAPHET, *à part.*

Le traître de Courier ressemble au renifleur !...
(*Au Courier.*)
Faites-moi voir un peu le seing de l'Empereur.

LE COURIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre royale,

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter.

LE COURIER.

La Dame Occidentale
A deux vaisseaux chargés de précieux bijoux,
De gorges de griffons, de peaux de loups-garoux :
De baume gris de lin, de vezugues musquées,
De grandes pieces d'or, non encor fabriquées.

D. JAPHET.

Bon cela !

LE COURIER.

De guenons qui parlent Portugais,
De gros diamans bruts, et de rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout ?

LE COURIER.

Ce n'est pas la centieme partie ;
Mais il faut faire grace à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur,
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur ?
Si ce malheureux-là m'avoit fait le message,
Je romprois là-dessus tout net un mariage,
L'Empereur mon cousin s'en dût-il offenser.

(*A Léonore.*)

Eh bien ! la belle Iris, vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme.
Vous avez, avec nous, un peu fait la grand'Dame ;
Je m'en vais épouser l'Infante Ahihua,
Qui me va réjouir comme un alleluia....

(*A Don Alphonse.*)
Et vous, son cher galant, jadis mon secrétaire,
Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire ;
Je vous sais fort bon gré de m'avoir supplanté :
Coquettes et cocus ont grande affinité.
Coquette avec coquet ne trouve pas son compte,
Et coquet de coquette a toujours de la honte.
Vous avez bien joué le Roc Zurducaci ;
Vous en êtes content, et je le suis aussi....
Et vous, le Commandeur, qui me l'aviez promise,
Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise ;
Certains petits discours parvenus jusqu'à moi,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi :
Vos fréquens complimens, votre reniflerie,
L'affaire du balcon, et la mousquetterie,
Tout cela, contre vous, fait un procès-verbal,
Qui vous condamne d'être à jamais animal....
Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense....
César est son parent, malheur à qui l'offense !...
Je pars pour aller voir un ange du Pérou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir devant, et comment, et par où.
Un ordre m'est venu de César qu'on doit suivre,
Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main.

Cependant, Monseigneur, votre noble présence
Prendra part, s'il lui plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, et ne m'en irai pas....
Foucaral, fais venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déja venu, sans mulets, ni chàrrette ;
J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR, *à Don Alphonse.*

Allons voir votre mere, et tâchons d'obtenir
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir.
Le Seigneur Don Japhet honorera vos noces,
Et puis après ira, suivi de vingt carrosses,
Recevoir dans Madrid l'Infante Ahihua,
Qui vient, de pere en fils, de Capac et Coïa.

D. JAPHET.

Soit ; aussi-bien mon train n'est pas chose encor prête.
Mais point de reniffleur, ou je trouble la fête !

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

BD